

DER.
nd.

COURS D'HISTOIRE

RACONTÉE AUX ENFANS,

ADOPTÉ POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. LÉVI.



Ouvrages de M. Lévi *qu'on trouve chez les mêmes Libraires.*

	fr.	c.
Éphémérides classiques, 4 vol. in-12.......	12	»
Nouveaux Élémens d'Hist. générale, 1 v. in-18.	3	50
Esquisses historiques, 1 vol. in-18..........	2	50
Reines de France, 1 vol. in-18.............	2	50
Enigmes historiques, 1 vol. in-18..........	1	50
Etudes géographiques, 1 vol. in-18.........	3	50
Questionnaire géographique, 1 vol. in-18...	»	75
Mnémosyne classique, 1 vol. in-18.........	2	50
La Physique popularisée, ou les Pourquoi et les Parce que, 1 vol. in-64..............	»	60
L'Omnibus du langage, 1 vol. in-64........	»	75

Tableaux historiques composés par M. Lévi, pour l'enseignement des ouvrages qui suivent, de M. Lamé Fleury :

Histoire Sainte. — Histoire Ancienne. — Histoire Grecque. — Mythologie. — Histoire Romaine. — Histoire du Moyen Age. — Histoire de France. — Histoire d'Angleterre. — Géographie. — Mœurs et coutumes des Égyptiens. — Mœurs et coutumes des Grecs. — Mœurs et coutumes des Romains.

Chaque Tableau se vend séparément 50 centimes.

Manuel de la Méthode historique et géographique de M. Lévi, adoptée pour les Ouvrages élémentaires racontés aux Enfans. (*Sous Presse.*)

L'HISTOIRE

DU MOYEN AGE

RACONTÉE AUX ENFANS;

PAR M. LAMÉ FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

SECONDE PARTIE.

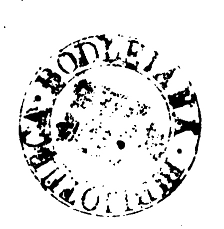
A PARIS,

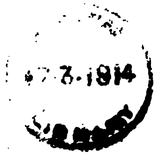
CHEZ P. DUFART, LIBRAIRE,

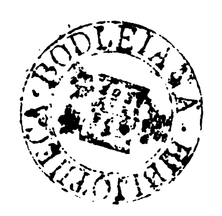
RUE DU BAC, N° 93;

A S^T.-PÉTERSBOURG, CHEZ J.-F. HAÜER ET C^E.

1834.


BODLEIAN
BIBLIOTHECA


1914



AVERTISSEMENT.

Cette seconde et dernière partie de l'Histoire du Moyen âge s'étend depuis la première Croisade jusqu'à la prise de Grenade par les Espagnols, en 1492. Ce grand événement, qui complète en quelque sorte la lutte de l'Occident contre l'Orient, nous a semblé une limite plus rigoureusement exacte que la chute de Constantinople, où s'arrête ordinairement cette période historique.

Cette même année, Christophe Colomb découvre le Nouveau Monde, et, vingt ans plus tard, se manifestent en Allemagne les premiers germes de la réforme religieuse.

Ce petit volume n'embrasse donc pas moins de cinq siècles, tous remplis par le travail le plus progressif et le plus continu que le genre humain ait jamais accompli. Les hommes, les peuples, les empires, y semblent entraînés par un mouvement irrésistible vers un but inconnu mais inévitable, la nécessité d'asseoir la société nouvelle sur des bases stables et régulières.

Les Croisades, arène immense où toutes les nations de l'Europe viennent se précipiter, comme pour recueillir les derniers élémens de la civilisation romaine, forment le début de cette période : c'est là que la mâle énergie des mœurs barbares

commence à se combiner avec les débris imposans du monde antique. En même temps, deux principes religieux sont en présence : l'Évangile et le Koran se disputent le monde, et les irruptions des chrétiens en Asie se présentent à nous comme la réaction des conquêtes des califes au huitième siècle.

C'est dans cette lutte sanglante et prolongée, que les peuples de l'Europe se mêlent, se confondent, s'attachent les uns aux autres par des intérêts réciproques; le commerce, la navigation, les découvertes des sciences, les inventions de l'industrie, deviennent entre eux autant de liens qui ne peuvent plus être rompus. La société se forme, se régularise, se base sur d'autres droits que la force; la prospérité des nations n'est plus un effet du hasard; et sous la *cotte de mailles* des Croisés se dé-

veloppent des sentimens chevaleresques et des opinions patriotiques. Les communes s'élèvent, la féodalité s'affaiblit, de nouvelles classes d'hommes sortent de l'obscurité, et les bourgeois du moyen âge combattent aussi pour leur droit de cité.

Dans ce mouvement général imprimé au monde, l'une des contrées les plus anciennement civilisées de l'Europe donne un grand exemple : la querelle des guelfes et des gibelins en Italie n'est point seulement le combat de l'empire contre la papauté, c'est la résistance de l'esprit d'examen contre les doctrines absolues enfantées par la barbarie. C'est dans cette opposition que se démolit pièce à pièce l'édifice gigantesque qu'avait rêvé Grégoire VII. Dès ce moment la réforme, qui doit signaler les premières années de l'âge suivant, n'est plus qu'une consé-

quence forcée de cette longue dispute, pendant laquelle l'esprit humain a grandi et s'est émancipé.

Resserré dans les bornes étroites d'un cadre purement élémentaire, il ne nous a pas été permis d'envisager cette période sous le magnifique point de vue que nous venons d'entrevoir; mais rien n'a été négligé pour que nos jeunes lecteurs pussent suivre pas à pas la marche de la civilisation, pendant la période que nous faisons passer rapidement sous leurs yeux. L'enseignement même primaire de l'histoire doit marcher aujourd'hui vers un but sagement philosophique : on ne saurait trop tôt accoutumer la jeunesse à réfléchir, pourvu que les réflexions qu'on lui suggère soient saines et proportionnées au développement de son intelligence.

Ainsi l'on pourra remarquer que, d'é-

poque en époque, nous jetons un coup d'œil sur tout ce qui paraît signaler un progrès : les premiers efforts du commerce et de l'industrie, l'introduction de la culture du mûrier en Europe, le papier de coton et ensuite celui de linge substitué au parchemin, la découverte de la boussole, l'invention de la poudre à canon, celle de l'imprimerie, nous ont semblé mériter une attention particulière. Chacune de ces importantes innovations est un jalon qui suffit pour caractériser une époque ; c'est l'histoire des conquêtes du génie de l'homme, comme le gain d'une bataille ou une savante retraite, est celle d'un grand capitaine.

Notre but, en considérant le Moyen âge sous cet aspect, a été de préparer graduellement notre auditoire à l'Histoire *moderne, que nous* nous proposons de

publier plus tard ; complément indispensable de celle que nous imprimons aujourd'hui, cette nouvelle publication comprendra l'Histoire générale du Monde, depuis les premières années du quinzième siècle jusqu'en 1783 : la découverte du nouvel hémisphère, la Guerre de trente ans, l'élévation des États du Nord au rang de puissances européennes, l'émancipation de l'Amérique septentrionale, seront le cadre où viendront prendre place successivement Christophe Colomb, Fernand Cortez, Charles-Quint, Jean Sobieski, Gustave Wasa, Gustave-Adolphe, Walstein, Pierre-le-Grand, Charles XII, Frédéric II, Washington, majestueuse galerie, qui n'a rien à envier au Panthéon de l'antiquité.

Alors, si nos efforts ont été utiles, notre tâche sera remplie; alors nous nous

estimerons heureux, si nous avons contribué à répandre parmi la jeunesse studieuse le goût des connaissances historiques, sans lesquelles il n'est point de véritable instruction.

L'HISTOIRE

DU MOYEN AGE

RACONTÉE AUX ENFANS.

MAHMOUD LE GAZNÉVIDE.

Depuis l'an 997 jusqu'à l'an 1028.

En vous racontant, il n'y a pas long-temps, mes jeunes amis, l'histoire de Justinien et de Bélisaire, je vous ai nommé les Turcs, cette nation sauvage qui, après avoir franchi l'Oxus, avait forcé les Bulgares à envahir l'empire d'Orient : ces barbares, sur lesquels je vais avoir maintenant bien des choses à vous dire, étaient les descendans de ces peuples Scythes dont il est si souvent question dans les histoires anciennes ; ils tiraient leur ori-

gine du mont Caucase, immense chaîne de montagnes qui traverse cette partie de l'Asie, et, comme leurs ancêtres, ils parcouraient sans cesse, avec leurs troupeaux, de vastes solitudes, transportant leurs tentes partout où ils savaient trouver de nouveaux pâturages.

L'Oxus, que l'on nomme aussi quelquefois le Gihon, avait été long-temps la limite de leurs déserts et le terme de leurs courses; mais une fois que quelques uns d'entre eux eurent franchi cette barrière, il arriva souvent que des bandes de ces pasteurs se livrant au brigandage s'avancèrent vers les bords du Tigre et de l'Euphrate, et les califes de Bagdad prirent la coutume de choisir parmi les hommes de cette nation que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains, les esclaves les plus beaux et les plus braves pour en former une garde nombreuse qui veillait à la sûreté de leurs palais et de leurs personnes; mais ces califes ne tardèrent pas à se repentir d'avoir appelé ainsi cette troupe

étrangère au milieu de leur empire, car les gardes Turcs devinrent véritablement leurs maîtres, comme autrefois les prétoriens avaient été ceux des empereurs de Rome; on vit alors en peu de temps plusieurs princes musulmans égorgés par ces hommes sauvages, et de simples soldats barbares se partager entre eux les provinces de l'empire des Abbassides. Les souverains de Bagdad, presque réduits aux seuls murs de leur capitale, continuèrent néanmoins à porter le titre de Commandeur des croyans, mais le turban noir des fils d'Abbas n'inspira plus aux peuples de l'Asie que le respect qui environnait encore la famille de Mahomet.

Parmi les États formés du démembrement du vaste empire fondé autrefois par les Ommiades, un petit royaume musulman s'était élevé dans un des coins de la Perse; sa capitale était Gazna, ville où se reposaient autrefois les caravanes venant de l'Inde, et où régnait un chef turc nommé *Mahmoud*, qui prenait le titre de

SULTAN ou SOUDAN, ce qui voulait dire maître souverain.

Ce Mahmoud, quoique d'origine barbare, était doué de grandes et belles qualités, qui élevèrent en peu d'années le nom des Gaznévides à un haut degré de gloire et de puissance : à la tête d'une armée persane, d'abord peu nombreuse, mais terrible par le courage et la force des soldats qu'elle comptait dans ses rangs, on le vit employer plusieurs mois à traverser la plus grande partie de l'Asie, franchir après des travaux inouïs les vastes chaînes de montagnes, les fleuves, les déserts dont cette partie du monde est coupée, et après des marches incroyables qui surpassèrent de beaucoup les entreprises d'Alexandre-le-Grand, s'avancer jusqu'au fleuve Indus, et même pénétrer dans l'Inde, cette partie reculée du monde oriental que ce conquérant n'avait fait qu'entrevoir.

Une multitude d'éléphans armés en *guerre suivaient* l'armée de Mahmoud,

portant les provisions, les bagages, et tout ce qui était nécessaire pour faire vivre des troupes d'hommes au milieu de ces immenses solitudes : les villes les plus riches et les plus peuplées de l'Inde ouvrirent leurs portes au sultan de Gazna ; et des milliers de PAGODES (c'est le nom que les Indiens donnent aux temples où ils adorent les dieux dont je vous ai parlé dans leur mythologie) devinrent la proie des Mahométans de la Perse.

De toutes ces pagodes, mes enfans, celle qui inspirait le plus de respect au peuple de l'Inde était située dans une presqu'île appelée SUMNAT, que la mer rendait inaccessible de tous les côtés, à l'exception d'un seul: là s'élevait un temple somptueux, où deux mille BRAHMES ou prêtres du dieu Brahma, secondés par trois cents musiciens, autant de barbiers, et cinq cents danseuses aussi belles que magnifiquement parées d'or et de pierreries, étaient constamment occupés à rendre un culte à la *divinité du* lieu. Ce culte consistait

principalement à laver plusieurs fois par jour une espèce de magot à gros ventre, qui représentait le Dieu, avec de l'eau puisée dans le GANGE, fleuve du pays que les Indiens regardaient comme une onde sacrée.

Mahmoud le Gaznévide, qui avait souvent entendu vanter la magnificence de la pagode de Sumnat, marcha donc vers ce temple, sans se laisser épouvanter des menaces des brahmes, qui ne cessaient de répéter que leur dieu avait abandonné les autres villes à ses ravages, mais que le sultan périrait certainement s'il osait insulter le plus saint de ses temples. Le Turc ne tint aucun compte de ces avertissemens, et s'avançant jusqu'à Sumnat, il fit égorger par ses soldats tous les Indiens qui tentèrent de s'opposer à son passage, et pénétra, sans que rien pût l'arrêter, jusqu'au sanctuaire où s'élevait l'idole, aux pieds de laquelle étaient prosternés ses brahmes, ses musiciens et ses belles danseuses.

Je vous laisse à penser, mes bons amis, quels furent l'effroi et l'indignation de cette foule, lorsque le sultan, ayant traversé la pagode, leva sur leur divinité une massue de fer dont il était armé, car la religion de Mahomet ordonnait de détruire toutes les idoles. Dans l'espoir de détourner la colère de Mahmoud, les brahmes, embrassant ses genoux, lui offrirent une somme énorme en or et en pierres précieuses; mais le barbare ne tint aucun compte de leurs prières ni de leurs offres, et brisant le magot d'un coup de sa massue, quelle fut sa surprise en voyant s'échapper du ventre difforme de cette figure, une quantité de perles, de rubis et de diamans d'une grosseur et d'un éclat dont personne n'avait eu d'idée jusqu'alors. Le Gaznévide, à ce spectacle, comprit parfaitement le zèle que les brahmes mettaient à défendre leur idole, et en ayant fait ramasser les débris, il ordonna qu'ils fussent partagés entre les villes de Gazna, de la *Mecque et de Médine*, comme un mo-

nument de sa conquête et de sa gloire.

Cet amas presque incroyable de choses précieuses, mes enfans, serait tout-à-fait semblable aux trésors fabuleux des Mille et une Nuits, si à cette époque l'Inde, que l'on pourrait appeler la terre de l'or et des pierreries, et que nul conquérant n'avait encore dépouillée, n'eût renfermé une immense quantité de ces merveilleux produits, que les brahmes réservaient avec soin pour leurs pagodes et leurs dieux. Aujourd'hui même la profusion des richesses dans cette contrée surpasse encore tellement tout ce que l'Europe offre de plus splendide, qu'il n'est pas parmi les Indiens un seul petit prince dont les robes de soie et de cachemire brodées de rubis, les armes d'or incrustées de diamans, les pantoufles chamarrées des plus magnifiques couleurs, n'effacent entièrement l'opulence et le luxe des plus puissans rois de l'Occident. Vous pouvez juger par-là quels trésors immenses dut acquérir *Mahmoud le Gaz*névide après avoir conquis

l'Inde, surtout lorsque vous saurez que l'avarice, ou plutôt la soif des richesses, cette passion qui semble n'appartenir qu'aux âmes basses, obscurcissait les vertus dont il était orné.

Ce prince n'ignorait pas pourtant le peu de cas que l'on doit faire d'un grand amas de biens lorsqu'on ne cherche point à le rendre utile, et l'on dit que dans les derniers instans de sa vie il referma, en versant des larmes, la salle où ses trésors étaient déposés, regrettant sans doute alors mais trop tard, de n'avoir pas su faire un meilleur usage de tant de richesses, qu'il ne pouvait emporter avec lui.

Cependant ce sultan qui n'avait pu se défendre de cette honteuse passion, était doué d'une grandeur d'âme et d'une équité que l'on ne saurait trop admirer, tant il est vrai que les plus grands défauts et les plus belles qualités peuvent se trouver réunis dans le même homme. Un jour qu'assis au milieu de son divan, c'est-à-dire *dans l'assemblée* des chefs turcs, il ren-

dait la justice à son peuple, un vieillard en pleurant vint se jeter à ses pieds, et se plaindre que l'un des principaux officiers de son armée, s'introduisant de force dans sa maison, lui avait enlevé une de ses femmes, et avait annoncé l'intention de le chasser lui-même de sa demeure : « Sèche tes larmes », lui dit le sultan avec bonté, quoique pâlissant de colère, « et si le coupable ose reparaître « chez toi, hâte-toi de m'en avertir, afin « que je lui inflige moi-même le châtiment « qu'il mérite. » L'homme se retira pleinement rassuré par cette promesse, mais dès ce moment on remarqua que le sultan parut préoccupé, qu'il s'abstint de nourriture, et se mit plus fréquemment en prière.

La troisième nuit après cette scène, le même vieillard se présenta devant Mahmoud, et lui apprit que le coupable avait reparu dans sa maison, où il venait de se livrer à de nouvelles violences. Aussitôt le sultan, accompagné de ses gardes portant *des torches* allumées, se rendit à la maison

qu'on lui avait indiquée, et la fit environner de toutes parts; puis ayant fait éteindre les flambeaux, il défendit qu'on en laissât sortir qui que ce fût, et prononça la peine de mort contre l'audacieux qui serait saisi dans cette demeure. Quant à lui, se mettant en prière dans l'obscurité, il attendit en silence qu'on lui annonçât que son arrêt était exécuté; alors seulement se levant avec fermeté, il ordonna qu'on rallumât les flambeaux, s'informa du nom du criminel qui venait de périr, demanda de la nourriture, qu'il mangea avec avidité, et se tournant vers ceux qui l'entouraient et le regardaient avec surprise : « Je craignais, « leur dit-il, que celui que je devais pu- « nir ne fût un de mes fils, et pour que « ma justice fût aveugle et inflexible, je « n'avais pas voulu que la lumière me per- « mît de le reconnaître. Le ciel, heureuse- « ment, a permis que le coupable me fût « étranger, et Dieu m'a récompensé de

« n'avoir écouté que la voix de ma con-
« science. »

Le nom de barbare, mes jeunes amis, convient-il à un homme capable d'un pareil trait ?

LES TURCS SELJOUCIDES.

Depuis l'an 1028 jusqu'à l'an 1092.

PENDANT que Mahmoud le Gaznévide fondait ainsi en Perse un nouvel empire, d'autres bandes de barbares originaires des rivages de la mer Caspienne, et auxquels on donnait le nom de TURCOMANS, s'étaient avancées sur les bords de l'Oxus. Ces peuples, dont de nombreux troupeaux étaient encore la seule richesse, habitaient avec leurs familles sous des tentes arrondies et faciles à transporter, et leurs peuplades errantes se distinguaient entre elles par le nom de tribus de la Brebis blanche, ou tribus de la Brebis noire, selon la couleur qu'elles avaient adoptée.

Or, *le sultan* Mahmoud, pour augmen-

ter ses forces contre les nations asiatiques, ayant attiré sur les frontières de la Perse quelques unes de çes hordes sauvages qu'il avait déterminées à embrasser l'islamisme, demanda un jour à l'un des principaux chefs turcomans, nommé Ismaïl, quel nombre de soldats sa nation pourrait lui fournir en cas de besoin : « Si j'en-« voyais à la tribu de la Brebis blanche « cette flèche que je tiens dans ma main, « lui répondit le barbare, tu verrais aussi-« tôt cinquante mille cavaliers s'assembler « autour de moi. » Mahmoud ne put retenir un mouvement de surprise, mais le guerrier continuant : « Si cette autre flèche « parvenait à la tribu noire, dit-il, cin-« quante mille nouveaux combattans ac-« courraient se joindre aux premiers. — « Quelle serait donc alors la multitude de « soldats que toutes les tribus ensemble « pourraient réunir? demanda le sultan « avec inquiétude. — En envoyant mon « arc de l'autre côté du fleuve, repartit « *Ismaïl*, *nous* n'attendrions pas long-

« temps deux cent mille cavaliers, tou
« jours prêts à obéir à un pareil ordre. »
Le Gaznévide ne put s'empêcher d'être effrayé de ce redoutable voisinage, et dès ce moment peut-être il prévit que de pareils alliés pourraient bien un jour devenir les maîtres de l'Asie.

En effet, il n'y avait pas long-temps que ce prince avait cessé de vivre, lorsque des hordes de Turcomans, quittant les bords de la mer Caspienne, s'avancèrent vers la Perse, et renversèrent sans retour la puissance que les Gaznévides avaient élevée. MASSOUD, fils de Mahmoud, prince non moins intrépide que son père, fut le second et le dernier sultan de Gazna, et une sanglante bataille livrée dans un lieu nommé ZENDEKAN, fit passer l'empire de la Perse sous la domination turcomane.

Si vous avez écouté avec attention, mes enfans, l'histoire de l'expédition de Darius Ier chez les Scythes, que je vous ai racontée *dans un* autre livre, vous devez

vous rappeler le message que ce monarque reçut de ces barbares, et les signes par lesquels ils lui exprimèrent leurs menaces et les dangers qui l'attendaient dans leurs déserts. Les Turcomans, qui étaient aussi d'origine scythique, avaient sans doute conservé la coutume de leurs aïeux d'exprimer par de certains signes leur volonté, et nous venons de voir que l'envoi d'une flèche au milieu de leurs tribus, suffisait pour faire lever d'innombrables armées. Après leur triomphe de Zendekan, les vainqueurs se servirent encore d'un moyen semblable pour tirer au sort le sultan qui devait régner sur leur nation; ils écrivirent sur autant de flèches les noms de leurs principaux chefs; et un enfant ayant tiré d'un faisceau formé de ces armes le trait qui portait le nom de Togrul, fils de Seljouk, ce guerrier, dont la valeur était renommée parmi les barbares, fut élevé au trône et devint le fondateur de l'empire des Seljoucides, ainsi nommés de la famille de leur premier

sultan. De ce moment les Turcomans se répandirent de l'Oxus à l'Euphrate, et Togrul, devenu maître d'une partie de l'Asie, embrassa la religion du Koran.

Parvenu à Bagdad dans le cours de ses conquêtes, il se rendit au palais du calife, qui, les épaules couvertes du manteau noir des Abbassides et tenant en main le propre bâton de Mahomet, lui donna le titre de défenseur de l'islamisme et de vainqueur de l'Orient et de l'Occident. Le puissant Togrul voulut bien baiser deux fois les mains du calife, et après s'être revêtu successivement de sept robes d'honneur parfumées de musc, il s'assit sur un trône élevé, et permit qu'on plaçât l'une après l'autre sur son front, deux couronnes, et qu'on l'armât de deux cimeterres, pour montrer que sa puissance s'étendait également sur les deux parties du monde. Depuis ce temps, mes jeunes amis, les califes de Bagdad ne furent plus regardés que comme les grands-prêtres de *l'islamisme*; la domination des Abbassides

fit place à celle des sultans Seljoucides, et la famille du prophète, en Asie, n'occupa plus qu'un trône respecté des Musulmans, mais sans puissance.

Parmi les sultans Seljoucides qui succédèrent à Togrul, fondateur de leur dynastie, ALP-ARSLAN, son neveu, fut celui qui porta le plus haut la grandeur de sa race. Non content de régner sur la Perse et jusqu'aux bords de l'Indus, il envahit l'Asie-Mineure, et s'avança aux portes de Constantinople. Un empereur grec, nommé DIOGÈNE-ROMANUS, ayant marché à sa rencontre avec une armée, fut complétement défait dans une sanglante bataille; et étant même tombé au pouvoir du sultan, il ne dut la vie et la liberté qu'à la générosité de son vainqueur, qui voulut bien se contenter de la promesse d'une rançon que le prince chrétien ne put jamais acquitter. Après cette victoire, rien ne semblait plus devoir s'opposer aux progrès des Seljoucides, qui menaçaient d'envahir l'Asie entière, lors-

que Arslan, ayant tenté de chasser quelques tribus turcomanes des plaines du Turkestan, d'où sa famille était originaire, se vit arrêté devant Berzem, ville de cette contrée, que défendait avec opiniâtreté un guerrier appelé Joseph-le-Carizmien, à cause d'une province voisine, nommée la Carizme, où il était né.

Ce ne fut qu'après un siége long et meurtrier que le sultan parvint à s'emparer de cette place, et dans son indignation d'avoir éprouvé une si vive résistance, oubliant le respect que l'on doit au courage malheureux, il ordonna que l'infortuné Joseph, amené devant lui, fût suspendu par les quatre membres à autant de poteaux, et qu'on le laissât expirer dans cette affreuse position. Mais le Carizmien, au désespoir en entendant cet arrêt, s'élança sur le sultan avant que ses gardes eussent pu le saisir, et le frappant d'un poignard qu'il tenait caché sous ses vêtemens, il lui fit une blessure mortelle. Ceux qui entouraient le prince se jetèrent sur le meur-

trier, qu'ils mirent en pièces ; mais Arslan, à la profondeur de la blessure, sentit bien qu'il allait mourir, et la fermeté qu'il montra à ses derniers momens surpassa toute la gloire des conquêtes auxquelles il avait attaché son nom.

« Dans ma jeunesse », dit-il à ses compagnons, qui ne pouvaient retenir leurs larmes, « un sage me conseilla, à quelque « dignité que je me trouvasse élevé, de « m'humilier devant Dieu, de me défier « de mes forces et de ne jamais dédaigner « l'ennemi même le plus méprisable ; c'est « pour avoir négligé ces avis que je péris « aujourd'hui. Les nombreux escadrons « qui m'entourent n'ont pu me préserver « du poignard d'un assassin, et je suis jus- « tement puni de mon orgueil. »

En achevant ces paroles, le puissant Seljoucide expira. Son corps fut déposé dans un lieu nommé Marou, où, pendant de longues années, les voyageurs visitèrent son tombeau, sur lequel étaient gravés *respectueusement* ces mots, qui montrent

assez le peu de durée des grandeurs du monde : « Vous qui avez connu la gloire « d'ALP-ARSLAN, venez à Marou, et vous « le verrez dans la poussière. »

Il serait trop long, mes jeunes amis, de vous raconter ici l'histoire des sultans Seljoucides qui poursuivirent en Asie les conquêtes que les deux premiers princes de leur race avaient glorieusement commencées ; je vous dirai seulement qu'en un petit nombre d'années les Turcs fondèrent, dans cette partie du monde, outre l'empire de Perse, plusieurs puissans royaumes, dont les principaux furent ceux de KERMAN, dans l'Inde ; de DAMAS, en Syrie, et de NICÉE, cette cité autrefois célèbre par la réunion du premier concile chrétien. Le sultan qui régnait dans cette dernière ville prenait le titre de roi de ROUM, c'est-à-dire des Romains, parce que ses États étaient formés des provinces arrachées aux empereurs de Constantinople. Ce fut au pouvoir du sultan de

Nicée que tomba la Palestine, et la sainte Jérusalem, autrefois conquise par le calife Omar et dont les Fatimites d'Égypte s'étaient emparés depuis cette époque, devint la proie des pasteurs scythes.

PIERRE L'ERMITE.

Depuis l'an 1092 jusqu'à l'an 1096.

Quand je vous ai raconté, mes jeunes amis, l'histoire de ces hardis aventuriers normands qui les premiers donnèrent à l'Italie une si brillante opinion de la valeur de leur nation, je vous ai fait remarquer qu'à cette époque c'était un goût fort répandu parmi les peuples de l'Europe que d'entreprendre des pélerinages à la Terre-Sainte pour visiter le tombeau de Jésus-Christ. Depuis ce temps, cette ferveur pour les lieux qui ont été le berceau de notre religion n'avait fait que s'accroître parmi les chrétiens de l'Occident, et la France, l'Allemagne, l'Italie, voyaient chaque année une multitude de pélerins,

un long bâton blanc à la main, la tête couverte d'un large chapeau, et vêtus d'une robe sur laquelle étaient attachés quelques coquillages, se mettre en route pour Jérusalem : quelques uns, par excès de zèle religieux, marchaient pieds nus ; ils se soumettaient aux plus dures privations pendant ce trajet déjà si long et si pénible ; et, entraînés par le désir de visiter la Terre Sainte, ils gravissaient de hautes montagnes couvertes de neige, franchissaient des fleuves rapides, et traversaient des pays habités par des nations sauvages qui ne se faisaient aucun scrupule de tuer les voyageurs pour s'approprier leurs dépouilles; aussi voyait-on beaucoup moins de gens revenir de pélerinage que l'on n'en voyait partir; mais rien ne pouvait ralentir l'ardeur qui animait les chrétiens d'Europe pour cette périlleuse entreprise.

Tant que la Palestine avait appartenu aux califes fatimites d'Égypte, les pélerins, quoique souvent maltraités par les *Sarrasins*, avaient obtenu la permission de

visiter le Saint Sépulcre, moyennant une pièce d'or pour chaque personne. Une chapelle que l'impératrice Hélène, mère du grand Constantin, avait autrefois élevée sur le lieu même du tombeau de Jésus-Christ, était confiée à la garde d'un vénérable prêtre chrétien, auquel on donnait le titre de patriarche de Jérusalem : un hôpital avait même été établi dans cette ville, par les riches marchands d'Amalfi, pour recevoir les pauvres pélerins malades, et les moines qui leur donnaient des soins portaient le nom de Frères hospitaliers, sous lequel ils devinrent célèbres depuis cette époque.

Mais lorsque les Turcs Seljoucides se furent rendus maîtres de la Palestine et de la Syrie, de nouveaux périls assaillirent les chrétiens que leur piété attirait dans la cité sainte ; et il n'y eut pas de cruauté que ces barbares n'exerçassent envers les pélerins. Souvent après les avoir entièrement dépouillés de leurs vêtemens, ils les lais-

saient expirer de faim, de froid et de misère, autour des murs de Jérusalem, dont ils leur refusaient l'entrée avec opiniâtreté, sous prétexte qu'ils n'avaient point acquitté la pièce d'or que les chrétiens devaient au calife. Ceux même qui avaient le bonheur d'être admis dans la chapelle étaient troublés dans leurs prières par les cris de fureur et les menaces des barbares, qui se faisaient un plaisir cruel de verser le sang de ces pauvres gens.

Parmi les pélerins courageux qui étaient parvenus jusqu'au Saint Sépulcre, il y avait un ermite nommé PIERRE, qui avait voulu, comme tant d'autres, une fois dans sa vie, voir les lieux où Jésus-Christ avait expiré pour racheter les péchés des hommes. Pierre, avant de se retirer dans son ermitage, avait été soldat et ensuit moine; quoiqu'il fût déjà avancé en âge d'une petite taille et d'une figure peu re marquable, il était doué d'une si gran ferveur religieuse, d'une patience si épro *vée, et d'une* telle force d'âme et de

ractère, qu'après avoir traversé tous les dangers qui attendaient les pélerins, il avait obtenu l'entrée de Jérusalem, où il avait versé des pleurs en écoutant de la bouche du patriarche le récit des maux effroyables que les Turcs faisaient endurer aux chrétiens. Pierre promit au saint personnage, aussitôt son retour en Europe, de ne rien laisser ignorer au pape et aux princes de l'Europe de toutes les misères qu'éprouvaient les pélerins en Palestine; et cet homme, né dans un rang obscur, conçut l'espoir d'armer les nations pour arracher la Terre Sainte aux outrages des Seljoucides.

En effet, mes bons amis, peu de temps après, Pierre, fidèle à sa promesse, ayant trouvé un vaisseau pour passer en Italie, va se jeter aux pieds du pape, qui se nommait alors Urbain II, et était le second successeur du fameux Grégoire VII; il lui expose avec des couleurs si touchantes les souffrances des chrétiens d'Orient, que le

pape, attendri jusqu'aux larmes, lui permet d'exciter les peuples de l'Europe à entreprendre la délivrance de Jérusalem. Dès ce moment, Pierre l'Ermite ne doutant plus du succès, poursuit avec persévérance cette tâche qui semblait au-dessus des forces d'un homme ordinaire. On le voit monté sur une mule chétive, vêtu d'une robe de l'étoffe la plus commune, qu'une grosse corde serrait autour de son corps, les pieds et la tête nue, un pesant crucifix de fer à la main, traverser ainsi une partie de l'Italie et de la France, exhortant les peuples et les rois à prendre les armes pour soustraire le tombeau du Christ aux profanations des infidèles.

Pierre, comme je vous l'ai dit, n'avait rien de remarquable dans toute sa personne, mais sa parole était vive et sonore; il peignait avec tant de chaleur, à ceux qui l'écoutaient, les infortunes qu'éprouvaient les pélerins, que partout où il paraissait, dans les églises, sur les places

publiques, sur les chemins même, la foule s'assemblait pour l'entendre, et répondait à ses récits par des larmes. Aux gens pieux, il représentait la Cité sainte ensanglantée chaque jour par le cimeterre des Musulmans; aux femmes, aux mères, il promettait que Dieu protégerait leurs maris et leurs enfans, s'ils entreprenaient ce pieux pélerinage; aux soldats, il parlait de la gloire qui s'attacherait à leurs armes s'ils sortaient vainqueurs de cette lutte de la croix contre le croissant de Mahomet. Tous l'écoutaient avec un enthousiasme qui faisait disparaître à leurs yeux tous les périls de cette expédition lointaine, et en peu de temps il se trouva, dans la plus grande partie de l'Europe, une multitude d'hommes et de femmes qui n'attendaient plus qu'un signal pour se diriger sur la Palestine, qu'ils regardaient déjà comme la terre promise, où tous les maux et les péchés seraient effacés.

Si vous vous rappelez, mes jeunes amis, le goût passionné pour les voyages lointains

qui avait agité si long-temps la plupart des peuples de la France et de l'Allemagne, vous comprendrez aisément l'ardeur avec laquelle les discours de l'ermite Pierre étaient accueillis par la multitude. Aussi le bas peuple, dans chaque pays, fut-il le premier à embrasser l'idée de cette entreprise ; à ceux-ci se réunirent quelques barons, les uns animés d'une véritable piété, les autres dirigés par l'espoir de devenir de grands princes dans ces contrées éloignées ; d'autres, enfin, excités par le désir de batailler, auquel ils ne pouvaient se livrer sans danger, depuis que les souverains de l'Europe commençaient à devenir plus puissans. Je dois vous faire observer pourtant qu'à cette époque aucun roi ni empereur ne s'associa à cette expédition dangereuse, et il n'y eut même qu'un petit nombre de comtes et de seigneurs qui voulurent bien en courir les chances.

L'empereur qui régnait alors à Constantinople était ce même Alexis Comnène

aincu à Durazzo par le fameux Robert
Guiscard. Alexis effrayé de voir les Turcs
maîtres de Nicée, à peine éloignée de
quelques lieues de Byzance, eut l'idée,
précisément dans ce temps-là, d'écrire
aux rois de l'Occident, pour les supplier
de le secourir contre les tribus barbares
dont les tentes noires et blanches s'étendaient
déjà sur la rive asiatique du Bosphore;
il leur représenta surtout que si
Constantinople tombait une fois au pouvoir
des Seljoucides, la plus grande partie
de l'Europe ne pouvait manquer de
subir le même sort.

Ce fut dans ces circonstances que le
pape Urbain II convoqua, à Clermont en
Auvergne, l'une des provinces de France,
où il se rendit lui-même, un concile général,
c'est-à-dire composé d'évêques
des divers pays chrétiens, auxquels il
invita à se réunir les seigneurs de toutes
les nations, et même tous les fidèles qui
voudraient s'armer pour le pèlerinage de
la Terre Sainte.

Lorsque cette multitude fut assemblée autour de Clermont, dont elle couvrait toutes les campagnes environnantes, l'ermite Pierre prenant la parole, fit un récit touchant des infortunes des chrétiens en Palestine, et supplia ceux qui l'écoutaient de ne point abandonner leurs frères d'Orient; ses larmes étaient sincères, et ses paroles si entraînantes et pleines d'une si ardente charité, qu'aucun des assistans ne put y demeurer insensible. Plus d'une fois les sanglots de la multitude l'interrompirent; et lorsqu'il eut cessé de parler, on n'entendit plus dans cette foule, qui se leva tout à la fois comme un seul homme, que le cri de Dieu le veut! Dieu le veut! Ce qui voulait dire que les paroles de l'ermite leur semblaient celles de Dieu lui-même, qui les appelait en Palestine.

Urbain, à son tour, applaudit au zèle que le discours de Pierre venait d'exciter; il annonça au peuple que tous ceux qui se

mettraient en marche pour la Terre Sainte obtiendraient des INDULGENCES, c'est-à-dire le pardon entier de leurs péchés; cette promesse fit éclater de nouvelles acclamations; et une foule innombrable de gens de tout état, seigneurs, barons, prêtres, paysans, femmes, enfans, soldats, se pressa autour du pontife pour recevoir une croix bénite en étoffe rouge, que chacun attacha sur son épaule gauche. Tous ceux qui revêtirent ce signe prirent le nom de CROISÉS, et leur entreprise fut appelée une Croisade. Alors on vit accourir de tous côtés des hommes de toutes les nations chrétiennes, des Normands, des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Français des différentes provinces, qui, tous, demandaient à prendre la croix et à marcher, sans plus attendre, à la délivrance de Jérusalem. On eût dit que l'Europe entière allait se précipiter sur l'Asie.

Vous êtes peut-être surpris, mes enfans, de voir avec quel empressement les

hommes de ce temps-là quittaient leur pays, leurs parens, leurs amis, pour aller s'exposer aux dangers d'un voyage si lointain sur la simple parole d'un ermite. Mais votre étonnement cessera, lorsque vous saurez qu'à cette époque la condition du peuple était si malheureuse, que personne ne tenait à son champ, ni à sa maison, ni à sa famille; les paysans étaient serfs, comme je vous l'ai dit, et souvent ils dépendaient d'un maître impitoyable, qui les dépouillait de tout ce qu'ils possédaient, leur imposait les plus rudes travaux, et leur faisait endurer quelquefois les traitemens les plus inhumains. Ces pauvres gens ne pouvaient donc pas craindre un sort plus misérable, et le seul espoir d'échapper, par la croisade à la servitude, décida, dit-on, un grand nombre d'entre eux à s'exposer à ce voyage périlleux. Mille croyances superstitieuses, alors fort répandues parmi le peuple, ajoutaient encore au merveilleux de cette entreprise lointaine: on ra-

contait que plusieurs croisés avaient vu paraître devant eux l'empereur Charlemagne (mort à cette époque depuis près de trois cents ans), qui les exhortait à verser le sang des infidèles, et cette fable, répétée par la foule crédule parce qu'elle était ignorante, passait dans l'esprit du plus grand nombre pour un témoignage certain de la protection de Dieu, qui avait bien voulu faire un miracle en leur faveur.

Peu de mois s'étaient écoulés depuis le concile de Clermont, lorsque les premiers croisés se réunirent au nombre de plus de cent mille hommes, femmes et enfans, auprès de Pierre l'ermite, auquel s'était joint un baron français, nommé Gauthier-sans-Avoir, ainsi surnommé parce qu'il ne possédait ni terres ni château. Ce Gauthier du moins était un habile et vaillant capitaine, mais le bon ermite n'était point fait pour être général d'armée, et rien en effet ne ressemblait moins à une armée que cette *réunion* confuse de gens de toute

condition, de toute espèce, de tout sexe, de tout pays, qui marchaient en désordre à sa suite.

Le plus grand nombre des pélerins voyageaient à pied, et l'on assure que parmi une telle multitude, on ne comptait que huit cavaliers. On entendait dans cette foule parler toutes les langues de l'Europe, depuis l'idiome teutonique des Danois et des Normands, jusqu'au langage Celtique des Bretons, et la langue provençale des peuples du midi de l'Europe. Quelques uns s'étaient mis en route sans aucune provision, persuadés, disaient-ils, que Dieu, qui donne la pâture aux petits oiseaux, ne les laisserait pas manquer de nourriture; il y en avait même qui s'étonnaient que la manne ne tombât pas du ciel, pour nourrir les croisés comme autrefois les Israélites dans le désert. D'autres s'avançaient traînant après eux leurs bestiaux, leurs meubles, leurs instrumens de labourage, *comme s'ils* n'eussent entrepris qu'un

voyage de courte durée. Quelques seigneurs, selon leur habitude, s'étaient mis en chemin avec leurs lévriers et leurs équipages de chasse, et l'on en vit plusieurs, pendant les premiers jours, voyager avec leur faucon sur le poing. Du reste, ces pauvres gens, barons ou paysans, étaient si ignorans, qu'après quelques journées de marche, et lorsqu'ils se trouvaient à peine à quelques lieues de leur pays natal, à chaque village qu'ils rencontraient sur leur route, ils se demandaient entre eux si ce n'était pas là Jérusalem.

LES PREMIERS CROISÉS.

Depuis l'an 1096 jusqu'à l'an 1099.

Si vous avez sous les yeux une carte géographique du monde au moyen âge, mes jeunes amis, vous comprendrez aisément que plusieurs chemins peuvent conduire de France en Palestine ; le plus court de tous ces chemins est certainement la traversée de la Méditerranée, dont les flots baignent à la fois les rivages de l'Europe et ceux de la Terre Sainte ; mais au temps de Pierre l'Ermite, aucune nation n'avait un assez grand nombre de vaisseaux pour pouvoir embarquer la multitude qui le suivait, et cette foule ayant *passé le Rhin*, se mit en marche à travers

l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie et les provinces voisines de Constantinople.

Or, une armée nombreuse, lorsqu'elle est en route, ne peut subsister que par la prévoyance de ses chefs, et l'exacte discipline qu'elle observe. Mais il n'y avait parmi les premiers croisés ni prévoyance ni discipline, et la ferveur de Pierre ni le courage de Gauthier-sans-Avoir ne purent empêcher qu'en traversant une si longue étendue de pays, leurs soldats, si toutefois on peut donner ce nom à une multitude grossière et farouche, ne commissent tant de ravages dans les royaumes qu'ils parcoururent, que les Hongrois et les Bulgares, quoiqu'ils fussent eux-mêmes chrétiens, tuèrent un grand nombre de ces vagabonds, qui leur semblaient plus à craindre que les Turcs. Aussi lorsque les premières bandes de croisés se présentèrent aux portes de Constantinople, l'empereur Alexis fut-il tellement épouvanté de l'aspect farouche des LATINS (c'est le nom *que l'on donnait* aux chrétiens d'Europe,

pour les distinguer des chrétiens grecs) qu'il se hâta de leur fournir des vaisseaux pour passer de l'autre côté du Bosphore, aimant mieux livrer ces bandes désordonnées à la fureur des musulmans, que de voir plus long-temps son empire désolé par leurs dévastations.

En effet la prévision du prince grec ne tarda pas à se vérifier, et l'armée des Latins ayant marché précipitamment sur Nicée, dans l'espoir que le pillage de cette capitale de l'empire de Roum les dédommagerait de toutes leurs souffrances, le sultan Seljoucide, alors nommé Soliman, assembla contre eux des troupes nombreuses et aguerries, qui, fondant le cimeterre à la main sur cette foule tumultueuse, en firent un si effroyable carnage que, de ce jour, l'armée entière de l'ermite Pierre disparut. Un petit nombre de fuyards seulement trouva une retraite dans les montagnes voisines, tandis que Pierre lui-même, épouvanté de ce désastreux début *de son entreprise*, repassait précipitam-

ment le Bosphore, et se réfugiait à Constantinople, où Alexis voulut bien lui accorder un asile.

Cependant derrière ces bandes indisciplinées dont le sabre des Turcs venait de faire justice, s'avançaient de véritables armées, conduites par les princes et les seigneurs qui avaient pris la croix au concile de Clermont, les unes traversant l'Italie, la Dalmatie et la Thrace; les autres suivant la même route qu'avait parcourue l'ermite Pierre par l'Allemagne et la Hongrie, mais toutes se dirigeant également vers Constantinople.

A la tête de ces troupes formidables, on distinguait Godefroi de Bouillon, comte de la Basse-Lorraine, homme aussi renommé par sa haute piété que par son courage intrépide, et Baudouin son frère, comte de Flandre, guerrier habile et entreprenant. Après eux venaient Hugues-le-Grand, frère de Philippe Ier roi de France, Robert-Courte-Heuse, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, à qui

son père avait laissé le duché de Normandie, Raymond, comte de Toulouse, l'un des plus puissans seigneurs français, et beaucoup d'autres barons encore autour desquels s'étaient rassemblés les plus braves guerriers des diverses nations chrétiennes; mais ceux qui attiraient le plus les regards des croisés, étaient Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, presque aussi célèbre que son père, dont il avait partagé la gloire à la journée de Durazzo; et le Normand Tancrède, son cousin, véritable héritier de la valeur aventureuse des conquérans de la Pouille et de la Sicile.

Les armées que conduisaient ces différens seigneurs et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de vous nommer ici, ne comptaient pas moins de plusieurs centaines de mille hommes, de tous les pays de l'Europe. Le plus grand nombre de ces soldats combattaient à pied, armés de lances, *d'épées, de pesan*tes massues de fer, dont *un seul coup* suffisait pour assommer

homme; d'autres étaient munis de frondes, avec lesquelles ils jetaient fort adroitement des pierres ou des balles de plomb ; quelques uns enfin portaient des arbalètes, espèces d'arcs qui lançaient à de grandes distances des flèches aiguës, dont la blessure était souvent mortelle.

Mais la principale force de l'armée des Latins était un bon nombre de Chevaliers, ainsi nommés parce qu'ils ne combattaient qu'à cheval, et n'étaient autres que les seigneurs, comtes ou barons, qui avaient fait vœu de chevalerie, c'est-à-dire qui s'étaient engagés par serment à combattre les Infidèles, à fuir les douceurs d'une vie paisible, et à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le service de Dieu, des dames et des orphelins. Chacun de ces chevaliers était suivi d'un écuyer, c'est-à-dire d'un jeune cavalier qui avait soin de ses armes et de son cheval de bataille, et de cinq ou six valets armés. Vous verrez dans un autre livre avec quelle *cérémonie* chacun de ces guerriers chré-

tiens recevait les éperons d'or que poı taient ses pieds, et les armes dont il fa sait usage à là guerre, et vous pourre vous souvenir alors à quelle occasio vous avez entendu parler pour la pre mière fois de cet ordre de combattans entièrement inconnu des peuples de l'an tiquité.

Presque tous les seigneurs, ainsi qu les chevaliers qui marchaient à leur suit portaient pour costume le haubert ou l cotte de mailles. Chacun d'eux avait l tête coiffée d'un casque pointu, soit e or, soit en argent, soit en fer, qui le couvrait une partie du visage : une for épée pendait à leur côté ; leur main dro soutenait une lance, et leur bras gau portait un bouclier rond pour les ca liers, et carré pour les fantassins.

Auprès des principaux barons r chaient des ÉCUYERS OU VARLETS, poı des espèces de drapeaux appelés BANNI qui se distinguaient entre eux par des *leurs différentes*, pour servir de poi

ralliement aux soldats dans les combats et dans les marches. Sur ces bannières, ainsi que sur les boucliers des chevaliers, étaient représentées des figures d'animaux, tels que des lions, des léopards, des oiseaux, sans pieds et sans bec, appelés MERLETS, ou des arbres de différens pays, des tours, des châteaux, des étoiles, et enfin des croix bariolées de couleurs bizarres : ces images étaient souvent accompagnées de quelques mots significatifs, que l'on nommait des DEVISES. Dans la suite, les familles des barons et des chevaliers qui avaient pris part aux croisades conservèrent, comme une marque distinctive, les images qui figuraient sur les bannières ou les boucliers de leurs ancêtres, et c'est à ces peintures grossières que l'on a donné le nom d'ARMOIRIES. Depuis cette époque, un grand nombre de personnes se donnèrent aussi des armoiries, qui furent regardées pendant long-temps comme la preuve d'une origine illustre ou fort an-

cienne, mais dont un petit nombre seule
ment remontaient au temps des croisades

Cependant, à l'approche de cette nom
breuse armée dont les tentes couvraien
déjà les rives du Bosphore, Alexis Com
nène regretta d'avoir appelé dans son em
pire cette multitude de guerriers, qui lu
parurent avec raison plus redoutables qu
les bandes sauvages de Pierre l'Ermite, e
peut-être même que les Turcs de l'Asie
Mineure, dont, après tout, la mer le sé
parait encore.

Or, cet Alexis était un prince méfiant e
de mauvaise foi, qui, ne sachant commen
éloigner ces terribles alliés, qu'il ne pou
vait plus s'empêcher de regarder avec ef
froi, résolut de les dégoûter de leur entre
prise, en leur suscitant toutes sortes d'em
barras et de peines, et d'abord il imagina d
leur refuser des vivres pour leurs soldats e
leurs chevaux; mais les croisés, indignés d
sa perfidie, s'étant répandus dans les envi
rons de Constantinople, en menaçant d

renverser les murailles mêmes de cette grande ville, l'empereur se vit forcé de leur témoigner plus de bienveillance, et leur permit d'établir leur camp sur le bord de la mer, jusqu'à ce que les vaisseaux qu'il leur avait promis fussent prêts à les recevoir. En attendant, il invita les princes et les chefs Latins à se rendre dans son palais, où, par des caresses et des présens, il essaya d'apaiser le ressentiment qu'ils conservaient de sa malveillance.

Le Normand Bohémond, qu'il redoutait plus que tous les autres à cause du souvenir de Durazzo, reçut de lui en cadeau une salle entièrement remplie d'or et de pierreries ; l'empereur adopta pour son fils le vaillant Godefroi de Bouillon, et chaque baron obtint du prince grec quelque témoignage d'estime et de confiance. Mais s'il cherchait ainsi à se concilier leur amitié, c'était surtout pour leur arracher la promesse de lui rendre toutes les provinces d'Asie que les Turcs avaient enlevées à l'empire grec, et les décider,

en lui jurant foi et hommage, à se reconnaître ses vassaux, comme les Normands de la Pouille s'étaient reconnus ceux de saint Pierre.

Cette cérémonie de foi et hommage avait toujours lieu avec une grande pompe; mais un jour que l'empereur, assis sur un trône élevé, devait recevoir le serment de plusieurs barons français, l'un d'eux, nommé Robert de Paris, homme rude et impoli, comme l'étaient la plupart des guerriers de cette époque, voyant qu'il n'y avait aucun siége dans toute la salle pour les assistans, allait s'asseoir sans façon sur le trône à côté du prince grec, lorsqu'un de ses voisins, le retenant par le bras, le pria avec instance de n'en rien faire, et de respecter l'usage du pays où ils se trouvaient. « Ne voyez-« vous pas », répondit le fier Robert à haute voix dans son langage roman, en montrant l'empereur, « que ce mal-appris « est assis, lorsque tant de vaillans capi-« taines demeurent debout. »

Alexis se fit expliquer par un interprète ce que ce baron venait de dire; il en fut indigné, mais dissimulant sa colère, il le fit appeler après la cérémonie, et lui demanda avec affabilité quels étaient son nom et sa naissance : « Je suis Français, repartit « avec hauteur le guerrier, et de l'une « de nos plus illustres familles: dans mon « pays, il y a une église auprès de laquelle « ceux qui veulent signaler leur courage « viennent attendre que quelqu'un s'a- « vance pour leur proposer le combat; et « vous saurez que j'y ai souvent paru, sans « que personne ait osé se présenter devant « moi. » L'empereur comprit alors qu'un pareil homme était trop intraitable pour essayer de lui imposer du respect ou de la crainte, et après l'avoir complimenté adroitement sur sa vaillance, il le congédia avec politesse, aimant mieux prendre ce parti que d'irriter un tel barbare.

Ce seul trait, mes jeunes amis, doit vous faire comprendre quelle était alors la rudesse de ces barons de l'Europe, pour

qui les batailles n'étaient qu'un jeu, et vous concevrez l'impatience qu'éprouvait Alexis d'éloigner le plus promptement possible de tels hôtes de sa capitale. La plupart d'entre eux, avant leur départ, consentirent à lui jurer foi et hommage, à l'exception pourtant du fier Tancrède, qui aima mieux s'échapper de Constantinople secrètement et sans suite que de se soumettre à cette obligation. Peu de jours après, les vaisseaux de l'empereur grec transportèrent les Latins sur la rive asiatique du Bosphore, où il se garda bien de les suivre, se flattant par son adresse de recueillir le fruit des victoires qu'ils allaient acheter au prix de leur sang, ou peut-être que le sabre des Turcs le débarrasserait bientôt de ces incommodes auxiliaires.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

Depuis l'an 1097 jusqu'à l'an 1099.

A l'époque dont je vous parle, mes jeunes amis, il y avait déjà treize cents ans que, sur ces mêmes rivages de l'Asie-Mineure, où venaient d'aborder les croisés, une armée de guerriers d'Europe avait aussi marché à la conquête de l'un des plus puissans royaume du monde, et vous n'avez point oublié sans doute ce que raconte l'histoire grecque d'Alexandre-le-Grand, et de ses victoires sur les Perses. Eh bien ! pour s'avancer vers la Palestine, il fallait que les chrétiens traversassent presque les mêmes lieux illustrés jadis par les victoires du roi de Macédoine, et *que les fleuves,* les montagnes, qu'avaient

franchis ses armées, fussent encore ensanglantés par de nouveaux combats. Ici c'était le Granique, où pour la première fois les Macédoniens se mesurèrent avec l'armée de Darius; là coulait le Cydnus, ce fleuve transparent et glacial où l'imprudence d'Alexandre lui aurait été fatale sans l'habileté du médecin Philippe; un peu plus loin on rencontrait Issus, célèbre par la défaite du roi de Perse; mais je dois vous dire que ces souvenirs offraient peu d'intérêt pour les croisés, gens fort ignorans pour la plupart, et plutôt occupés de la sainteté de leur entreprise que des grands événemens dont les lieux qu'ils parcouraient avaient été le théâtre.

Dès leurs premiers pas dans les plaines de Bithynie, cet ancien royaume du traître Prusias, qui voulut livrer Annibal aux Romains, ainsi que vous l'avez vu dans un autre livre, les Latins virent accourir au-devant d'eux quelques uns des malheureux compagnons de Pierre l'Ermite, échappés presque par miracle aux poursui-

tes des Turcs; les uns couverts d'horribles blessures, les autres traînant de misérables haillons, dont les musulmans avaient dédaigné de les dépouiller; tous racontaient en pleurant aux chevaliers les infortunes dont ils avaient été assaillis; ils leur montraient à chaque pas des débris de bannières ou d'armures brisées, et l'horrible spectacle de monceaux d'ossemens humains, déjà blanchis par le soleil, que les barbares avaient abandonnés sans sépulture, pour effrayer les chrétiens qui oseraient suivre l'exemple des premiers croisés.

Mais cet aspect déplorable ne faisait qu'exciter parmi les guerriers latins le désir de tirer une vengeance éclatante des auteurs de tant de maux; il leur tardait de se mesurer avec les Infidèles, et ils se plaignaient déjà de ne pas les avoir encore rencontrés, lorsque sous les murs de Nicée, où Soliman avait laissé sa femme et ses enfans, leur impatience fut satisfaite *par l'approche* du sultan lui-même, qui

était accouru pour défendre sa capitale, à la tête d'une armée formidable. Une sanglante bataille s'engagea donc dans ce lieu, où, malgré les efforts des musulmans, la victoire se déclara pour les chrétiens, et la possession de Nicée allait en être le prix, quand le perfide Alexis, étant parvenu à introduire dans cette ville un émissaire intelligent, sut persuader aux habitans d'arborer l'étendard grec, pour se soustraire à la vengeance des croisés. Ceux-ci, rugissant de rage, virent ainsi s'échapper de leurs mains la riche proie qu'ils convoitaient, et le traître Alexis profita du premier succès de la croisade.

Cependant Soliman n'avait point encore renoncé à l'espoir de sauver son royaume de Roum de l'invasion des guerriers d'Europe, et une nouvelle armée musulmane, renforcée de plusieurs tribus de Turcomans, que le sultan avait appelés à son aide, vint surprendre les chrétiens, et jeter le désordre dans leurs rangs.

Ce fut auprès d'une petite ville d'Asie, nommée DORYLÉE, que fut livré ce nouveau combat, dont l'avantage, grâce à l'intrépidité de Tancrède et de Godefroi de Bouillon, demeura encore aux croisés : à la vérité cette victoire coûta la vie à un grand nombre de leurs plus vaillans chevaliers ; et, pour ne vous en citer qu'un des principaux, vous saurez que le fier Robert de Paris fut trouvé parmi les morts. L'empereur Alexis, en apprenant cette nouvelle, ne put s'empêcher d'en témoigner sa joie, en disant que cette prompte mort était le juste châtiment de l'insolence de ce baron.

Dès ce moment, le sultan de Roum se voyant forcé de transporter le siége de son empire dans une autre ville de l'Asie-Mineure appelée ICONIUM, renonça à livrer de nouvelles batailles rangées ; mais, à la tête d'une troupe nombreuse de cavaliers arabes, dont la vitesse et la légèreté nous sont connues, il dévasta tout le pays que les croisés devaient parcourir *pour se rendre* en Palestine, détruisit les

moissons, brûla les villes et les villages qu'il ne pouvait défendre, combla les puits, et changea ainsi cette contrée, la plus florissante de l'Asie, en un désert aride où la faim, la soif, les privations de tout genre, et les maladies qui en sont la suite, vinrent assaillir les chrétiens. Ce fut à travers ces misères de toute espèce que Godefroi de Bouillon et son armée traversèrent le mont Taurus, l'une des principales chaînes de montagnes de l'Asie-Mineure, et parvinrent enfin devant Antioche, capitale de la Syrie, dont j'ai eu occasion de vous parler dans l'Histoire Romaine, en vous racontant la mort de Germanicus. Là de nouveaux combats attendaient encore les croisés, et les émirs de la Perse essayèrent de défendre contre eux cette ville importante.

Lorsque vous étudierez des livres plus savans que celui-ci, mes enfans, vous apprendrez après combien de travaux, d'exploits et de souffrances presque incroyables, *les Latins* parvinrent enfin à s'emparer de

cette ville, qui leur ouvrait le chemin de la Palestine. Bohémond, qui, au milieu de tant de braves, s'était encore illustré par sa bravoure, reçut pour prix de ses exploits la possession de cette ville, et le titre de prince d'Antioche; tandis que Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, devenait prince d'Edesse, capitale de la Mésopotamie, dont il est si souvent question dans l'histoire sainte, et que l'Euphrate séparait de la Syrie.

N'était-ce pas alors, mes jeunes amis, un spectacle vraiment étonnant que celui de ces chevaliers français ou normands s'appropriant des trônes dans les plus riches provinces de l'ancien empire d'Assyrie? Lorsqu'on se rappelle de combien d'événemens ces lieux avaient été le théâtre depuis les temps les plus reculés, n'est-il pas tout-à-fait extraordinaire de voir ces nations, encore inconnues peu de siècles auparavant, disposer ainsi des couronnes de l'Asie, et la race des aventuriers de *Normandie régner* à la fois sur la Pouille, la

Sicile, l'Angleterre, et enfin sur les rives de l'Euphrate, dont les peuples se voyaient avec surprise soumis à ces nouveaux maîtres?

Cependant, à mesure que les croisés approchaient de la Palestine, objet de tous leurs vœux, des souffrances sans cesse croissantes ajoutaient encore à leur impatience. Jérusalem, la ville sainte, la ville où Jésus-Christ avait souffert la mort pour racheter les péchés des hommes, leur semblait le terme et le remède de tous leurs maux; et pourtant chaque pas qu'ils faisaient sur le sol aride de la Syrie était acheté par de nouvelles misères. De toute cette foule de chevaliers qui faisaient la principale force de leur armée, lorsqu'elle avait traversé le Bosphore, les uns avaient péri dans les combats ou par suite des fatigues ou des maladies, les autres, marchant à pied, comme les frondeurs et les archers, sorte de troupe qu'ils méprisaient auparavant, étaient accablés du poids de leurs armes; leurs longues lances étaient

devenues sans utilité entre leurs mains; les couleurs de leurs bannières et de leurs boucliers étaient presque effacées; un grand nombre d'entre eux voyageaient montés sur des bœufs ou sur des ânes, et Godefroi de Bouillon lui-même avait été réduit à emprunter un cheval. La fatigue, la privation d'eau, la chaleur dévorante du climat, la mort sous toutes les formes, éclaircissaient chaque jour les rangs de cette armée qui avait paru si formidable à l'empereur de Constantinople, et sans l'espoir prochain d'atteindre Jérusalem, la plupart des croisés auraient préféré s'ensevelir dans les sables de la Syrie plutôt que de supporter de plus longues douleurs. Beaucoup de Latins essayèrent même, en désertant l'armée, de retourner sur leurs pas dans l'espoir de se soustraire aux maux affreux qui les accablaient; mais la plupart de ces fuyards périrent sous le fer des Turcs, ou furent ramenés de force dans le camp des croisés. Parmi ces derniers, on remarqua l'ermite Pierre

lui-même, qui, ayant essayé de s'enfuir pour revenir à Constantinople, fut rejoint par Tancrède, et forcé de jurer publiquement de ne jamais abandonner l'entreprise dont il avait été le premier auteur. Enfin, après de si pénibles travaux, après des marches laborieuses sur les bords de la mer, où les chrétiens avaient épuisé le reste de leurs forces, le bruit se répandit tout à coup un soir dans leur camp que le retour de l'aurore leur permettrait de contempler cette montagne de Sion, illustrée par les psaumes du roi David et les souvenirs de tous les chrétiens. Les Latins passèrent cette nuit dans un pieux recueillement; un silence religieux régna dans leur camp, et chacun se prépara par la prière à aborder avec respect le lieu du martyre de Jésus-Christ.

Mais lorsque le jour parut, et que du haut des montagnes où ils s'étaient arrêtés, les croisés virent se déployer à leurs yeux humides de larmes, cette ville dont ils *avaient acheté* la vue par tant de misères,

et qu'un si grand nombre de leurs compagnons n'avaient pu atteindre, un seul cri sortit à la fois de toutes les bouches : Jérusalem !... Jérusalem !... s'écriaient les chefs et les soldats, répétant en même temps avec ferveur, ce cri de guerre qu'ils avaient proféré pour la première fois à Clermont : Dieu le veut ! Dieu le veut !

A cette vue, les uns font éclater des transports d'allégresse ; les autres, fondant en larmes, se jettent à genoux et baisent avec dévotion la poussière sur laquelle a marché le Sauveur du monde ; ceux-ci s'avancent pieds nus par respect pour cette terre sainte ; ceux-là poussent des gémissemens en songeant que le tombeau du Christ est au pouvoir des Infidèles, qui l'outragent. Dans toute l'armée, ce sont des bruits confus, discordans, des cris de joie, des sanglots, tous les langages que l'homme peut employer pour exprimer ce qu'il éprouve. Dans ce moment, mes jeunes amis, si les Turcs fussent venus fondre sur cette armée en désordre, ils au-

raient trouvé beaucoup de chrétiens préparés à recevoir le martyre, mais pas un soldat prêt à combattre.

Mais tandis que les croisés, en proie à un enthousiasme impossible à décrire, se livraient ainsi à des sentimens si divers et si passionnés, un chevalier seul gravissait péniblement le mont DES OLIVIERS, voisin de Jérusalem, cette montagne célèbre où Jésus-Christ passa la nuit en prières avant d'être livré à ses bourreaux, comme vous avez pu le lire dans l'Évangile; c'était le normand Tancrède, aussi pieux qu'intrépide, qui, du haut de cette montagne sainte, contemplait, aux premières lueurs de l'aurore, le mont GOLGOTHA ou CALVAIRE, où le Sauveur fut crucifié, et la chapelle du Saint-Sépulcre, et le temple de Salomon transformé en mosquée par le calife Omar. Le guerrier, tout entier à son admiration, était encore prosterné devant la cité sainte lorsque cinq soldats musulmans, qui gardaient la montagne, l'assaillirent, et si *Tancrède* n'eût pas aussitôt tiré son épée,

il périssait sous leurs coups ; mais son bras n'avait rien perdu de sa vigueur, et au moment où les Turcs se flattaient de l'accabler, il faisait tomber sous ses coups trois d'entre eux, et forçait les deux autres à prendre la fuite. Le Normand descendit ensuite vers les siens, qui, malgré leurs transports, s'inquiétaient déjà de son absence.

Cet exploit de Tancrède, mes enfans, n'était que le prélude de ceux dont les murs de Jérusalem devaient être le théâtre peu de jours après, de la part de l'armée chrétienne tout entière, et je ne saurais vous dire quelle force et quelle intrépidité déployèrent ces guerriers qui semblaient auparavant épuisés par tant de souffrance, pour s'emparer de cette ville célèbre, que les musulmans leur disputèrent avec tout le courage du désespoir. Vous saurez seulement qu'après quarante jours de combats, les croisés, ayant épuisé tous leurs efforts pour pénétrer dans Jérusalem, commençaient à perdre courage, et que déjà,

comme cela arrive presque toujours dans les entreprises malheureuses, ils s'accusaient les uns les autres de manquer de persévérance, et menaçaient de se retirer et d'abandonner ce but de tant d'efforts, lorsqu'un ermite qui depuis de longues années vivait sur une montagne voisine, descendit au milieu de leur camp, où déjà régnaient le désordre et le découragement, pour les déterminer à tenter un dernier assaut, c'est-à-dire à essayer de nouveau les moyens qu'ils avaient déjà employés tant de fois sans succès; mais auparavant, ce saint vieillard leur représentant que des chrétiens doivent avant tout remplir exactement les devoirs de leur religion, les exhorta à se rendre dignes, par la pénitence et la prière, des grâces que Dieu leur accorderait s'il faisait enfin tomber devant eux les murs de Jérusalem.

Dans ce temps-là, mes enfans, les chrétiens, lorsqu'ils avaient commis quelque *grand péché*, l'expiaient par des pénitences

publiques et douloureuses; ils se revêtaient de sacs de toile grossière, que l'on nommait des CILICES, dont le frottement seul suffisait pour écorcher la peau la plus dure. Ils n'avaient d'autre lit que les cailloux et les broussailles, et enfin demeuraient plusieurs jours sans prendre aucune nourriture, ne cessant au milieu de ces cruelles privations de prier Dieu et d'implorer sa miséricorde.

Comme autrefois les Israélites autour de Jéricho, les chefs et les soldats croisés firent plusieurs fois le tour des murs de Jérusalem, en chantant des cantiques et faisant retentir le son des trompettes et des autres instrumens de guerre qui, à cette époque, commençaient à devenir en usage dans les armées de l'Europe; malheureusement cette fois le miracle que Josué avait obtenu ne se renouvela pas, et les croisés eurent beau tourner en procession autour de la sainte cité, ils ne virent pas se détacher devant eux une seule pierre de *ses murailles.*

Mais cette procession, où les chevaliers et les princes donnaient eux-mêmes l'exemple de la piété et du recueillement, produisit un effet remarquable sur ces hommes simples et d'une dévotion sincère; elle leur rendit la confiance qu'ils avaient perdue dans leurs chefs, et rétablit le bon accord parmi eux : ceux qui avaient eu quelque querelle s'embrassèrent; tous les ressentimens furent oubliés, et chacun ne pensa plus qu'au succès de l'assaut qui se préparait.

En effet, le lendemain, à la pointe du jour, lorsque les croisés portant de longues échelles escaladèrent de nouveau les murailles, excités par l'exemple de Godefroi et de Tancrède, les Turcs assaillis de toutes parts se virent forcés d'abandonner les remparts et de chercher un refuge dans la mosquée d'Omar, où les vainqueurs, échauffés par le succès, les exterminèrent tous jusqu'au dernier. Le sang coula de tous côtés dans Jérusalem comme autrefois lorsque l'empereur Titus s'était rendu maî-

tre de cette capitale, et la victoire des croisés fut signalée par un effroyable carnage.

Tout à coup, au milieu de ces scènes de désolation, les chrétiens que renfermait cette grande ville s'avancent au-devant de leurs frères d'Occident, qu'ils nomment leurs libérateurs; l'ermite Pierre, que beaucoup d'entre eux reconnaissent pour l'avoir vu peu d'années auparavant parmi les pélerins, devient l'objet de leur enthousiasme et de leur reconnaissance; ils baisent avec respect le bas de sa robe, lui racontent tous les maux qu'ils ont soufferts depuis qu'il les a visités; et ceux qui ne l'avaient point encore vu, s'étonnent que Dieu ait choisi ce chétif vieillard pour soulever tant de nations et délivrer la Palestine.

Pendant ce temps, le pieux Godefroi, qui seul de tous les croisés n'avait pas voulu répandre une seule goutte de sang humain, en entrant dans cette ville sanctifiée par la mort de Jésus-Christ, s'était *dépouillé de ses* armes, et les pieds nus,

suivi de trois serviteurs seulement, il s'était rendu à la chapelle du Saint-Sépulcre, où il se prosternait avec respect. Le bruit de la dévotion de leur chef parvint aux oreilles des croisés au milieu des scènes de douleur dont ils étaient les auteurs, et aussitôt, suspendant le carnage, ces hommes cruels déchirent leurs vêtemens ensanglantés, et se frappant la poitrine et le front en signe de repentir, se rendent en chantant des cantiques auprès du vénérable tombeau. Ainsi, mes enfans, ces soldats impitoyables qui venaient de répandre tant de sang, passaient en peu d'instans de la fureur à la piété la plus ardente, et l'on eût dit, en voyant leur visage contrit et recueilli, qu'ils sortaient plutôt d'une longue retraite que d'un effroyable massacre.

Malheureusement l'extermination des musulmans de Jérusalem n'était que suspendue, et malgré les efforts de Godefroi, de Tancrède et de Raymond, qui s'efforcèrent vainement de soustraire ces infor-

tunés à une soldatesque effrénée, les croisés, bien dignes en effet du nom de barbares que leur donnaient les Grecs de Constantinople, se souillèrent du meurtre de tous les habitans juifs ou mahométans de cette ville où Jésus-Christ avait pardonné à ses bourreaux. Vous pouvez juger par là, mes jeunes amis, quelle était à cette époque la férocité des nations de l'Europe, qui au nom d'une religion qui fait de la charité le premier de ses préceptes, égorgeaient ainsi sans pitié, non seulement les musulmans, mais encore les femmes et les pauvres petits enfans qui tombaient entre leurs mains.

Après ces scènes terribles, les vainqueurs se partagèrent les dépouilles de leurs victimes; chaque soldat, chaque chevalier, chaque baron, s'empara d'une maison ou d'un palais à sa convenance, et l'on voyait à chaque porte une lance, un bouclier ou une bannière, indiquant que quelque Latin s'en était emparé. Tancrède

eut pour sa part les lampes d'or et d'argent, ainsi que les ornemens de toute espèce que renfermait la grande mosquée d'Omar, qui fut aussitôt transformée en église, et le chevalier normand partagea ses richesses avec Godefroi, qu'il avait choisi pour son suzerain.

Peu de jours après la prise de Jérusalem, les croisés, d'un commun accord, résolurent de relever le trône que David et Salomon avaient autrefois occupé : le choix de tous les barons se réunit sur Godefroi de Bouillon, qui, au milieu de tant de travaux et de souffrances, n'avait cessé de donner à l'armée chrétienne l'exemple de toutes les vertus ; mais ce généreux seigneur, en acceptant la souveraineté de Jérusalem, qui s'étendait à peu près sur tous les pays qui avaient autrefois appartenu aux anciens royaumes d'Israël et de Juda, refusa le titre de roi, et n'accepta que celui de gardien du saint Sépulcre, disant qu'il ne convenait à aucun homme

de recevoir un bandeau royal là où Jésus-Christ avait porté une couronne d'épines.

Les premiers jours du règne de cet homme illustre furent marqués par une nouvelle bataille des croisés contre les soldats du calife fatimite d'Égypte, qui avait envoyé contre eux une nombreuse armée; mais la victoire s'étant déclarée pour les chrétiens, tout danger parut s'éloigner du nouveau royaume de Palestine, et le plus grand nombre des Latins, satisfaits d'un triomphe si chèrement acheté, et terni par tant de cruautés, se mirent en chemin pour retourner en Europe, chargés des dépouilles de l'Orient. Il ne resta auprès de Godefroi, pour la garde de la Terre Sainte, que trois cents chevaliers et deux mille soldats, avec le valeureux Tancrède, qui voulut vivre et mourir dans les lieux où il avait acquis tant de gloire; de nouveaux guerriers se réunirent à ceux-ci, et devinrent bientôt redoutables aux musulmans. Ce furent d'abord les frères hospi-

taliers de Jérusalem, qui, devenus moines-soldats, firent vœu de vivre et de mourir pour la défense du saint Sépulcre; d'autres religieux militaires suivirent leur exemple, et comme ils s'étaient voués particulièrement à la garde du temple, on leur donna le nom de TEMPLIERS, sous lequel ils devinrent plus tard très célèbres en Europe. Lorsque vous apprendrez l'histoire de France, vous verrez quel fut le triste sort de ces moines d'une nouvelle espèce, à l'exemple desquels se formèrent, dans différens pays, d'autres ordres de chevalerie dont le but était de faire une guerre à mort aux Infidèles et aux ennemis du nom chrétien.

La croisade prêchée par Pierre l'Ermite, et achevée sous la conduite de Godefroi de Bouillon, fut la première et la plus remarquable des entreprises de ce genre qu'accomplirent les nations d'Occident, à diverses époques du moyen âge; mais moins de cent ans après l'établissement du nouveau

ıume de Jérusalem, cette ville étant mbée au pouvoir des musulmans, tous fforts tentés successivement par des em- eurs d'Allemagne et des rois de France l'Angleterre, pour leur arracher la Pa- ine, demeurèrent sans résultat; et quoi- la plupart de ces princes y eussent ac- s une grande gloire, après trois siècles iron de tentatives inutiles, les peuples 'Europe renoncèrent entièrement à ces éditions lointaines et périlleuses.

VENISE, GÊNES ET PISE.

Depuis l'an 1099 jusqu'à l'an 1135.

Il y a en Italie, au fond du golfe Adriatique, dont vous pourrez aisément remarquer la position sur une carte géographique, une ville qui ne ressemble à aucune autre du monde; elle est tout entière bâtie dans la mer, sur une multitude de petites îles nommées les Lagunes, et formées par le limon que de grandes rivières, en se jetant dans cet endroit, y apportent de tous côtés.

Les murs des maisons, des palais, des églises, des monastères dont elle est remplie, sont continuellement battus par les *flots, et* au lieu de rues, comme dans

toutes les autres cités de la terre, ce sont de petits canaux où l'on voit continuellement voguer des barques appelées GONDOLES, ordinairement peintes en noir, et dirigées avec beaucoup d'adresse par un ou plusieurs rameurs. Cette ville, mes enfans, c'est VENISE, fondée autrefois par des Italiens fuyant devant l'invasion des Huns et des Lombards, comme je vous l'ai raconté il n'y a pas long-temps.

Eh bien! cette Venise, où l'on ne peut arriver de tous côtés qu'au moyen de barques légères qui glissent aisément à travers les lagunes, où les grands vaisseaux ne pourraient pénétrer sans le plus grand danger, est devenue, par son commerce et l'industrie de ses habitans, une des villes les plus riches et les plus florissantes du monde; mais comme vous ne savez peut-être pas exactement ce que l'on nomme le commerce, je vais tâcher de vous en donner une idée.

Dans les plus anciens temps, mes jeunes *amis, on n'avait* point encore inventé l'u-

sage de la monnaie avec laquelle il est si facile à présent de se procurer tout ce qui est nécessaire; mais parmi les premiers hommes, ainsi que vous l'avez vu dans l'histoire sainte, les uns se mirent à cultiver la terre pour recueillir les moissons, les autres s'adonnèrent entièrement à la garde des troupeaux ou à la chasse des animaux sauvages.

Alors le laboureur qui n'avait point d'habit pour se couvrir, allait trouver son voisin le chasseur ou le berger, et lui offrait d'échanger une certaine quantité de son blé contre une peau de bête ou une toison de la laine de ses moutons. Le marché se concluait aisément entre ces hommes, parce que tous deux y trouvaient un avantage, et le cultivateur se félicitait d'avoir un bon vêtement pour l'hiver, tandis que le chasseur ou le berger se trouvait pourvu d'une petite provision de grain qui devait lui servir de nourriture pendant une partie de l'année.

Ces deux hommes, mes enfans, sans le

savoir, étaient des commerçans, c'est-à-dire qu'ils avaient fait le commerce.

Mais ce n'était pas assez pour le chasseur ou le berger, d'avoir du blé pour se nourrir, ni pour le laboureur, de posséder une peau de bête ou une toison de laine pour se préserver du froid : il fallait encore que ce grain fût réduit en farine, pour en faire du pain, ou que cette peau fût séchée et préparée de manière à se conserver.

Bientôt il y eut des hommes ingénieux qui trouvèrent le moyen de moudre le blé non pas d'abord avec des moulins, comme on le fait aujourd'hui, mais en l'écrasant simplement entre deux pierres. D'autres inventèrent des procédés pour tanner le cuir, filer la laine et en tisser des draps épais. Ces hommes-là ne furent pas simplement des commerçans, quoiqu'ils reçussent aussi pour prix de leur travail des peaux de bêtes, de la laine ou du blé ; mais on leur donna le nom d'*artisans ou d'ouvriers*, et l'atelier où plusieurs

artisans se réunirent fut appelé une manufacture.

Il faudra donc vous souvenir, mes jeunes amis, que celui qui échange le produit de sa terre, de son troupeau ou de sa chasse, contre d'autres objets, est un commerçant; et que celui qui réunit dans son atelier plusieurs ouvriers, pour filer la laine, tanner le cuir ou tisser des étoffes, est un manufacturier. Ce genre de commerce fut donc le premier de tous, et jusqu'à ce qu'on eût inventé l'usage de la monnaie, qui n'est qu'un moyen de faciliter les échanges, il fut le seul que l'on connût.

Or, comme toutes les contrées ne produisent pas les mêmes objets, tous les peuples ne se livrent pas au même genre d'industrie et de travail, et vous pouvez vous rappeler que les caravanes d'Égypte et de Syrie, qui se rendaient à la Mecque, venaient y échanger de l'or, des tapis et de riches tissus de soie, contre les parfums de l'Yémen et les perles du golfe *de Perse.*

A l'époque de la première croisade, il n'y avait pas en Europe de pays où l'on sût fabriquer avec quelque habileté la plupart des objets de première nécessité. Ainsi l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie même, ne comptaient qu'un petit nombre de manufactures où l'on faisait des étoffes de laine ou des toiles communes. Les hommes et les femmes même les plus riches, dans presque toutes les villes italiennes, ne portaient que des vêtemens du drap le plus grossier, et n'avaient pour toute chaussure que de pesans sabots de bois. Dans le temps de Charlemagne, quelques villes seulement de son empire, où les habitans étaient plus laborieux ou plus ingénieux, avaient réussi à forger des épées, des casques et des boucliers fort estimés à cette époque; mais les Français, les Allemands, les Anglais, les Normands, tout occupés de guerres ou de pillage, ne songeaient guère au commerce, dont ils n'appréciaient pas les avantages. *Dans l'Orient*, au contraire, la somptuosité

ordinaire aux peuples de l'Asie avait conservé des fabriques d'étoffes de soie, de magnifiques tapis, et d'une multitude de choses précieuses que les nations occidentales étaient encore loin de connaître ou d'apprécier.

Cependant les habitans de Venise, la plupart matelots ou artisans, avaient commencé, à l'exemple de ceux d'Amalfi, à envoyer des vaisseaux à Constantinople pour y porter du sel, que leur situation sur l'Adriatique leur permettait de recueillir aisément (car le sel n'est autre chose que de l'eau de mer séchée par le soleil dans des lieux que l'on nomme des salines), et ils en rapportaient de la soie, des pierreries, de l'encens, du poivre, de la cannelle, et d'autres aromates de l'Inde et de l'Arabie. En même temps, ils établissaient dans leur ville des manufactures de tissus ou d'autres objets qui ne le cédèrent bientôt en rien à celles de l'Orient; et c'est à eux que l'on attribue l'invention de *l'art de fondre* les cloches, dont l'usage

avait été inconnu jusqu'alors. Plus tard, Venise acquit une immense célébrité par sa fabrique de glaces, qui surpassa aisément et fit promptement oublier les petits miroirs en argent ou en fer poli dont se servaient les anciens peuples. Ainsi, pendant que l'Europe entière était encore presque barbare, cette ville, bâtie au milieu des eaux, dont l'existence même était une merveille du travail de l'homme, devint un immense atelier où se perfectionnèrent toutes les inventions d'une vie commode et agréable. La culture du mûrier blanc, que le Normand Roger Guiscard porta en Sicile, fut aussi une source de richesses non seulement pour Venise, mais encore pour toute l'Italie, où l'introduction de cet arbre utile et l'éducation du ver à soie, rendirent désormais communs les produits précieux que l'on allait auparavant chercher à grands frais sur les rivages de l'Asie-Mineure.

Outre Venise et Amalfi, dont je vous ai parlé *dans l'histoire* des Normands d'Ita-

lie, deux autres villes de ce pays, vers la même époque, avaient acquis par le commerce de grandes richesses et une véritable puissance. Ces villes étaient Gênes et Pise, toutes deux situées vers la mer Méditerranée, et connues dans l'Orient par leurs nombreux vaisseaux qui distribuaient ensuite chez toutes les nations de l'Europe les productions des différens climats. La Flandre, l'une des anciennes provinces des Gaules, appartenant alors à l'empire d'Allemagne, voyait les vaisseaux des Génois et des Pisans lui apporter des blés de Sicile, des bois d'Italie, des tapis de Constantinople, en échange de ses toiles de lin, qui ont encore aujourd'hui une juste célébrité; et Venise, Gênes et Pise étaient devenues de vastes magasins pour le commerce du monde entier.

Cependant les marchands de ces trois villes, d'abord unis par des intérêts communs, avaient fini par devenir jaloux, et bientôt après ennemis acharnés les uns des autres. Chacune d'elles s'efforçait de sur-

passer ses rivales par sa magnificence et la splendeur de ses monumens. A Venise s'élevait, entre autres édifices remarquables, la magnifique cathédrale de Saint-Marc, l'un des quatre évangélistes et le protecteur des matelots vénitiens, que l'on représentait ordinairement ayant un lion à ses côtés. Cette vaste église était pavée de superbes mosaïques, et soutenue par une multitude de colonnes de marbres précieux. Le lion de saint Marc, par lequel les Vénitiens figuraient la force de leur république (car Venise n'avait point de roi), était représenté sur tous les monumens et sur les drapeaux des Vénitiens. Une place immense, bâtie dans l'île de Rialto, la plus large de celles sur lesquelles cette ville des eaux est fondée, était le Forum de Venise, et c'était là que le peuple s'assemblait, comme autrefois celui de Rome, pour élire ses magistrats, dont le principal portait le titre de duc ou de doge.

Gênes et Pise étaient aussi des républi-

ques, toutes deux également célèbres p
la splendeur de leurs édifices : Gêne
illustre par ses palais de marbre blanc, s
vastes dépôts de marchandises, son arsen
où se trouvaient réunis tous les instr
mens nécessaires à la navigation; Pis
par son port, par son cimetière, con
aujourd'hui sous le nom de CAMPO-SANT
c'est-à-dire le champ des saints, et surto
sa magnifique tour PENCHÉE, soutenue p
plus de trois cents colonnes de marbres
couleurs différentes, et ainsi nommée
cause de son inclinaison extraordinai
qui fait croire à ceux qui la voient pour
première fois qu'elle est près de tomber

Ces trois républiques italiennes, qu
qu'elles fussent rivales les unes des a
tres, avaient obtenu depuis long-temp
des empereurs grecs, la permission de fai
tout le commerce de leur empire avec l'O
cident; et un grand nombre de marchan
Pisans, Génois ou Vénitiens s'étaient é
blis à Constantinople, où ils habitaient
seul quartier, appelé PÉRA OU GALATA. I

Grecs, également adonnés au commerce, mais dédaignant d'aller eux-mêmes trafiquer avec les peuples de l'Occident, qu'ils traitaient encore de barbares, ouvraient avec plaisir à ces étrangers leurs ports, où le commerce attirait également les marchands arabes et même les Juifs, alors repoussés et persécutés dans presque tous les pays chrétiens. Les vaisseaux des républiques d'Italie sillonnaient donc continuellement la Méditerranée et la mer Adriatique, et les négocians d'Amalfi s'alarmaient des progrès de ces nouvelles cités, auxquelles ils avaient, les premiers, indiqué les voies de la richesse commerciale.

De leur côté, les Pisans, plus rapprochés et aussi plus jaloux de cette ville que les Vénitiens et les Génois, voyaient avec envie la prospérité des Amalfitains, qui, dans une guerre, avaient eu l'imprudence de se déclarer contre Roger, roi de Sicile, dont Pise était l'amie. Profitant de cette circonstance, les Pisans envoyèrent contre *Amalfi un grand* nombre de soldats, mon-

tés sur des vaisseaux auxquels on donna alors le nom de galères; et cette flotte s'étant emparée de cette malheureuse vill la ruina si complétement, que jamais, d puis ce temps, elle ne put se relever de (désastre. Les marchands d'Amalfi, do les magasins venaient d'être livrés au flammes et au pillage, abandonnèrent u séjour que la jalousie de leurs voisins le avait rendu insupportable, et ils allère porter dans les autres villes d'Italie le industrie et les débris de leurs richesses

Pendant que les Pisans, acharnés cont les vaincus et altérés de pillage, arr chaient à chaque maison ce qu'elle renfe mait de plus précieux, un soldat trouva p hasard un rouleau de parchemin éc (sorte de papier de peau qui avait rer placé les anciens papyrus d'Egypte), et ramassa, sans doute parce qu'il ne trou pas autre chose à sa convenance; pui sans se donner la peine d'examiner ce qu contenait, il l'emporta à Pise, où, de ma en main, il tomba dans celles d'

homme instruit de cette ville, qui, en déroulant soigneusement ce manuscrit, reconnut les PANDECTES de Justinien, c'est-à-dire le recueil de lois romaines que cet empereur avait fait rédiger, ainsi que je vous l'ai raconté. Depuis de longues années, ce Code avait été égaré, comme cela arrivait fréquemment à cette époque, où un grand nombre de livres rares, écrits à la main, s'étaient trouvés perdus ou détruits. Le savant qui venait de reconnaître les Pandectes, s'empressa de les porter aux magistrats de Pise, qui, en ayant fait faire plusieurs copies, répandirent promptement ce Code précieux parmi les peuples de l'Italie, et le firent connaître successivement en France et en Allemagne, où en peu d'années les lois romaines remplacèrent les coutumes que les barbares avaient introduites dans ces divers pays.

Or, il faut que vous sachiez, mes enfans, que chez presque tous les peuples d'origine *germanique* ou teutonique, franks,

burgondes, goths, saxons, lombards, qui avaient partagé l'ancien empire romain, c'était l'usage que lorsque deux hommes croyaient avoir quelque sujet de se plaindre l'un de l'autre, ils se présentassent devant leur baron pour lui expliquer leurs raisons, et se soumettre à son jugement; mais ce seigneur, qui le plus souvent était quelque rude batailleur, ne sachant ni lire ni écrire, ordonnait que les deux plaideurs se battissent en sa présence jusqu'à ce que l'un des deux restât mort sur la place ou s'avouât vaincu, et le vainqueur était toujours censé avoir raison. On donnait à cette manière cruelle de rendre la justice le nom de Duel judiciaire, parce qu'elle était ordonnée par le juge. Les barons et les chevaliers, dans ces occasions, combattaient avec la lance et l'épée, comme à la guerre, mais les serfs ou vilains ne devaient pas se servir d'une autre arme que d'un bâton, avec lequel ils se portaient des coups souvent mortels. La *découverte* des Pandectes de Justinien, qui

fit connaître aux nations de l'Europe les formes observées par les Romains pour rendre la justice, effaça presqu'entièrement les coutumes barbares qu'elles avaient suivies jusqu'alors; et lorsque vous lirez l'Histoire de France, vous verrez quelles furent les conséquences de ce changement, qui commença à rendre les hommes moins farouches, en les accoutumant à préférer le langage de la sagesse et de l'humanité, aux violences de la force brutale.

ISAAC L'ANGE.

Depuis l'an 1135 jusqu'à l'an 1204.

Il n'y avait pas encore cent ans que le royaume de Palestine avait été rétabli par les premiers croisés, lorsque Jérusalem, Antioche, Edesse et la plus grande partie des provinces que les chrétiens avaient conquises en Asie, retombèrent au pouvoir des musulmans. Un sultan turc, appelé Noureddin, aussi célèbre par sa justice que par sa puissance, après avoir renversé de leur trône les califes fatimites d'Égypte, remplaça, dans toute cette contrée, l'étendard vert des fils d'Ali, par le drapeau noir des Abbassides, et Saladin, son successeur, qui joi-

gnait aux vertus d'un chevalier chrétien toute l'énergie d'un barbare, fut celui qui mit fin au royaume dont Godefroi de Bouillon avait été le fondateur. Guy de Lusignan, dernier roi chrétien de Jérusalem, tomba lui-même au pouvoir du sultan, qui, après l'avoir traité avec douceur, consentit à lui rendre la liberté, moyennant une forte rançon.

Dès que le bruit de la captivité de Lusignan et de la prise de Jérusalem par les Turcs parvint en Europe, une grande consternation se répandit dans tous les pays de la chrétienté; mais deux croisades entreprises par des empereurs d'Allemagne n'avaient produit aucun résultat pour la défense du Saint-Sépulcre, et douze années s'étaient écoulées sans que personne songeât à s'exposer aux dangers d'un autre pélerinage armé, lorsqu'un prêtre des environs de Paris, nommé Foulques de Neuilly, suivant l'exemple de Pierre l'Ermite, détermina, par ses prédications,

plusieurs barons français à se croiser de nouveau.

Dans ce temps-là, le doge de Venise se nommait Henri Dandolo; c'était un vieillard presqu'aveugle, qui, malgré cette infirmité cruelle et le poids de plus de quatre-vingts ans, conservait encore, à cet âge avancé, toute l'ardeur de la jeunesse unie à la vigueur de l'âge mûr. Les Vénitiens, pleins de confiance dans son expérience et son courage, le regardaient comme le plus solide appui de leur république, devenue, à cette époque, plus puissante qu'elle ne l'avait jamais été, par le nombre de ses vaisseaux, celui des matelots et des soldats qu'elle entretenait, et les immenses richesses que son commerce lui avait fait acquérir.

Un jour que le doge Dandolo avait convoqué une grande assemblée du peuple sur la place Saint-Marc, six chevaliers français, vêtus de leurs cottes de maille et portant la croix rouge sur l'épaule, parurent au milieu de cette assemblée, et se

mirent à genoux en pleurant : « Seigneurs « Vénitiens, dit à haute voix l'un de ces « chevaliers, nous sommes venus ici, au « nom des princes et des barons les plus « puissans de France, pour vous supplier « de prendre en pitié Jérusalem, qui vient « de retomber au pouvoir des Turcs ; ils « savent que vous êtes les souverains de la « mer, et ils nous ont ordonné de nous jeter « à vos pieds et de ne pas nous relever, que « vous ne nous ayez promis de les aider à « délivrer la Terre-Sainte du joug des Infi- « dèles. » En achevant ces paroles, les six chevaliers se mirent de nouveau à fondre en larmes, et dans toute l'assemblée on n'entendit qu'un seul cri : Nous vous l'accordons ! Nous vous l'accordons !

Le pape qui régnait alors à Rome se nommait Innocent III ; c'était un homme ardent et religieux, qui, dans l'espoir d'armer l'Europe entière contre les Turcs, envoya des ambassadeurs à l'empereur d'Allemagne et aux rois de France et d'Angleterre, pour les engager à prendre la

croix ; mais il n'éprouva que des refus de la part de ces souverains, et un bon nombre de seigneurs français et italiens se dévouèrent seuls à cette nouvelle guerre sainte. Pour cette croisade, mes jeunes amis, on ne vit pas se mettre en marche de tous les pays de l'Europe, une multitude en désordre de pélerins et de pélerines, semblable à celle qui avait péri à la suite de l'ermite Pierre et de Gauthier-sans-Avoir ; cette fois, au contraire, chaque baron ou chevalier conduisait avec lui une troupe de soldats armés ; mais comme personne alors n'ignorait plus les périls d'un si long voyage à travers l'Allemagne, la Hongrie et la Bulgarie, les nouveaux croisés préférèrent demander aux Vénitiens de les transporter sur leurs vaisseaux, eux, leurs chevaux et leurs machines de guerre, moyennant une certaine somme d'argent, que chacun d'eux s'engageait à leur payer bien exactement. Les Vénitiens, en habiles *marchands*, jugeant que le passage d'une

si grande armée ne pouvait manquer de leur rapporter de gros bénéfices, consentirent à cet arrangement, dont ils se promettaient toutes sortes d'avantages; Dandolo, malgré sa vieillesse, ayant aussi voulu prendre la croix, fit préparer un nombre suffisant de galères pour cette expédition, et en outre plus de cent vingt longs navires nommés PALANDRES, furent destinés à embarquer les chevaux de cette armée.

Or, comme cette flotte chrétienne était prête à mettre à la voile pour la Palestine, un petit prince grec, nommé ALEXIS L'ANGE, âgé seulement de douze ans, vint se présenter devant les barons français, et leur exposer les malheurs des derniers princes de la famille des Comnènes, en les suppliant de venir à leur secours.

Ce jeune Alexis, mes bons amis, était fils d'un empereur de Constantinople, nommé ISAAC L'ANGE, qu'un de ses frères,

homme aussi cruel qu'ambitieux, avait renversé de son trône pour y monter à sa place. Non content de ce succès, l'usurpateur (c'est ainsi que l'on désigne ceux qui s'emparent d'une couronne qui ne leur appartient pas) avait eu la barbarie de faire crever les yeux au malheureux Isaac, et de le plonger dans un cachot profond, où il espérait sans doute que l'infortuné ne tarderait pas à mourir de misère et de désespoir. Quant à son neveu Alexis, le nouvel empereur, touché peut-être de sa gentillesse et de son jeune âge, avait ordonné qu'il fût élevé à sa cour, où, sans doute, il le faisait surveiller avec soin; mais le petit prince, qui ne pouvait supporter la vue de celui qui avait fait tant de mal à son pauvre père, et craignant sans doute qu'un sort semblable ne lui fût réservé lorsqu'il serait plus grand, trouva moyen de sortir du palais à l'aide d'un déguisement; et ayant gagné un vaisseau italien qui se trouvait dans le port de

Constantinople, il parvint enfin jusqu'à Venise, où l'armée des croisés était réunie en ce moment.

La jeunesse d'Alexis, ses malheurs, la douleur touchante qu'il témoignait des infortunes de son père, qu'il aimait de toute son âme, émurent de pitié les barons français et le vénérable Dandolo; et lorsque ce courageux enfant, doué d'une raison tout-à-fait au-dessus de son âge, leur eut promis de grandes récompenses s'ils voulaient se rendre à Constantinople, pour chasser l'usurpateur du trône et y rétablir l'aveugle Isaac, tous consentirent de grand cœur à lui prêter l'appui de leurs bras et de leurs navires, pour ne pas permettre qu'un crime si affreux demeurât impuni.

Peu de jours après, la flotte entière des Vénitiens, que le vieux Dandolo commandait lui-même, cingla vers Constantinople, et présenta alors l'un des plus étonnans spectacles dont la *mer jusqu'alors* eût été le théâtre. Tout

aveugle qu'il était, le doge n'avait rien négligé pour le succès de cette entreprise ; ses palandres, sur lesquelles étaient embarqués un grand nombre de chevaliers, qui n'avaient point voulu se séparer de leurs coursiers de bataille, sillonnaient majestueusement cette mer dont les pilotes de Venise connaissaient les moindres parages ; sur les galères flottaient les bannières des barons français dont les armoiries de toutes couleurs brillaient au soleil ; aux flancs des navires étaient rangés les boucliers des chevaliers, chargés de ces figures bizarrement coloriées que leurs ancêtres avaient adoptées au temps de la première croisade ; la plupart de ces guerriers étaient les petits-fils des vaillans capitaines qui avaient combattu les Turcs à Nicée, à Dorylée et à Jérusalem, avec Tancrède et Godefroi de Bouillon. Dans plusieurs navires étaient placés des musiciens, qui faisaient entendre des airs militaires pour charmer l'ennui d'une lente navigation, pendant la-

quelle les guerriers supportaient avec peine l'inaction à laquelle ils étaient condamnés.

Ce fut ainsi, mes enfans, qu'après plusieurs mois d'une traversée pénible, et dangereuse pour un si grand nombre d'hommes et de chevaux, dans un temps où l'art du navigateur n'était pas encore assez avancé pour que l'on osât s'éloigner des rivages, la flotte des croisés arriva dans la Propontide. Là, Constantinople s'offrit à leurs yeux étonnés avec ses murailles surmontées de hautes tours, ses palais, ses églises, ses dômes éclatans d'or, ses colonnes, ses aquéducs, ses innombrables monumens de toute espèce. A cette vue, un cri d'admiration s'échappa de toutes les bouches; mais lorsqu'on fut assez rapproché pour distinguer les remparts couverts d'une multitude de soldats, dont les armes étincelaient au soleil, il n'y eut pas parmi les Latins un seul guerrier qui ne jetât les yeux sur sa bonne épée ou sur sa lance, et ne frémît en voyant

le nombre d'ennemis qu'il aurait à combattre, car il n'y avait pas dans Constantinople moins de vingt Grecs contre chaque soldat français ou vénitien; cependant, après ce premier moment de surprise, dont les plus intrépides même n'avaient pu se défendre, chacun, rassuré par la présence et l'habileté de Dandolo et la brillante renommée des barons français, reprit promptement courage, et l'on se prépara gaîment à combattre à la fois sur mer et sur terre, où les chevaliers s'étaient hâtés de débarquer leurs chevaux et de former leurs escadrons hérissés de lances de fer.

Maintenant, mes jeunes amis, vous saurez que si le courage et la force se trouvaient sur la flotte et dans les rangs des croisés, la faiblesse et la lâcheté étaient derrière les murs de Constantinople. En vain l'usurpateur, dont le nom était ALEXIS L'ANGE, ce prince cruel qui n'avait pas hésité à faire aveugler son malheureux frère, frappé lui-même de terreur à

l'approche des ennemis, s'efforça d'inspirer quelque valeur aux nombreux bataillons qu'il avait réunis; d'abord il ordonna qu'on fît sortir des galères du port pour aller combattre celles des Vénitiens; mais ces navires, abandonnés depuis de longues années par l'insouciance des officiers grecs, se trouvaient sans mâts, sans cordages, sans rames même, et ne pouvaient être mis en mouvement. Alors il voulut faire avancer quelques uns de ses bataillons contre cette poignée de guerriers français qui occupaient le rivage; mais à l'aspect seul de ces hommes inébranlables comme des murailles, les Grecs s'enfuirent honteusement sans combattre, en jetant leurs armes et abandonnant aux Latins les tours, les murailles, et les principaux quartiers même de la ville, qu'ils incendiaient en se retirant pour arrêter la poursuite de la cavalerie. Les Varangiens, cette garde saxonne des empereurs grecs, dont vous connaissez l'origine, furent les seuls *qui opposèrent* quelque résistance, et sans

eux la capitale de l'empire d'Orient fût tombée au pouvoir des croisés avant qu'un seul bras se fût levé pour la défendre. Dandolo et les barons français n'avaient donc plus qu'un pas à faire pour se rendre maîtres de la ville de Constantin, lorsqu'un événement imprévu vint suspendre cette lutte, où une multitude méprisable n'avait pas même osé soutenir les regards de ces guerriers d'Occident, que son orgueil flétrissait encore du nom de barbares.

Pendant la nuit qui suivit le combat, l'usurpateur Alexis, épouvanté de se voir entouré de tant d'hommes et de compter si peu de soldats, résolut de se soustraire au sort qui l'attendait, s'il tombait au pouvoir des vengeurs de son frère : par son ordre un petit navire fut chargé secrètement d'une somme considérable en or, d'une quantité prodigieuse de pierreries, de perles et d'autres ornemens de la couronne; puis s'embarquant lui-même avec sa fille, il parvint à la faveur de l'obscurité à tromper la vigilance des vais-

seaux vénitiens, et à gagner adroitement un petit port de Thrace. Les officiers de son palais, pour se faire un mérite de leur attachement à Isaac (car les courtisans trahissent bien vite celui que la fortune abandonne) coururent aussitôt au cachot où le pauvre aveugle attendait de moment en moment qu'on vînt le mettre à mort; et l'ayant revêtu de la pourpre impériale, ils le replacèrent sur le trône, d'où il s'empressa d'informer les croisés de sa délivrance, et de presser son fils de venir se jeter dans ses bras. Les Français et les Vénitiens, stupéfaits de cette révolution inattendue, déposèrent les armes qu'ils préparaient pour le combat du lendemain, et le jeune Alexis, avant de les quitter, leur jura d'acquitter sans retard la promesse qu'il leur avait faite, en leur donnant de grosses sommes d'argent, et leur fournissant un bon nombre de soldats et de vaisseaux pour conquérir la Terre-Sainte.

La mauvaise foi du premier des Com-

nènes envers les premiers croisés est un fait trop remarquable, mes enfans, pour qu'il soit déjà sorti de votre mémoire. Eh bien ! les Grecs du temps d'Isaac l'Ange n'étaient pas moins perfides que leurs aïeux ; et en apprenant les engagemens que son fils avait contractés envers les Latins, Isaac oublia que c'était à leur seul courage qu'il devait sa délivrance et la vie, et refusa de remplir des promesses aussi sacrées. A cette nouvelle, l'indignation des croisés fut à son comble, leurs services méconnus, le sang versé pour cette cause étrangère, tant de travaux demeurés sans résultat pour la conquête de Jérusalem, excitèrent parmi eux un vif ressentiment contre l'empereur qui, de son côté, ne dissimula plus sa haine contre ces étrangers ; par son ordre, la populace de Bysance, qui détestait les Latins, fut soulevée contre ses libérateurs, et chaque jour cette ville devint le théâtre de combats acharnés. Mais vous allez voir comment Isaac et son fils furent punis de leur ingratitude.

Parmi les officiers du palais impérial, il y avait un seigneur grec nommé ALEXIS DUCAS, plus connu sous le nom de MOURZOUFLE, ce qui voulait dire l'homme aux sourcils noirs. Ce Mourzoufle, jugeant le moment favorable pour s'élever au trône au détriment de ces princes qui s'étaient si justement attiré la colère des Latins, à la faveur d'une nuit obscure, s'introduisit dans l'appartement du jeune Alexis, qu'il réveilla en sursaut, et feignant un air épouvanté, il lui persuada que les croisés ayant égorgé ses gardes, étaient maîtres de son palais : surpris autant qu'effrayé de cette nouvelle imprévue, le prince saute en bas de son lit, suit le traître Mourzoufle par un escalier dérobé qui doit le conduire au rivage, mais à peine arrivé au bas de cet escalier, des hommes apostés par ce misérable se jettent sur le pauvre enfant et le poignardent. La mort de l'aveugle Isaac suivit de près le meurtre de son malheureux fils, et Mourzoufle, profitant du *tumulte* que cette catastrophe

excita dans Constantinople, se fit proclamer empereur.

Cependant Dandolo et les chefs français, en apprenant cet événement, ne purent s'empêcher de donner des larmes à ce jeune Alexis, que sa piété filiale rendait digne d'un meilleur sort, et qui avait été le compagnon de leurs travaux et de leur voyage : une juste indignation passe rapidement des barons dans les rangs de leurs soldats, et aussitôt ils forment le dessein de chasser le meurtrier du trône, et de s'emparer de Constantinople, dont le pillage leur promet d'immenses richesses, et le partage des trésors amassés depuis tant de siècles dans cette vieille capitale de l'Orient. Peu de jours leur suffirent pour accomplir ce projet qu'avaient vainement tenté les barbares du Nord et du Midi, et les Arabes eux-mêmes au temps des conquêtes de leurs califes. Mourzoufle, quoiqu'il ne manquât pas de courage, désespérant de défendre *plus long*-temps un empire que Dieu pa-

raissait avoir abandonné, s'enfuit précipitamment, et livra cette vaste capitale à la fureur des Latins, qui, je dois vous le dire, abusèrent avec excès des droits cruels de la victoire. La ville de Constantin dévorée par les flammes, les rues ruisselant du sang de ses habitans impitoyablement égorgés, les églises, les palais, les tombeaux même détruits par les croisés altérés de pillage, furent le spectacle affreux, que les Français et les Vénitiens ne rougirent pas de donner au monde chrétien. Les statues, les mosaïques, les colonnes de marbre, furent partagées entre les vainqueurs; Saint-Marc de Venise s'enrichit des débris de la grande Sainte-Sophie, et les galères vénitiennes transportèrent dans leur ville ces fameux chevaux de Corinthe que la victoire avait autrefois donnés aux Romains.

Vous entendrez peut-être raconter quelquefois par vos parens, mes jeunes amis, que ces *mêmes chevaux* de bronze en-

voyés à Venise par Henri Dandolo a]
la ruine de Constantinople, lorsque sa
trie subit, six siècles plus tard, un s
presque semblable, furent apportés pa
Français à Paris, où pendant plusi
années on les vit sur l'arc de triom
élevé devant le palais des Tuileries; l'
pereur Napoléon avait voulu qu'ils y f
sent attelés à un char doré, comme
glorieux témoignage des victoires q
avait remportées en Italie sur les p
sances les plus redoutables de l'Euro
mais depuis cette époque, les mê
peuples s'étant emparés à leur tour de c
capitale de la France, la dépouillèren
ces monumens qui rappelaient leurs
faites, et les rendirent à Venise, où ils s
blent attester les grandes vicissitudes
nations.

Après cet événement mémorable
venait de mettre fin à la plus ancie
monarchie du monde, les croisés se pa
gèrent les provinces de l'empire grec, d
les Vénitiens s'attribuèrent la plus gra

partie; ils se réservèrent en même temps plusieurs quartiers de Constantinople pour y exercer librement leur commerce; puis, comme il n'y avait plus d'empereur dans cette capitale, les Latins proposèrent à Dandolo de monter sur le trône impérial; mais ce vieillard s'excusa sur son grand âge, et le choix des barons s'arrêta alors sur BAUDOIN, comte de Flandre, un de leurs principaux chefs, et petit-neveu de cet audacieux Baudoin qui, au temps de la première croisade, avait conquis la souveraineté d'Édesse. Le comte de Flandre, par son humanité et sa valeur, encore plus que par sa naissance, méritait cette haute fortune, et personne ne songea à lui disputer la couronne; mais l'empire latin de Constantinople ne devait pas être de longue durée, et nous ne tarderons pas à voir quels nouveaux désastres devaient assaillir les derniers successeurs chrétiens du grand Constantin.

Après *la ruine* de leur patrie, la plu-

part des Grecs vaincus et fugitifs ne pouvant se résoudre à vivre sous une domination étrangère, allèrent porter dans les diverses provinces de l'empire écroulé un grand nom qu'ils avaient si mal défendu. Plusieurs états se formèrent alors des débris de la puissance des Césars de Bysance : ce furent en Asie, les empires de Nicée et de Trébizonde ; le premier fondé en Bithynie par un illustre Grec nommé Théodore Lascaris, qui avait épousé la fille de l'usurpateur Alexis l'Ange ; le second, élevé par un prince de l'ancienne famille des Comnènes sur les bords de la mer Noire. Enfin un rejeton éloigné de la race des l'Ange, appelé Michel, devint le fondateur d'un royaume d'Épire, formé à peu près des mêmes provinces où avait régné autrefois le fameux Pyrrhus, dont il est question dans l'Histoire romaine. La ville de Durazzo, sur le golfe Adriatique, devint la capitale de cette nouvelle monarchie ; et la plupart des îles de l'Archi-*pel grec* étant échues en partage aux

Vénitiens, Baudoin, pour soutenir son titre pompeux d'empereur d'Orient, ne posséda bientôt plus que Constantinople et ses campagnes les plus voisines.

LES PALÉOLOGUES.

Depuis l'an 1204 jusqu'à l'an 1261.

PARMI les nombreux ennemis dont Baudoin se vit entouré en montant sur le trône de Constantinople, mes enfans, les plus redoutables étaient certainement les Bulgares, ces peuples farouches qui avaient causé tant de maux aux premiers croisés. Quoique convertis depuis long-temps au christianisme, leurs chefs ne cessaient pas de se montrer acharnés contre les Latins, et CALO-JEAN, qui, dans ce temps-là, prenait le titre de roi de Bulgarie, fut le premier à menacer leur empire mal affermi.

Depuis la prise de Constantinople, les croisés s'étaient dispersés dans les diverses

ovinces grecques pour en prendre pos-
ssion; d'autres étaient retournés dans
ur patrie, et Baudoin n'avait conservé
iprès de lui qu'un petit nombre de che-
liers français, et le vénérable Dandolo,
ii avait voulu finir ses jours dans ces
urs témoins des exploits de sa vieillesse.
out à coup le bruit se répandit que les
ılgares, renforcés d'une nuée de cava-
ers scythes venus de l'autre côté du Da-
ıbe, et auxquels on donnait le nom de
OMANS, seraient bientôt aux portes de la
pitale. N'écoutant que leur courage,
ule vertu dont les chevaliers fissent
s à cette époque, ceux qui entouraient
mpereur eurent l'imprudence d'exi-
er qu'il les conduisît à la rencontre des
ınemis; Baudoin, cédant à leurs in-
ances, marcha donc contre les barba-
s avec une poignée de cavaliers; mais
combat entre les deux armées ne fut
ıs long. Malgré les prodiges de valeur
es Français, qui périrent presque tous,
cablés par le nombre, Calo-Jean rem-

porta une victoire complète ; et l'infortuné comte de Flandre, tombé au pouvoir des Bulgares, fut plongé dans une obscure prison, où l'on croit qu'il mourut peu de temps après.

Or, l'empereur français avait pour frère un prince vaillant et généreux, nommé Henri, qui, se trouvant alors dans une des provinces d'Orient, avait appris le danger dont Constantinople était menacée, et s'était mis en marche avec une petite armée, pour se joindre aux Latins ; malheureusement lorsqu'il arriva, les Bulgares avaient déjà remporté la victoire, et tout ce que Henri put faire, fut d'envoyer demander à Calo-Jean de lui rendre son frère, moyennant une forte rançon ; mais le barbare lui fit répondre que la délivrance de Baudoin n'était plus au pouvoir des hommes, voulant faire entendre par là que son prisonnier avait cessé de vivre. On fut pourtant encore long-temps sans avoir la certitude de la mort de ce prince ; et plus de vingt ans après ces évé-

iemens, un ermite d'une forêt de Flan-
ire, ayant eu l'impudence de se faire
passer pour l'empereur Baudoin, fut pré-
enté en cette qualité au roi de France,
qui l'accueillit avec distinction. Bientôt,
: la vérité, l'imposture de cet homme
yant été découverte, il fut chassé honteu-
ement à cause de son mensonge, et il
allut bien croire alors que le malheureux
nonarque avait péri dans les fers des Bul-
gares.

Cependant comme Baudoin ne laissait
point de fils, Henri avait consenti à re-
vêtir la pourpre impériale, et régnait,
depuis plusieurs années, sur l'empire d'O-
rient, toujours environné de périls. Le
vieux Dandolo était mort, ainsi que la
plupart des chevaliers français qui avaient
fait partie de la dernière croisade. Les Vé-
nitiens, tout occupés de leur commerce,
n'offraient plus que de faibles secours; et
l'empereur, déjà avancé en âge, voyait avec
effroi son trône chancelant et sans sou-
tien. Alors il tourna ses regards vers un sei-

gneur flamand nommé PIERRE DE C
TENAI, qui était son beau-frère, et lu
frit la couronne impériale, que celui-c
cepta, mais qu'il ne porta jamais, a
péri dans une bataille avant d
arrivé à Constantinople. Néanmoin
fils ROBERT et son petit-fils BAUDO
montèrent successivement sur ce t
mal assuré, réduits continuellement
leur pauvreté à mendier les secours
rois de l'Europe, ou leur vendant à
d'argent, les reliques des saints, plus c
munes en Orient que dans tous les a
pays du monde.

Parmi ces reliques, mes enfans,
en avait une plus précieuse aux yeux
chrétiens que toutes les autres : c'éta
COURONNE D'ÉPINES que les Juifs, par
sion, avaient posée sur la tête de J
Christ, avant de le crucifier, ainsi q
rapporte l'Évangile. On disait que
couronne, conservée miraculeusemen
puis tant de siècles, avait la propriét
guérir les malades qui la touchaien

Saint-Louis, roi de France, l'un des prince les plus glorieux de notre histoire, l'acheta de l'empereur Baudoin II pour la transporter à Paris. La sainte couronne, renfermée dans une boîte d'or, et accompagnée d'un morceau du bois de la vraie croix, fut reçue par le pieux monarque, qui, suivi de toute sa cour, s'était avancé jusqu'à quarante lieues de sa capitale au-devant de cette précieuse relique. Le roi la porta dans ses propres mains, nu-pieds et la tête découverte, dans les rues de Paris, au milieu les cris de joie et des adorations de tout peuple prosterné sur son passage, jusu'à une chapelle magnifique qu'il avait it construire dans cette intention auprès son palais, et qui existe encore auırd'hui.

Tandis que les empereurs de la maide Courtenai donnaient ainsi au ıde le spectacle de leur faiblesse et leur pauvreté, ceux de Nicée, au 'aire, faisaient prospérer leurs États, *étendaient* jusqu'aux portes de By-

sance; Théodore Lascaris, et son successeur Jean Vatacès, tous deux illustres par leurs vertus autant que par leur courage, avaient relevé la gloire du nom Grec, et si le règne de ces grands hommes se fût prolongé, peut-être toutes les misères de l'Orient eussent-elles été effacées; mais il ne devait point en être ainsi, et nous allons voir par quelles voies la Providence rendait chaque jour plus inévitable la chute du plus ancien empire du monde.

Le petit-fils de Vatacès, nommé Jean Lascaris, à peine âgé de huit ans, fut appelé au trône de Nicée, dans le temps même où son aïeul venait de jeter le plus d'éclat sur l'empire que ses talens avaient relevé : à cet âge, mes bons amis, vous comprendrez aisément que le pauvre enfant ne pouvait pas commander à des armées, ni se faire respecter de ses voisins et de ses ennemis; aussi Arsène, patriarche de Nicée, et un autre officier du palais impérial, nommé Muzalon, furent-ils chargés de gouverner l'empire en son nom.

Mais le jour où l'on célébrait les funérailles du dernier empereur, les gardes du jeune prince se révoltant, tuèrent Muzalon, dans l'église même, et le remplacèrent à l'instant par un autre seigneur grec, nommé Michel Paléologue, aussi célèbre par son habileté que par l'illustration de sa famille, l'une des plus anciennes de Constantinople.

Mais ce n'était pas assez pour l'orgueilleux Paléologue, qui n'avait pas moins d'ambition que de mérite, d'être l'un des tuteurs du jeune empereur; ce qu'il souhaitait surtout, c'était de s'élever lui-même au trône, dont il se sentait plus digne qu'un faible enfant. Malgré les plaintes et les menaces d'Arsène, il parvint à décider les principaux officiers à le reconnaître pour empereur en même temps que le petit Lascaris, et lorsque celui-ci fut conduit à l'église cathédrale de Nicée, pour y recevoir la couronne impériale des mains du patriarche, Paléologue s'avança fièrement pour être cou-

ronné le premier. A cette vue Arsène voulut se retirer pour ne point donner l'empire à cet audacieux, mais les gardes Varangiens, qui étaient entièrement dévoués à ce dernier, levèrent leurs haches d'armes d'un air menaçant, et le jeune prince, pressé par ceux qui l'entouraient, ordonna au patriarche de poser le diadême sur la tête de Paléologue; ce qui eut lieu à l'instant même aux acclamations du peuple et des soldats dont l'église était remplie.

De ce moment, le nouvel empereur jouit sans partage des honneurs dont la pourpre impériale était environnée, tandis que Jean Lascaris, décoré simplement d'une légère couronne, marchait à sa suite, sans autre dignité que celle attachée au nom de sa famille et à ses malheurs. Mais la satisfaction de Paléologue n'étoit pas complète, parce qu'il tournait incessamment ses regards vers Constantinople, dont il voyait avec indignation les fils de Pierre de Courtenai

›nserver l'héritage ; pauvres et humiliés
la vérité, mais encore revêtus du titre
stueux d'empereurs d'Orient. Un habile
:néral grec, nommé Alexis, avait même
é chargé par lui de s'approcher secrète-
ent de Bysance, et de s'informer du
oment où le faible Baudoin II laisse-
it enfin échapper ce sceptre qu'il ne
ɔuvait plus soutenir.

Une nuit que Paléologue dormait pro-
ındément dans son palais de Nicée, un de
s domestiques l'éveilla doucement, pour
i apprendre qu'un homme inconnu, mais
ıi se disait envoyé d'Alexis, venait d'ap-
ɔrter la nouvelle que ce général était
aître de Constantinople. Cette nouvelle
ırut si surprenante à l'empereur, qu'il
fusa d'y ajouter foi, et fit même jeter
ı prison celui qui l'avait apportée. Mais
lendemain un autre messager étant
ɪnu déposer à ses pieds l'épée, la tiare,
s brodequins rouges, et enfin le sceptre
ıe le lâche Baudoin, surpris dans son
ımmeil, *avait* abandonnés en fuyant,

Paléologue ne révoqua plus en doute cette conquête importante, qui venait d'être accomplie sans combat; et après avoir remercié Dieu dans une assemblée solennelle de prélats et de seigneurs, il se mit en marche vers cette capitale, d'où les Grecs avaient été chassés cinquante-sept ans auparavant par les Français et les Vénitiens. Le jeune Lascaris suivit comme de coutume l'empereur son maître dans ce voyage, et ce fut sans doute un spectacle frappant pour le peuple de Constantinople, que celui du petit-fils de ce Théodore qui le premier avait sauvé le nom grec de sa ruine, rentrant sans honneur et presque captif dans la capitale d'où son aïeul était sorti empereur. Tous les regards s'arrêtèrent avec intérêt sur ce prince enfant, que personne ne pouvait s'empêcher de plaindre et d'aimer, à l'exception pourtant de Paléologue, pour qui sa présence était un sujet continuel de remords et de crainte.

Alors, cet homme cruel, pour se déli-

er des inquiétudes que lui inspirait ce ince innocent, résolut de le mettre hors ìtat de jamais lui disputer le trône. Dans temps-là il était d'usage que les princes eugles fussent écartés de l'empire, et ilà pourquoi Isaac l'Ange, comme vous rez, avait été privé de la vue par l'usurteur Alexis. Paléologue eut la barbarie ordonner que cet affreux supplice fût fligé à l'infortuné Lascaris, en exposant s yeux à la réverbération ardente d'un se d'airain rougi au feu, qui les lui ûla entièrement et le rendit aveugle ur jamais. Après cet horrible traiteent le pauvre jeune homme fut relégué ns un château fort, où il passa de lonés et tristes années, expiant ainsi, par sort affreux le malheur d'être né près un trône. Le peuple consterné le plaiit; les seigneurs se turent, car les ommes puissans ne s'attachent guères x princes malheureux; mais une voix leva pour appeler la colère de Dieu et s *hommes* sur l'auteur de ce crime

horrible ; ce fut celle du patriarche Arsène, qui, indigné d'une pareille cruauté, frappa le barbare empereur d'excommunication, et préféra mourir dans l'exil, plutôt que d'accorder le pardon qu'exigeait le redoutable Paléologue.

Néanmoins l'absolution, que Michel obtint peu de temps après d'un autre patriarche, assura à la famille des Paléologues ce trône acheté par le martyre d'un enfant : ses fils régnèrent après lui, les uns avec gloire, les autres tristes jouets d'une fortune inconstante ; et ce fut sous un prince de cette race impériale, comme nous le verrons par la suite, que l'empire grec de Constantinople tomba pour ne plus se relever, comme si le dernier descendant du bourreau de Jean Lascaris eût dû expier par ce grand désastre la barbarie du fondateur de sa dynastie.

,ES GUELFES ET LES GIBELINS.

Depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1233.

Pour bien comprendre les histoires que vais vous raconter à présent, mes jeunes iis, jetez les yeux sur une carte géograique de l'Italie au moyen âge, et raplez-vous ce que vous savez déjà de ce ys que, depuis l'extinction des Karogs en Germanie, Othon-le-Grand avait ıni à l'Empire d'Allemagne.

Vous remarquerez alors, mes enfans, 'il existait dans cette contrée plusieurs ats différens, dont les principaux étaient royaume de Naples, fondé par les fils Tancrède de Hauteville; le patrimoine *Saint-Pierre*, dont vous connaissez

l'origine, alors accru de l'héritage de la fameuse comtesse Mathilde de Toscane, l'amie de l'ambitieux Grégoire VII, et enfin les républiques de Venise, de Gênes et de Pise, qui, par l'étendue de leur commerce et le nombre de leurs vaisseaux, étaient devenues, surtout depuis les croisades, des puissances vraiment formidables.

Au centre de l'Italie, on voyait la Lombardie, cette riche province où s'élevaient un grand nombre de villes importantes, telles que Milan, Pavie, Bologne, Plaisance, Crémone, et la Toscane, dont Florence et Lucques étaient les principales cités.

Ces villes, la plupart riches et populeuses, étaient situées sous le plus beau climat du monde : entourées de remparts presque toujours revêtus de marbre, surmontés de hautes tours et défendus par des fossés profonds, elles formaient autant de petites républiques dont l'autorité s'étendait sur les campagnes voisines.

leurs environs étaient hérissés, comme tout le reste de l'Europe, de châteaux-forts, bâtis sur les lieux élevés, sombres habitations des anciens seigneurs, Lombards, Normands, Français, Allemands, qui, à diverses époques, étaient venus s'établir dans cette contrée, où ils avaient porté leurs mœurs rudes et guerrières.

De là, comme vous le comprendrez aisément, était résulté une distinction notable entre les habitans des villes et ceux des campagnes. Les citadins, c'est-à-dire ceux qui demeuraient dans les cités, entièrement adonnés au commerce et aux manufactures, qui s'étaient beaucoup multipliées en Lombardie depuis l'introduction de la culture du mûrier, avaient adopté ce langage formé de l'idiome tudesque et du latin, que l'on nommait la langue VULGAIRE, parce qu'il était à l'usage du plus grand nombre; tandis que, retirés dans leurs châteaux, les barons, fidèles à leur origine germanique ou *franke*, *parlaient* encore la langue alle-

mande, que leurs ancêtres leur avaient transmise; quant au latin, il n'était plus en usage que parmi les moines et les prêtres, qui, seuls, avaient conservé l'habitude de l'écrire et de le parler.

Pendant de longues années, la différence d'origine alluma des guerres sanglantes entre les citoyens des villes et les barons qui les environnaient de leurs châteaux; le plus souvent ces derniers ne se faisaient point scrupule de dévaliser sur les chemins les marchands et les voyageurs, et les citadins, à leur tour, se mettant en campagne contre ces voisins turbulens, s'efforçaient de les obliger à se renfermer dans leurs forteresses. A la tête des troupes lombardes, pour exciter la valeur des soldats, marchait ordinairement un chariot à quatre roues, portant l'étendard de chaque ville, et un grand crucifix dont les bras étendus semblaient bénir l'armée; ce chariot, derrière lequel étaient placés des musiciens qui, de temps en temps, sonnaient de la trompette, était magnifi-

quement orné, et traîné par huit bœufs couverts de housses brodées en or qui pendaient jusqu'à terre : les Italiens donnaient à cet équipage le nom de CAROCCIO, et la prise de ce char des étendards, par les ennemis, était pour les Lombards un malheur public, comme la porte de l'Arche d'alliance pour les Israélites. Cependant, avec le temps, les citadins et les barons sentirent la nécessité de mettre fin à ces guerres continuelles, et ceux-ci consentirent même à venir s'établir dans les illes, où ils furent accueillis honorableent, et formèrent une classe entièrement parée du peuple, que l'on appela la BLESSE.

Mais ces nobles, mes enfans, quoique enus ainsi les premiers citoyens des es, ne perdirent point pour cela leurs tudes guerrières, ni le caractère orleux qu'ils regardaient comme une ction de leur race. Après avoir aban- leurs châteaux-forts, ils conservè- coutume d'élever dans les villes

même des espèces de forteresses, surmoi
tées de tours carrées et de tourelle
où ils continuèrent à braver le peupl
qu'ils regardaient toujours avec défian
et surtout avec mépris. Il n'y eut p
alors de cité en Italie qui ne vît se dre
ser dans ses murs un grand nombre
ces palais fortifiés où chaque seigneu
retiré avec sa famille, et ses domestique
qu'il armait dans les temps de trouble
conservait ainsi ce qu'il appelait sa sup
riorité sur les simples citoyens. Si vo
comprenez bien, mes jeunes amis, l'or
gine et le caractère de la noblesse italien
à cette époque, il vous sera facile tout
l'heure de comprendre les événeme
dont les villes lombardes furent le théâtr

Quand je vous ai fait le récit de la hai
du pape Grégoire VII contre l'empere
Henri IV, vous aurez remarqué, sa
doute, les malheurs que l'excommunic
tion de ce prince attira sur lui-mên
et sur l'Allemagne. Eh bien! vous sa
rez que cette querelle des investitu

(c'est le nom que l'on donne à cette lutte acharnée) dura encore bien des années après la mort de Grégoire : elle ne fut pas même achevée lorsque le malheureux Henri IV, ayant vu se tourner contre lui son propre fils, impatient de régner à sa place, se trouva abandonné de tous les seigneurs allemands, et mourut presque indigent dans une ville étrangère, où l'on voulut bien le recevoir par charité. Son corps, même après sa mort, ne fut pas à l'abri de la haine de ses ennemis, et un tombeau fut refusé à un prince qui avait porté la pourpre impériale et la couronne de fer des rois Lombards.

Henri V, ce fils dénaturé, qui, par son ıgratitude, avait causé la mort de son ère, monta sur le trône après lui, mais n règne fut malheureux ; après avoir inement lutté contre les successeurs de égoire, un traité entre le pape et l'emeur, que l'on appelle le CONCORDAT DE RMS, parce qu'il fut conclu dans cette

ville d'Allemagne, parut mettre fin aux déplorables dissentions qui avaient déjà causé de si grandes infortunes.

Cependant, peu de temps après cet événement, l'empereur Henri V étant venu à mourir sans laisser de fils, la diète germanique, c'est-à-dire les princes allemands assemblés pour élire un empereur, se trouvèrent partagés entre les deux plus puissans seigneurs de leur nation, dont l'un était Conrad de Hohenstauffen, duc de Souabe, et l'autre Henri-le-Superbe, duc de Bavière. Le premier fut appelé au trône sous le nom de Conrad III, et le second ayant refusé de se soumettre au choix de la diète, fut mis au ban de l'empire, c'est-à-dire qu'il fut dépouillé de ses biens et de ses domaines, qui passèrent en d'autres mains, tandis qu'il était réduit à s'enfuir pour ne point être mis à mort.

Maintenant, il faut que vous sachiez que la famille du nouvel empereur tirait

on origine d'un château-fort nommé Wi-
eling ou Gibeling, bâti sur une des ri-
es du Rhin, et que Henri-le-Superbe était
petit-fils d'un comte italien, nommé
Velf ou Guelfe, de sorte que l'empire
trouvant divisé entre ces deux princes,
s amis de Conrad prirent le nom de Gi-
elins, et ceux du duc de Bavière celui
e Guelfes. Quelques années plus tard,
s Hohenstauffen et les fils de Henri-le-
uperbe se réconcilièrent, mais ces deux
énominations, mes jeunes amis, devinrent
ar la suite si célèbres dans l'histoire, que
ne saurais trop vous engager à vous rap-
eler leur origine.

Conrad III avait un neveu nommé Fré-
éric, auquel on avait donné le sur-
om de Barberousse, à cause de la cou-
eur de sa barbe, qu'il laissait croître sui-
ant la mode de ce temps, et ce prince fut
ppelé à lui succéder. Mais lorsque Frédé-
ic, ainsi que les empereurs allemands en
vaient adopté la coutume depuis Othon-
-Grand, se présenta devant Rome pour

s'y faire couronner par le pape, il trou
fermées les portes de cette ville, et app
avec indignation que le pape Adrien I
qui régnait alors, avait promis l'e
pire à Guillaume-le-Mauvais, roi de S
cile, fils du fameux Normand Rog
Guiscard. Cela fût cause que l'ancien
querelle des papes et des empereurs se r
veilla avec plus de force que jamais,
comme presque toutes les villes de Lo
bardie se déclarèrent pour l'un ou po
l'autre, les amis de Barberousse et ce
du pape renouvelèrent les anciennes d
nominations qui avaient divisé l'Al
magne. Milan, Bologne, Florence, p
rent alors le parti d'Adrien IV, et le tit
de villes guelfes, tandis que Pise, C
mone, Plaisance, embrassèrent avec a
deur la cause de Frédéric, et se dire
gibelines.

Cette distinction, mes enfans, f
bientôt une source de malheurs et
crimes de toute espèce pour l'Italie e
tière, où pendant de longues années la q

relle des papes et des empereurs souabes, fut le prétexte ou l'occasion d'une multitude d'inimitiés irréconciliables. Chez cette nation ardente, comme le sont ordinairement les peuples nés sous les climats chauds, chaque dissention entre deux villes, entre deux familles même, s'envenimait par les deux dénominations ennemies. Alors l'Italie devint le théâtre de guerres sanglantes et acharnées, où le meurtre, l'empoisonnement, la trahison, furent les armes dont on fit usage. Des villes furent brûlées ou dépeuplées, de riches campagnes demeurèrent incultes, des familles entières furent exterminées par le fer ou le poison ; on eût dit que les assassins et les bourreaux régnaient seuls sur ce pays désolé. A la faveur de ces troubles, des tyrans étrangers, connus sous le nom de PODESTATS, s'élevèrent dans la plupart des cités de Lombardie, qu'ils inondèrent du sang de leurs habitans ; d'horribles cachots, des tortures inouïes,

furent inventés par ces hommes atroces pour faire périr ceux qui refusaient de leur obéir. Ni l'enfance, ni la vieillesse, ni l'innocence, ne trouvèrent grâce à leurs yeux. Mais un mal plus grand encore que les désastres causés par ces calamités passagères, fut la suite de ces déplorables dissentions; ce fut de dénaturer le caractère d'une nation généreuse en l'accoutumant au crime; la perfidie et la vengeance furent transformées en vertus pour quiconque avait été offensé; rien ne fut plus ordinaire que de voir des haines irréconciliables devenir un héritage de famille; un homme en tuait un autre, sans regret, sous prétexte que leurs aïeux avaient été ennemis, et il semblait que les pères n'élevaient plus leurs enfans que pour en faire des instrumens ou des victimes de leurs passions.

Tout à coup au milieu de tant de fléaux, un homme parut, qui prêchait le rétablissement de la paix et le bonheur de la vertu,

ans ces villes désolées tour-à-tour par les ureurs des Guelfes et des Gibelins. C'était n moine nommé le Frère Jean-de-Vicence, ui, par sa parole vive et entraînante, proisait un enthousiasme semblable à celui ue l'ermite Pierre avait excité au temps de première croisade ; mais le frère Jean, au eu d'appeler les chrétiens à la guerre, ippliait au contraire les ennemis les plus harnés, de se réconcilier au nom de tte sainte religion de l'Évangile qui donne d'aimer son prochain comme i-même, et de pardonner les plus uelles injures. Les nobles, les bourois, les paysans, qui avaient vu leurs âteaux, leurs villes, leurs chaumières, ccagés ou livrés à l'incendie, accouraient our entendre ses paroles de paix, et s'emassaient en l'écoutant. Les gens de uerre eux-mêmes, tout farouches qu'ils aient et accoutumés au brigandage, touiés subitement d'un amer repentir, se osternaient à ses pieds, le suppliant de s *absoudre* de leurs crimes, et lui jurant

de ne plus faire usage de leurs armes que pour le rétablissement de la concorde. L'union parut en effet renaître un moment dans ce pays dévasté, mais malheureusement, le frère Jean, ayant voulu, en récompense de ses services, être élevé au rang de podestat de Vicence, avec le titre de duc ou de comte, de nouveaux troubles s'élevèrent dans cette ville, et celui qui avait prêché la paix dans toute l'Italie, fut cause qu'une guerre cruelle, et qui alors n'eut plus de bornes, s'y ralluma avec plus de fureur que jamais.



MANFRED.

Depuis l'an 1233 jusqu'à l'an 1266.

PENDANT les longues querelles des papes et des empereurs de la maison de Souabe, un fils de Frédéric-Barberousse, nommé HENRI VI, par son mariage avec la fille d'un roi de Sicile, avait réuni à l'empire d'Allemagne la monarchie fondée par les Normands en Italie; mais ce fut précisément cet accroissement de puissance, qui paraissait devoir étendre si loin l'autorité impériale, qui causa la ruine de la famille de Hohenstauffen.

Lorsque vous apprendrez l'histoire d'Allemagne, mes jeunes amis, vous verrez avec quel achârnement les papes qui se *succédèrent à cette* époque sur le siége

de saint Pierre poursuivirent les descen
dans de Frédéric, qu'ils forcèrent pl
d'une fois, par la terreur de l'excommu
nication, à se soumettre à leurs décret
A leur instigation, la plupart des répu
bliques de Lombardie et de Toscane firen
une guerre cruelle aux princes allemands
et quoique plusieurs cités de ces province
eussent embrassé le parti des Gibelins
l'autorité des empereurs sur l'Italie s'affa
blissait de jour en jour, et les Guelfe
voyaient avec satisfaction approcher l
moment où cette contrée serait entière
ment affranchie de la domination ger
manique.

Dans ces circonstances, il arriva qu'u
empereur, nommé Conrad IV, étant ven
à mourir, laissa pour seul héritier d
l'empire et du royaume de Sicile, un pe
tit garçon de trois ans, appelé Conradin
dont la jeunesse enhardit les ennemis d
sa famille à s'emparer de ses états. Prof
tant de cette occasion, qu'il jugea favorabl
à ses desseins, le pape Innocent IV, qu

;nait alors à Rome, déclara que désor-
is le royaume de Naples devait appar-
ir à saint Pierre; et pour que personne
sât le lui contester, il offrit d'en aban-
iner la possession à celui des princes de
irope qui voudrait se reconnaître vassal
l'Église, comme Robert Guiscard
ait été.

Dr, le petit Conradin avait un oncle
amé MANFRED, qui était un guerrier
ile et courageux; ce prince, appre-
t les mauvaises dispositions du pape
ers son neveu, espéra par sa soumis-
ı désarmer la colère de ce vieillard
ɔitieux: il s'avança donc au-devant
pontife, qui traversait alors une partie
l'Italie pour se rendre à Naples au mi-
des acclamations des Guelfes, lui
:ésenta humblement que le jeune Ho-
stauffen ne pouvait avoir commis
une faute envers le saint-siége, et le
ɔlia avec instance de rendre à cet enfant
royaume de Sicile, qu'il n'avait point
ité de perdre. Le prince allemand, pour

adoucir le sévère pontife, conduisit lui-même par la bride le cheval du pape, pendant qu'il passait un torrent, voulant ainsi témoigner publiquement son respect et son dévouement pour l'Église; mais cette humilité ne fit qu'exciter davantage l'orgueil d'Innocent et l'insolence des Guelfes qui l'entouraient; et Manfred fut secrètement averti que ceux-ci n'attendaient qu'une occasion pour s'emparer de sa personne et peut-être le faire mourir.

Dans cette extrémité, Manfred, ne voyant autour de lui que des ennemis acharnés et des amis incertains, résolut de se soustraire par la fuite au sort qu'on lui préparait, et, feignant de se mettre en route pour aller encore une fois se jeter aux genoux du pape, il se dirigea, avec une suite peu nombreuse et pendant une nuit obscure, vers une petite ville nommée Luceria, située sur les bords de la mer *Adriatique*, et où il savait qu'il trouverait *quelques* partisans sincères de la maison *de Souabe*.

Cependant, pour arriver jusqu'à cette ville, il fallait traverser les hautes montagnes dont cette partie du royaume de Naples est hérissée; les villes qu'il rencontrait sur son passage lui fermaient leurs portes dans la crainte de l'excommunication et de la vengeance des Guelfes; et plus d'une fois il se vit au moment d'être assailli et égorgé par les habitans des villages de la Calabre. Lorsque des mulets ou des chevaux de sa suite, en suivant des sentiers étroits où les hommes ne pouvaient marcher qu'un à un, roulaient dans les précipices avec les provisions qu'ils portaient, Manfred était forcé de les abandonner de peur de ralentir sa marche; et il ne lui restait plus que trois écuyers, lorsqu'il parvint aux portes de Lucéria, qu'il trouva fermées, mais dont les murs étaient couverts d'un grand nombre d'habitans avertis de son approche.

Cette ville de Lucéria, mes jeunes amis, était presque entièrement habitée

par des Sarrasins qui s'y étaient
depuis que leurs aïeux avaient été c
de Sicile par les Normands, et qui, n
gnant pas la colère du pape, puis
n'étaient pas chrétiens, voyaient
plaisir l'arrivée du prince allemand
des compagnons de Manfred s'avan
pied des murailles, et leur cria en l
arabe : « Voici votre seigneur et
« maître qui vient se mettre entr
« mains et se confier à votre loyauté
« vrez-lui les portes de votre ville,
« vous en récompensera. » En ente
ces paroles, les Sarrasins, touchés d
et d'admiration, s'écrièrent tout
voix : « Nous n'avons point les clés de
« tes ; mais qu'il entre ! qu'il entre !
« que le gouverneur soit averti, et
« répondons de le sauver. » En même
l'un d'eux indiqua à Manfred, au pi
la muraille, une espèce d'ouverture é
par où s'écoulait un ruisseau fangeux
prince, s'élançant de son cheval, se c

à plat-ventre pour pénétrer dans ce passage humide ; mais ces braves gens, indignés que ce généreux capitaine entrât dans leur ville d'une pareille façon, se mirent tous ensemble à secouer si fortement les portes, qu'ils les enfoncèrent ; alors soulevant Manfred dans leurs bras, ils le portèrent jusqu'au palais du gouverneur, qu'ils obligèrent à ployer le genou devant lui, avant qu'aucun soldat eût osé faire la moindre résistance.

Ce fut ainsi que Manfred se rendit maître de cette ville, où il trouva des trésors considérables que Frédéric Barberousse y avait déposés autrefois, et avec lesquels il ne tarda pas à rassembler une armée de soldats allemands et sarrasins. Mais ce qui lui fut le plus agréable dans le premier moment de ce succès, ce fut d'y trouver des vêtemens dont il avait le plus grand besoin, puisqu'il était arrivé à Lucéria n'ayant d'autre costume que sa cotte de mailles et son casque d'acier.

La nouvelle de cette aventure de Man-

fred porta un coup si terrible au pape Innocent IV, que ce vieillard obstiné mourut peu de jours après, et le prince allemand, autour duquel se réunirent les Gibelins de Naples et de Sicile, reconquit bientôt ces deux royaumes, que les Guelfes furent forcés de lui abandonner.

Pendant ce temps le jeune Conradin grandissait, en Allemagne, sous les yeux de sa mère, l'impératrice Constance, fille du duc de Bavière, et cette sage princesse l'élevait avec tous les soins dont une mère peut entourer son enfant, lorsque tout à coup le bruit se répandit en Italie que cet enfant royal venait de mourir de maladie. A cette nouvelle, les barons et les citoyens des royaumes de Naples et de Sicile, craignant de retomber au pouvoir des Guelfes, supplièrent Manfred de prendre le titre de roi de ces deux états; mais à peine le prince eut-il consenti à recevoir cette couronne, que l'on vit arriver à Naples des ambassadeurs de l'impératrice

Constance, qui, affirmant que la nouvelle de la mort de Conradin était fausse, réclamaient avec instance la royauté qui avait appartenu à son père.

Manfred se repentit sans doute alors d'avoir agi avec tant de précipitation, mais ayant fait introduire les envoyés allemands devant lui, il leur répondit, en présence de ses barons, qu'après être monté sur ce trône, qu'il avait arraché aux mains des Guelfes, il ne lui était plus permis d'en descendre pour céder la place à son neveu; il ajouta qu'une femme et un enfant ne sauraient pas d'ailleurs défendre une royauté encore si mal affermie; mais qu'après sa mort, Conradin serait le seul héritier de ses états, qu'il s'efforcerait de lui conserver intacts. Cette réponse, sans doute, satisfit peu l'impératrice Constance, qui craignait de voir un jour son fils privé de cette couronne; et pourtant, il eût bien mieux valu que Conradin renonçât pour toujours à la porter.

Cependant d'autres périls menaçaient la royauté nouvelle de Manfred, et plusieurs papes s'étant rapidement succédé dans la chaire de saint Pierre, Clément IV, le dernier de ces pontifes, qui semblait avoir hérité de toute la haine que ses prédécesseurs portaient à la famille de Souabe, lança une nouvelle excommunication contre le roi de Sicile, qu'il accusait d'avoir usurpé un royaume appartenant à l'Église.

A cette époque, l'ardeur des nations de l'Europe pour les croisades d'Orient était considérablement affaiblie, et quoique plusieurs princes chrétiens eussent encore récemment conduit des armées contre les musulmans d'Égypte et de Syrie, on ne voyait plus les peuples se porter en foule à ces entreprises périlleuses. Les seigneurs et les barons des différens pays, gens pour la plupart rudes et batailleurs, avaient seuls conservé le goût de ces guerres lointaines, qui plaisaient à leur humeur inquiète, et leur offraient d'ail-

leurs le moyen de se racheter de leurs péchés et même des crimes qu'ils ne cessaient de commettre. Clément IV, qui connaissait l'esprit et le caractère de ces hommes turbulens, conçut la pensée de prêcher une croisade contre Manfred, certain d'en voir accourir un grand nombre, jaloux d'obtenir les indulgences accordées à ceux qui portaient les armes en faveur de l'Eglise.

Ce n'était pas la première fois à la vérité, mes jeunes amis, que l'on voyait une croisade prêchée contre des chrétiens; et lorsque vous lirez l'histoire de France, vous verrez une partie de ce beau pays dévastée par une entreprise de ce genre. Mais pour donner plus d'intérêt encore à cette expédition aux yeux des barons français, qu'il savait surtout dominés par le goût des aventures, le pape eut soin d'appeler à régner sur le royaume de Naples un prince de cette nation nommé Charles, comte d'Anjou, propre frère de *Saint-Louis, roi de France.* Charles d'Anjou,

qui était un prince ambitieux, passa donc promptement en Italie pour s'emparer du royaume qu'on lui offrait, suivi d'un grand nombre de chevaliers français, auxquels il avait promis de leur faire partager sa nouvelle fortune.

Je dois, à propos de cette armée qui traversa les Alpes pour se rendre en Italie, vous faire remarquer qu'il s'était opéré, vers ce temps, un grand changement dans la manière dont les chevaliers étaient armés : une lourde et épaisse cuirasse, des brassards, des cuissards, sorte de vêtemens de fer, qui couvraient entièrement le corps et les membres, et que ni les flèches, ni la lance, ni l'épée, ne pouvaient entamer, avaient remplacé la cotte de mailles, et formaient avec le casque l'armure complète des guerriers. Les chevaux même des HOMMES D'ARMES (c'était le nom de ces cavaliers si pesamment armés), ordinairement remarquables par leur force et leur *haute taille*, étaient revêtus également

d'une sorte de harnais de fer, qui les préservait aussi des coups qu'on leur portait. Vous comprendrez aisément que de semblables combattans lançant leurs coursiers au galop à travers des rangs de soldats vêtus à la légère, ou tout au plus défendus par un casque et un petit bouclier, renversaient aisément et foulaient aux pieds tout ce qui se trouvait sur leur passage. Le plus grand danger auquel les hommes d'armes étaient exposés, était la chute de leurs chevaux, qui s'abattaient quelquefois si lourdement, sous le poids énorme dont ils étaient chargés, qu'il fallait plusieurs hommes pour dégager le cavalier que sa pesante armure empêchait de se mouvoir. Cette cavalerie commença donc alors à former la principale force des armées de l'Europe, et jusqu'à ce qu'une découverte, dont je vous parlerai bientôt, eut entièrement changé l'art militaire, rien ne put résister au choc de ces guerriers couverts de fer.

Ce fut à la tête d'une nombreuse Cav-

VALERIE (ainsi se nommait la troupe des hommes d'armes) que Charles d'Anjou, après avoir traversé l'Italie, entra dans le royaume de Naples, où Manfred de son côté s'était préparé à le bien recevoir. Mais déjà l'approche des Français avait jeté la terreur parmi ses barons, et lorsque Manfred les somma, suivant l'usage féodal, de lui amener leurs vassaux armés, il s'aperçut avec douleur que beaucoup d'entre eux hésitaient à venir se ranger sous ses drapeaux.

Quoi qu'il en soit, les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve CALORE, qui sépare les états du pape du royaume de Naples, à peu de distance de la ville de Bénévent, dont je vous ai parlé plusieurs fois dans la première partie de cette histoire. Là s'engagea un combat sanglant, où Manfred fit des prodiges de valeur, mais ce prince, abandonné au milieu de la bataille par une partie de ses barons, et voyant son armée *débandée* par cette trahison, se jeta, de

désespoir, au plus fort de la mêlée, où il tomba sous les coups des Français, qui, étonnés de rencontrer tant de courage dans un simple chevalier, le tuèrent sans le connaître. Pendant trois jours on le chercha inutilement parmi les morts, et ses amis commençaient à espérer qu'il avait échappé au carnage, lorsqu'un valet de son armée reconnut son corps inanimé sur le champ de bataille. On le mit en travers sur un âne pour le porter devant Charles d'Anjou, qui, voulant s'assurer que c'était bien son ennemi mort qu'il avait devant les yeux, fit amener les barons qui étaient tombés en son pouvoir, pour qu'ils eussent à le reconnaître. A cette triste vue, un cri de douleur s'échappa de la bouche de ces guerriers qui étaient restés fidèles à Manfred, lorsque d'autres le trahissaient, et bientôt on n'entendit de tous côtés que des sanglots et des gémissemens. Ceux-ci se couvraient le visage avec leurs mains, ceux-là se meurtrissaient le front ou s'arrachaient les cheveux de désespoir d'avoir

perdu un si bon prince, et le vainq
put alors mesurer par la douleur d
hommes courageux, l'importance du tr
phe qu'il venait d'obtenir.

Par une lâche inimitié indigne
cœur généreux, Charles d'Anjou ord
que le corps de Manfred demeurât
sépulture, sous prétexte qu'étant ex
munié, il ne devait pas recevoir les
neurs funèbres; mais les chevaliers
çais ne permirent pas qu'on fît un
outrage aux restes de ce noble capitain
ils lui creusèrent un tombeau sur les l
du fleuve Calore, où chaque soldat de
mée victorieuse voulut déposer une p
pour élever un monument au courage
heureux. La sensibilité de ces vai
hommes les honora plus encore q
victoire qu'ils venaient de remporter,
les cendres de Manfred ne reposèrent
en paix sous l'humble monument qu
vainqueurs lui avaient dressé, et par
dre de Clément IV, elles en furent
chées pour être jetées sans honneur

une plaine voisine de la campagne de Rome. La femme et les enfans de ce prince infortuné tombèrent peu de jours après au pouvoir de l'impitoyable Charles d'Anjou, qui les fit plonger dans une prison obscure, où ils périrent bientôt de misère; et de toute cette famille, il ne resta qu'une seule princesse nommée Constance, fille de Manfred, qui, quelques années auparavant, avait épousé le roi d'Aragon en Espagne, et dont je vous reparlerai tout à l'heure.

Les lâches barons qui avaient abandonné Manfred furent bien punis de leur trahison, car le jour même de la victoire de Bénévent, Charles ordonna que leurs villes fussent pillées, leurs campagnes ravagées, et leurs châteaux livrés aux flammes, et ils regrettèrent alors, mais trop tard, leur perfidie envers le prince qu'ils avaient abandonné.

LA MORT DE CONRADIN.

Depuis l'an 1266 jusqu'à l'an 1268.

Quoique le parti des Gibelins eû vaincu avec Manfred à Bénévent, i faut pas croire pourtant qu'il fût tièrement abattu par cette défaite ; l espérances se tournèrent alors ve jeune Conradin, qui, âgé de seize a peine, annonçait déjà les grandes q tés qui, depuis Frédéric Barbero avaient presque toujours été le partag la famille de Souabe. Les Gibelins le r daient comme le libérateur de l'Italie vengeur de son oncle ; sa mère, qui se tait de voir un jour plusieurs couro réunies sur le front de ce cher enf était parvenue à lui inspirer toute

ertus qui distinguent les grands rois, t ce prince, si jeune encore, semblait tre destiné à mettre enfin un terme ux maux dont l'empire était désolé epuis si long-temps. Malheureusement, ne devait point en être ainsi, et un 'iste sort était réservé à celui sur qui se ɒndaient tant d'espérances.

Les plus illustres Gibelins du royaume e Naples, de la ville de Pise et des au-'es cités italiennes, qui s'étaient décla-és contre les papes, ne cessaient de solli-iter l'impératrice de mettre à leur tête et enfant précieux, qu'ils juraient de ser-ir et de défendre jusqu'à leur dernier ɔupir. On rapportait à cette princesse que es Français, par leurs ravages dans les ampagnes, leur rapacité poussée jusqu'au illage des églises, le mépris qu'ils affec-ient pour les usages du pays, leur inso-ence envers les prêtres et les dames, s'é-ient attiré la haine générale, et qu'à approche de Conradin l'Italie entière se èverait *pour* les exterminer. Cette bonne

mère, malgré sa prévoyance ordinaire, ne put résister à tant de sollicitations sans cesse renouvelées, et surtout à celles de son fils, impatient de signaler son jeune courage sur ce théâtre des revers de sa famille.

Les plus puissans seigneurs de l'Allemagne accoururent sous ses drapeaux, et de nombreux hommes d'armes vinrent l'entourer de leurs formidables escadrons; mais celui de tous ces guerriers dont la présence excitait le plus l'ardeur du prince souabe, était Frédéric, duc d'Autriche, l'ami de son enfance, brave et aimable comme lui; comme lui aussi dépouillé alors d'une partie de ses états par un voisin ambitieux, et prêt à verser pour son cher Conradin jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il semblait que la fatalité qui entraînait le jeune Hohenstauffen à sa perte enveloppât jusqu'aux compagnons des jeux de son enfance. A l'approche de Conradin, les Sarrasins d'Italie, fidèles amis de Manfred, et

les Gibelins de Lombardie, prirent les armes pour se joindre à lui, et le bruit de cette révolte immense jeta l'effroi dans l'âme deCharles d'Anjou, qui avait à peine eu le temps de changer son armure contre la pourpre royale.

Conradin s'avança ainsi jusqu'à Rome, d'où le pape, après l'avoir excommunié, avait fui précipitamment pour se réfugier dans une ville voisine : le peuple de cette capitale, autrefois maître de l'univers, mais accoutumé alors à recevoir les lois du monde entier, fit éclater sur son passage mille acclamations; et le premier magistrat romain, qui portait à cette époque le titre de sénateur, lui offrit un bon nombre de soldats et des trésors considérables, que Clément IV en fuyant avait abandonnés dans les églises. Le prince allemand, poursuivant alors sa route vers le royaume de Naples, apprit que Charles lui-même marchait à sa rencontre avec une armée plus faible que la sienne, et il

se réjouit de voir approcher l'événement qui devait décider de sa destinée.

En effet, les deux armées ne tardèrent pas à se trouver en présence dans une vaste plaine qui s'étend autour d'une ville nommée AQUILA, à peu de distance de la mer Méditerranée. Ce fut là que se débattit, pour la dernière fois, le sort de la maison de Souabe, entre les Guelfes et les Gibelins de l'Italie. Malheureusement, mes enfans, à la guerre le courage et le bon droit ne font point tout, et la valeur bouillante de Conradin se brisa contre la vieille expérience du prince français. Le jeune Hohenstauffen eut la douleur de voir son armée mise en déroute et exterminée par les hommes d'armes de Charles; et lui-même, entraîné par les fuyards avec son ami Frédéric et un petit nombre de barons fidèles, allait se jeter dans une barque qui devait les transporter en Sicile, où ils espéraient encore trouver des amis, lorsqu'ils furent *saisis par* un traître auquel ils avaient

demandé l'hospitalité, et livrés à leur impitoyable adversaire.

Je vous laisse à penser, mes bons amis, quelle fut la joie du vainqueur lorsqu'il vit entre ses mains celui dont la seule approche avait failli lui arracher sa couronne. Dès ce moment, sans doute, la mort de l'infortuné Conradin fut résolue par son ennemi; mais n'osant pas sans doute verser lui-même ce sang précieux, il voulut couvrir son crime d'une ombre de justice : il appela de toutes les parties du royaume de Naples des juges guelfes, et en forma un tribunal chargé d'avance de condamner à la mort ce prince généreux dont le seul tort était d'avoir combattu pour recouvrer l'héritage de ses pères ; mais parmi les juges que Charles d'Anjou avait pourtant choisis exprès pour commettre cette iniquité, il ne s'en trouva qu'un seul qui osât prononcer cette peine cruelle. Tous les autres demeurèrent muets, lorsque cet homme injuste prononça la *sentence de mort* contre Conradin et ses

amis, pour avoir porté les armes contre le pape et dépouillé les églises de Rome de leurs trésors.

Le jeune captif jouait aux échecs avec son cher Frédéric, lorsqu'on vint leur apprendre l'arrêt qui les condamnait à perdre la vie. A l'instant même on les conduisit sur la place publique de la ville de Naples, où les bourreaux attendaient leurs victimes sur un échafaud élevé tout exprès au bord de la mer. Une foule immense couvrait ce rivage, morne et consternée: Charles lui-même était présent, avec ses chevaliers, comme s'il eût craint qu'une seule goutte de ce sang qu'il allait faire verser n'échappât à sa vengeance.

Lorsque chacun eut pris la place qu'il devait occuper dans cette sinistre assemblée, un silence profond s'établit sur toute la plage, et le juge odieux qui avait prononcé la mort de Conradin lut à haute voix la sentence dont il était l'auteur; mais à peine eut-il achevé cette lecture, à laquelle personne ne répondit, qu'un

chevalier français, nommé Robert de Flandre, s'élança sur cet homme cruel, et le frappant de son poignard à travers la poitrine : « Il ne t'appartient pas, misérable, « de condamner à la mort si noble et si « gentil seigneur. » Le juge tomba sur la place, et jusqu'à Charles lui-même, qu'il avait servi contre sa conscience, tout le monde le vit expirer sans compassion.

Cependant Conradin, déjà environné des bourreaux, détacha lui-même son manteau, pour que leurs mains impures ne le touchassent point, du moins tant qu'il vivrait. Après avoir fait à genoux une courte prière, il se releva en s'écriant : « O ma « mère ! ma pauvre mère ! quelle triste « nouvelle tu vas apprendre ! » Ces mots, entendus de ceux qui environnaient l'échafaud et bientôt répétés dans la foule, arrachèrent des larmes à toute l'assemblée ; on n'entendit plus de toutes parts que des gémissemens, et Conradin, avant

de subir le dernier supplice, n'eut le temps de jeter au milieu de la f un de ses gants, qui fut aussitôt ram avec empressement.

Le meurtre de Conradin fut suivi à stant même, et sur le même échafaud supplice de Frédéric d'Autriche et de ceux qui avaient suivi sa triste fort Charles leur fit creuser des tombeau le bord de la mer, et il défendit qu'au inscription fît connaître le lieu où r saient les restes de ses victimes. Une titude de barons et de seigneurs gib eurent le même sort peu de mois ap mais ce sang ne fut pas le seul dont Ch d'Anjou devait arroser la terre de son veau royaume.

Dans ce temps-là, lorsqu'un chev voulait en défier un autre à comba il jetait devant lui son gant, que cel se hâtait de relever. On nommait jeter le gage de bataille, et c'était doute dans l'espoir que quelqu'un le ra

serait, que Conradin avait lancé le sien au milieu de la foule témoin de son supplice. Celui qui l'avait relevé s'empressa d'aller le porter à Constance, fille de Manfred, reine d'Aragon et cousine de Conradin, qui le reçut avec respect, et s'engagea à venger la mort de son malheureux parent. Cette provocation du jeune prince mourant devint par la suite la cause de longues guerres entre la France et l'Espagne; et si l'on vous les raconte quelque jour, vous pourrez vous souvenir alors quelle en fut l'origine.

Avec Conradin s'éteignit l'illustre famille des Hohenstauffen, dont la durée entière avait été troublée par la lutte des papes contre l'empire. Ce jeune infortuné fut le dernier rejeton de cette race impériale; mais le règne du prince cruel qui avait ordonné son supplice fut loin d'être paisible : les Siciliens révoltés, après avoir égorgé en un seul jour tous les Français qui se trouvaient dans leur île, ainsi *que vous le verrez* dans l'histoire de France,

se donnèrent au roi d'Aragon, époux de Constance, pour se séparer du royaume de Naples; et Charles, dans ses vieux jours, expia par des malheurs sans nombre le meurtre de Conradin et le massacre de ses nobles compagnons.

LA TOUR DE LA FAIM.

Depuis l'an 1268 jusqu'à l'an 1288.

Après que, par la ruine de la maison de Souabe, la haine des papes contre les empereurs eut été satisfaite, on devait croire que les fatales dénominations de guelfes et de gibelins allaient disparaître avec la cause qui les avait produites; mais il n'en fut point ainsi, mes jeunes amis, et ces deux factions (c'est le nom que l'on donne aux partis qui divisent un pays) continuèrent à désoler l'Italie. Quelques villes de Toscane et de Lombardie adoptèrent le nom de guelfes parce que d'autres cités, leurs rivales, prenaient celui de gibelines. Dans l'intérieur des républiques mêmes, les marchands, les artisans, les

ouvriers, embrassaient l'un de ces partis, parce que les barons avaient embrassé l'autre; et pendant long-temps encore, ces deux partis ensanglantèrent leur patrie par leurs combats et leurs vengeances.

Au milieu de cette agitation déplorable, la ville de Pise, quoique sincèrement attachée au parti des empereurs, n'avait pris que peu de part aux événemens dont les provinces voisines étaient le théâtre. Devenus chaque jour plus riches et plus puissans par leur commerce, les Pisans s'étaient rendus maîtres des îles de la Méditerranée les plus voisines de leur port, et principalement de la Corse et de l'île d'Elbe, devenues célèbres de nos jours, l'une par la naissance, l'autre par la captivité du plus grand capitaine des temps modernes, et enfin de la Sardaigne, l'une des contrées les plus fertiles de l'Europe. Les marchands de Pise, accueillis et protégés par les Grecs de Constantinople, avaient établi en Asie un grand nombre de comp-

toirs où les musulmans et les chrétiens venaient également apporter leur or et leurs plus précieuses marchandises, et cette république paraissait devoir jouir d'une longue prospérité, lorsque la jalousie de ses voisins causa sa ruine, comme celle des Pisans avait causé naguère celle d'Amalfi.

A cette époque, Pise, ainsi que toutes les villes d'Italie, renfermait dans ses murs un certain nombre de barons dont les familles, par leurs richesses et leur puissance, étaient assez considérables pour former de petites armées. Au milieu de cette cité commerçante, chacun de ces seigneurs habitait un palais fortifié par d'épaisses murailles, et ne se montrait en public qu'avec une suite nombreuse. Parmi eux, les uns se disaient guelfes, les autres prétendaient être gibelins ; et à tout moment, sous le plus léger prétexte, il semblait que la guerre civile allait éclater dans Pise.

Dans ce temps-là précisément, il arriva *que les Génois*, qui ne pouvaient voir

sans envie la prospérité toujours croissante des Pisans, leur déclarèrent la guerre, et envoyèrent une flotte nombreuse pour s'emparer de leur ville ; mais ceux-ci, de leur côté, avaient aussi préparé un nombre presque égal de galères, sur lesquelles ils embarquèrent une troupe considérable de soldats et de matelots. Les Génois avaient pour chefs deux des principaux seigneurs de leur république, nommés Doria et Spinola, aussi fameux par leur courage que par l'importance de leurs familles. Parmi les Pisans, on remarquait leur podestat Morosini, Vénitien d'origine, et le comte Ugolin Gherardesca, noble pisan, dont le nom est devenu tristement célèbre dans l'histoire. A l'approche des ennemis, la flotte de Pise sortit du port après que l'archevêque de cette ville, élevant de sa main l'étendard de la république, eut donné sa bénédiction à chaque galère à mesure qu'elle passait devant le rivage, que les matelots saluaient de mille acclamations ; et le lendemain, les deux flottes

s'étant rencontrées en mer auprès d'une petite île nommée la Méloria, à peu de distance de Pise, une terrible bataille s'engagea entre ces armées formées de marins également fameux alors par leur courage et leur expérience de la navigation.

Rien ne fut plus terrible en effet, mes jeunes amis, que ce combat de la Méloria, entre les deux peuples les plus expérimentés sur mer de leur temps, combattant avec une valeur égale et une même habileté. Long-temps la victoire fut incertaine, et les Génois commençaient à désespérer du succès de cette lutte acharnée, lorsque le comte Ugolin, comme s'il eût été effrayé des efforts des ennemis, quitta précipitamment le combat, et entraîna avec lui la plus grande partie des galères pisanes. Les capitaines de Pise qui, à l'exemple de Morosini, continuèrent à lutter contre les Génois, se trouvant ainsi abandonnés à des ennemis supérieurs en nombre, furent promptement accablés; et tous ceux dont les vaisseaux ne furent pas coulés à fond,

tombèrent au pouvoir des vainqueurs avec Morosini lui-même et l'étendard de la république pisane. Les Génois ramenèrent dans leur port plus de dix mille prisonniers, et la mer rejeta sur tous les rivages voisins les cadavres d'un grand nombre de malheureux qui avaient péri dans la bataille.

Lorsque la nouvelle de ce désastre parvint à Pise, la douleur publique se manifesta par des scènes déchirantes. A mesure que les soldats et les matelots échappés au massacre ou au naufrage débarquaient sur la plage, ils étaient entourés de vieillards, de femmes et d'enfans qui embrassaient leurs genoux, en les suppliant de leur faire connaître le sort de leurs fils, de leurs maris et de leurs pères. Presque aucun de ceux qui avaient refusé d'imiter la lâcheté du comte Ugolin n'avait revu sa patrie, et l'on n'apercevait de tous côtés, dans les rues et sur les places publiques, que des personnes au désespoir qui, s'arrachant les cheveux et se meurtrissant le

ge, pleuraient la mort de leurs parens.
le leurs amis. Il n'y eut pas alors, dans
:e la ville de Pise, une seule famille
ne se trouvât atteinte dans ce malheur
éral; et lorsque, le lendemain, la foule
sternée se rendit dans les églises pour
r Dieu, on ne vit pas une femme qui
fût vêtue d'habits de deuil et ne pa-
plongée dans une amère tristesse.
ette défaite de la Méloria, mes enfans,
ın événement fort remarquable en ce
lle fut le premier coup porté à la puis-
:e de Pise, dont les propres citoyens
:ipitèrent la ruine par leurs discordes.
ni les nombreux prisonniers que les
queurs avaient conduits à Gênes, se
vaient plusieurs des principaux sei-
ırs pisans qui, par leur courage et
dévouement, auraient encore pu sau-
leur patrie; mais lorsqu'il s'agit de
:r leur rançon aux Génois, ceux-ci
andèrent qu'on leur remît plusieurs
eaux-forts, voisins de Pise, dont la
; *aurait bientôt* livré cette malheu-

reuse ville à ses ennemis. Les prisonniers, d'un commun accord, refusèrent alors une liberté qu'on voulait leur vendre si cher; et renouvelant ainsi l'admirable dévouement de Régulus, que je vous ai raconté dans l'Histoire romaine, ils envoyèrent des députés à leurs concitoyens pour les supplier de les abandonner à leur mauvaise fortune, plutôt que de livrer la république aux mains de leurs rivaux. Ces généreux captifs, ainsi abandonnés dans les chaînes qu'ils portaient d'une manière si glorieuse, périrent pour la plupart de misère et de douleur; et lorsqu'après dix ans, les Génois, satisfaits enfin d'avoir abaissé Pise, permirent à ceux qui survivaient de rentrer dans leur patrie, à peine s'il s'en trouva quelques uns pour raconter à leurs compatriotes tout ce qu'ils avaient souffert dans ce long exil.

Cependant l'humiliation de Pise avait enhardi ses autres ennemis, et les Guelfes *de Toscane*, sous prétexte d'accabler une

ille gibeline, mais, en effet, pour partager avec Gênes les trésors de cette malheureuse cité, déclarèrent la guerre aux Pisans, et menacèrent leur ville du côté de la terre, pendant que les galères génoises bloquaient son port et annonçaient l'intention de le détruire.

Dans cette extrémité, les citoyens de Pise jetèrent les yeux sur un homme qui, seul, leur parut pouvoir sauver la république des dangers qui la menaçaient, après avoir causé une partie de ces malheurs; de même que les Romains, dans les grands périls, créaient un dictateur, ils élevèrent au rang de Capitaine général, c'est-à-dire le suprême magistrat de leur ville, ce même comte Ugolin qui avait fui à la Méloria, mais qui passait aux yeux du peuple pour avoir de nombreux amis parmi les Guelfes de Toscane.

Mais cet Ugolin était un homme hautain et ambitieux, qui, voyant les familles les plus illustres de Pise plongées dans le deuil et *privées de leurs* chefs, conçut la coupa-

ble pensée de profiter des malheurs publics pour s'élever au-dessus de tous ses concitoyens. Son premier soin fut d'envoyer de riches présens aux magistrats de Florence, pour détourner leurs desseins contre Pise, et afin qu'ils pussent les recevoir sans que personne s'en aperçût, il remplit de pièces d'or plusieurs bouteilles, qu'il leur adressa comme un cadeau de vin précieux. Les Florentins, gagnés par cet artifice, se rendirent à ses prières; et lorsque le peuple de Pise, par reconnaissance, l'appelait son libérateur, il en profita pour accabler ceux des nobles qu'il savait être ses ennemis, en bannissant de la ville dix des principales familles gibelines, et faisant démolir leurs palais. Ce jour-là même, enivré d'orgueil et de sa haute fortune, il donna un festin magnifique à ses nombreux amis, car les gens heureux en comptent toujours beaucoup; et au milieu de sa joie, rencontrant un de ceux qu'il croyait lui être *le plus* dévoués : « Eh bien! lui dit-il

gaîment, que me manque-t-il maintenant? — Rien, répartit celui-ci d'un air grave, que la colère divine. » Et, en effet, lle ne devait pas tarder à l'atteindre.

Dans ce temps-là, l'archevêque de Pise e nommait Roger des Ubaldini; c'était n vieillard non moins fier que le comte t aussi implacable dans ses ressentimens ue les autres Italiens de son époque; il apartenait à une famille mortellement enemie de celle des Gherardesca, et était le hef des Gibelins de la république pisane. ne circonstance imprévue vint bientôt ire éclater la haine qu'il portait à Ugolin.

Depuis que, par la défaite de la Méloria, s Pisans avaient vu détruire la plus grande artie de leurs navires, les étrangers n'apportaient plus dans leur port le blé de icile, ni les produits précieux de la Grèce de l'Orient; cette cité, autrefois si orissante, voyait ainsi chaque jour son ommerce s'affaiblir et la source de ses riesses se tarir : déjà la misère et la famine

avaient réduit au désespoir une partie de cette population naguère si fortunée, et chacun accusait hautement Ugolin d'être l'auteur des malheurs publics.

Dans cette circonstance, un neveu de l'archevêque Roger s'étant présenté devant le comte pour le supplier d'avoir pitié du pauvre peuple ; Ugolin, qui ne pouvait supporter sans indignation le moindre reproche, saisit, dans un moment de colère, une hache qu'il trouva sous sa main, et la lançant à la tête du jeune homme, il le renversa mort sur la place.

Au bruit de cet attentat, l'archevêque ne fut pas maître de sa douleur et de son ressentiment ; mais au lieu de pleurer son neveu, qu'il aimait comme s'il eût été son propre fils, il fit sonner une grosse cloche placée dans la tour penchée, au son de laquelle les bourgeois de Pise avaient coutume de se réunir dans les dangers publics, et appelant aux armes les Gibelins de cette ville, il leur apprit

u'un des petits-fils d'Ugolin se disposait livrer leur ville aux Guelfes de Florence.

Cette nouvelle, vraie ou fausse, mais rapidement propagée, excita dans Pise n terrible soulèvement; chacun s'armant e ce qu'il put trouver, courut au palais qu'habitait Ugolin, et où il se flattait de repousser aisément la populace vec l'aide de ses domestiques; les révoltés y mirent le feu, et saisirent le comte u moment où, suivi de deux de ses fils t de deux de ses petits-fils, il était prêt à e dérober, par la fuite, à la rage de ses nnemis. Ces quatre jeunes gens, beaux et imables, furent enfermés, avec leur père, ans une tour située sur les bords de 'Arno (fleuve qui traverse Pise) et ppartenant à la famille des Gualandi, ennemie jurée de celle des Gherardesca.

Ici, mes enfans, se trouve le plus terrible exemple de vengeance que puisse offrir l'histoire de ces temps barbares. Il y vait déjà plusieurs mois qu'Ugolin et

ses enfans languissaient dans cette tour des Gualandi, sans prévoir quel serait le terme de cette dure captivité, lorsque l'archevêque prit la résolution de se défaire de ses ennemis, dont l'existence seule l'inquiétait; il fit jeter la clé de leur prison dans l'Arno, et défendit, sous peine de mort, que qui que ce fût approchât de ses murailles, et portât aux prisonniers la moindre nourriture.

Alors commença pour ces infortunés le plus atroce de tous les supplices : pendant cinq jours entiers, ils éprouvèrent toutes les angoisses d'une faim dévorante, qu'ils n'avaient plus aucun moyen de satisfaire. Après avoir vainement essayé de briser les barreaux des étroites croisées de leur cachot, Ugolin, à la vue des souffrances de ses pauvres enfans, dont chaque cri lui déchirait le cœur, se rongea les poings de désespoir; tandis que ces jeunes martyrs, se traînant à ses pieds, lui disaient d'une voix suppliante : « Mon père, pourquoi nous abandonnes-tu?... » Chaque jour, chaque

nuit, chaque heure, chaque minute, ajoutait à leurs effroyables tortures : leurs pleurs eussent attendri l'homme le plus impitoyable, si quelqu'un eût pu les entendre; mais les ordres de l'archevêque étaient trop rigoureux pour que personne osât s'approcher de ces lieux maudits, et les épaisses murailles de leur prison furent les seuls témoins de leurs derniers momens. Le malheureux père, que son désespoir semblait nourrir, les vit ainsi tous expirer pendant la sixième nuit de leur supplice; et lui-même ayant déjà perdu la lumière, mais errant encore parmi leurs corps sans vie, tomba enfin sur eux épuisé de douleur et de faim, et rendit le dernier soupir.

La tour des Gualandi, théâtre de ce terrible événement, est encore connue à Pise sous le nom de Tour de la Faim; et cette atroce vengeance, dont il est impossible de parler sans frémir, a été racontée par un célèbre poëte italien, appelé le *Dante, qui* vivait dans le temps même de

cette catastrophe, et nous en a fait connaître toute l'horreur.

Peu d'années après la mort d'Ugolin, comme si la Providence eût abandonné une ville où avait été donné l'exemple d'une telle barbarie, Pise tomba au pouvoir des Guelfes de Florence, qui, après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle renfermait de précieux, obligèrent les Pisans à combler leur port avec des rochers et des pierres, afin d'en rendre l'entrée impossible aux navires; et le commerce de cette cité, autrefois si florissante, fut entièrement anéanti.

Parmi les choses remarquables que les Florentins transportèrent dans leur ville après la ruine de Pise, nous ne devons pas oublier, mes enfans, le précieux manuscrit des Pandectes, que, pour le conserver, on avait revêtu d'une magnifique reliure ornée d'agrafes d'argent. Pendant longtemps, il fut déposé à Florence dans un cabinet, magnifiquement décoré, du palais principal de cette république, où à cer-

tains jours de l'année, un magistrat, la tête découverte et assisté de plusieurs moines portant des cierges allumés, l'exposait aux regards du peuple, avec les mêmes cérémonies observées pour l'adoration des reliques des saints.

LES ALMORAVIDES EN ESPAGNE.

Depuis l'an 1086 jusqu'à l'an 1146.

Si vous avez écouté avec attention l'histoire du premier calife de Cordoue, que je vous racontais il n'y a pas long-temps, vous n'aurez point sans doute oublié, mes jeunes amis, le puissant empire fondé par Abdérame en Espagne, après la chute des Ommiades de Damas. Eh bien! je dois vous dire que la plupart des successeurs de ce grand prince, qui avait jeté tant d'éclat sur la domination des Arabes en Europe, se montrèrent, pendant près de trois cents ans, dignes de leur glorieux fondateur, et que le règne des Ommiades fut pour l'Espagne mahométane une période de gloire

et d'illustration de tout genre. Les villes ornées de monumens magnifiques; la médecine, l'astronomie, cultivées avec succès dans les écoles de Séville, de Cordoue et de Tolède; l'agriculture, portée au plus haut degré de perfectionnement; les manufactures de laine et de soie produisant des étoffes précieuses; le commerce établi entre les Arabes et les contrées les plus populeuses et les plus riches de l'Asie et de l'Europe; l'élégance des costumes, la politesse des manières, tout cela avait été l'objet des soins constans des princes ommiades.

Ainsi, tandis que le reste de l'Europe, plongé dans une profonde barbarie, avait achevé de détruire les derniers débris de la civilisation romaine, et que la France, l'Allemagne et l'Italie n'élevaient d'autres édifices que d'énormes forteresses; tandis que les chefs mêmes des nations dédaignaient d'apprendre à lire, et regardaient la science comme indigne d'un *homme libre*, les Arabes nourrissaient dans leur

royaume de Cordoue les germes préci
des arts et des connaissances humaines

Cependant, mes enfans, il ne faut
croire que durant les longues guerres
avaient ravagé le monde depuis le ter
de Charlemagne, l'Espagne eût été affr
chie de ces fléaux que l'on retrouve, l
las! dans l'histoire de tous les peupl
Pendant cette même période, les Ommia
avaient vu leur empire troublé, tantôt
des discordes intestines qui armaient
uns contre les autres les princes de
même famille, et tantôt par les entrepr
plus hardies des Espagnols chrétiens, q
descendus enfin de leurs montagnes
Asturies, avaient fini par fonder succe
vement, sous le nom de royaumes de C
TILLE, de LÉON, d'ARAGON, de NAVARI
et bientôt après de PORTUGAL, autant d
tats séparés, sur lesquels régnaient
princes valeureux et ennemis déclarés
la puissance mahométane. La disco
entre les Arabes favorisait les progrès
chrétiens, et comme au temps où les év

avaient appelé Abdérame d'Afrique, chaque jour amenait pour les Ommiades de nouveaux désastres et de nouvelles craintes.

Le dernier des califes ommiades de Cordoue se nommait HISCHEM III; il avait vu, après de longues dissentions, les Walis des différentes provinces se détacher de son empire, et fonder plusieurs royaumes indépendans, lorsque ALPHONSE VI surnommé LE BRAVE, roi de Léon, vint porter un coup mortel à la puissance des musulmans en leur enlevant Tolède, cette ancienne capitale du royaume des Goths, dont je vous ai parlé dans l'histoire du malheureux Rodrigue. Alphonse était secondé dans cette entreprise par le plus fameux chevalier espagnol de ce temps, auquel les Arabes eux-mêmes, après avoir éprouvé sa valeur, avaient donné le nom de CID, qui, dans leur langue, signifiait seigneur ou maître.

La perte de Tolède et les victoires des *chrétiens* jetèrent une si grande terreur

parmi les émirs d'Espagne, que qu
d'entre eux s'étant réunis pour avi
moyen de sauver l'empire des A
d'une ruine qui paraissait prochaine
d'eux proposa d'invoquer le secour
chef puissant des Maures d'Afrique
mé YOUZEF, qui venait de fonder
cette partie du monde un vaste roy
auquel il avait donné le nom d'emp
MAROC. Cette proposition fut acc
avec joie ; et un seul des émirs app
GUT, plus sage que ses compagnons
lut s'opposer à ce dessein, en leur
sentant que ce prince africain, pou
du secours qu'il leur accorderait, n
querait pas de les soumettre à son
sance ; il les supplia de se rappel
tant qu'ils avaient été unis, ils avai
assez forts pour résister à leurs enn
et que leurs discordes seules a
causé tous leurs maux. Mais ce
discours de Zagut, au lieu de les p
der, ne fit qu'exciter l'indignatio
autres émirs; et malgré ses prière

d'eux fut envoyé à l'instant même en Afrique, pour faire alliance avec le vaillant Youzef.

Maintenant, il faut que je vous fasse connaître le prince africain en qui les émirs d'Espagne avaient placé leur espoir de salut; cet Youzef, dont on vantait partout le courage et les grandes qualités, était déjà parvenu à une vieillesse avancée; mais sa vie sobre et active avait conservé en lui toute l'ardeur de la jeunesse. Il régnait sur une tribu arabe nommée celle des ALMORAVIDES, ce qui voulait dire VOUÉS A DIEU, originaire, dit-on, de la terre d'Yémen, comme les premiers Sarrasins; mais qui, dans les sables de l'Atlas et au milieu des déserts de l'Afrique, avait conservé toute la simplicité primitive des Arabes de la Mecque et de Médine.

Un iman nommé ABDALLAH ayant excité, peu d'années auparavant, parmi ce peuple simple la même ferveur que les *premiers califes* inspiraient autrefois

aux tribus errantes de l'Arabie, les Almoravides, sous prétexte de propager le Koran, qu'ils se plaignaient de voir mal compris par l'ignorance des Berbères, étaient parvenus à se rendre maîtres de tout ce rivage africain, où existent aujourd'hui les villes de FEZ, TANGER, CEUTA, ORAN, ALGER, TUNIS et enfin Maroc, qu'ils choisirent pour la capitale de l'empire dont ils furent les fondateurs.

Youzef se reposait de ses victoires dans son palais de Fez, lorsque l'ambassadeur arabe vint, au nom des émirs d'Espagne, implorer l'appui de ses armes contre les chrétiens de Léon et de Castille. L'Africain ne put résister à la tentation de faire une conquête qui lui parut facile; et rassemblant aussitôt une nombreuse armée d'Almoravides, de Berbères et de Maures, il se présenta peu de jours après sous les murs de Séville, où les émirs qui l'avaient appelé l'accueillirent comme le plus ferme appui de l'islamisme; mais leur joie ne tarda pas à se changer en tristesse,

et les imprudens s'aperçurent bientôt que, suivant la prévision du sage Zagut, c'était un maître qu'ils s'étaient donné.

Cependant, l'Africain ayant marché contre le roi de Léon, suivi de toutes les forces que les Arabes avaient pu réunir, les deux armées se rencontrèrent dans la vaste plaine de Zalaca, située auprès d'une ville d'Espagne nommée Badajoz, dontles musulmans étaient possesseurs.

Là, comme à Guadalété au temps de Tarik et du Goth Rodrigue, comme à Poitiers, où Charles-Martel arrêta les Sarrasins qui menaçaient d'envahir l'Europe, c'était encore un combat acharné qui se préparait entre la religion des chrétiens et celle des mahométans. Les deux armées comptaient dans leurs rangs les plus fameux guerriers de l'Afrique et de l'Espagne; et le roi de Léon, au moment d'engager la bataille, parut hésiter et craindre de s'exposer aux chances d'une bataille qui allait décider du sort de l'Espagne.

Le jour où les deux armées se tr
rent en présence était un jeudi, et le
bat paraissait inévitable pour le jour
vant, lorsqu'Alphonse imagina un m
perfide de surprendre son ennemi
le soir même il envoya un héraut
comme vous savez, était une sorte
bassadeur dans les anciens temps)
proposer au roi de Maroc de ne poin
gager la bataille le lendemain, parc
le vendredi était le jour saint des m
mans, ni le samedi, qui était le jo
sabbat des juifs, dont un grand nc
se trouvaient dans les rangs des de
mées, ni enfin le dimanche, jour d
pos des chrétiens.

Youzef, incapable de soupçonner
trahison, consentit à cet arrangeme
la bataille avait été remise jusqu'au
suivant, lorsque tout à coup les
gnols, manquant à leur parole, att
rent le camp des Africains, à la fave
l'obscurité, et peu s'en fallut que cett

ne fût la dernière des Almoravides; mais la mauvaise foi d'Alphonse VI reçut le châtiment qu'elle méritait, car l'intrépide Youzef, indigné de cette perfidie, ayant rallié ses soldats, qui commençaient à plier, les ramena au combat, et remporta sur les chrétiens une victoire éclatante, qui replaça la plus grande partie de l'Espagne sous la domination mahométane. Le roi de Léon, grièvement blessé, s'enfuit précipitamment du champ de bataille suivi d'une poignée de cavaliers, et les débris de l'armée espagnole, naguère si fière et si menaçante, se retirèrent en désordre jusque sous les murs de Tolède.

Cette bataille de Zalaca, mes enfans, est un événement qu'il est important de ne point oublier, parce que non seulement elle rétablit la puissance des musulmans en Espagne et ralentit les progrès des chrétiens, mais encore parce qu'elle arracha la possession de cette contrée aux Arabes pour la placer entre les mains des Maures d'*Afrique*, qui la conservèrent pendant

plus de quatre siècles. Il faut aussi vous accoutumer à ne point confondre ensemble ces deux peuples, comme le font beaucoup de personnes fort instruites d'ailleurs; et vous pourrez parfaitement distinguer à présent la différence qu'il faut faire entre eux.

Le vaillant Youzef, qui se trouva ainsi le fondateur de la puissance des Almoravides en Afrique et en Espagne, survécut encore plusieurs années à l'établissement de son double empire. Parvenu à l'âge de cent ans, il désigna pour héritier de ses vastes domaines le jeune Aly, son second fils, dont la mère était chrétienne; et je dois vous faire observer que ce fut à son excessive sobriété que ce glorieux vieillard dut une si longue vie, car la tempérance est la plus sûre gardienne de la santé : malgré le luxe et la magnificence dont les Maures de son temps avaient contracté l'habitude depuis leurs conquêtes, il ne porta jamais, par simplicité, que des vêtemens de la laine la plus com-

mune, ne but exactement que de l'eau, et, à l'exemple des premiers califes, ne prit, à aucune époque de sa carrière, d'autre nourriture que du pain d'orge et de la chair de chameau.

LES ALMOHADES.

Depuis l'an 1146 jusqu'à l'an 1163.

PENDANT que l'émir Aly, fils d'Youzef, régnait à la fois sur l'empire de Maroc et sur l'Espagne musulmane, il parut en Afrique un homme appelé MUHAMAD, qui, né dans la classe du peuple de Cordoue (son père était l'un des allumeurs des lampes de la grande mosquée), devait en quelques années produire une révolution remarquable dans l'empire des Maures.

Ce Muhamad, après avoir été instruit dans les célèbres écoles d'Andalousie, avait fait un voyage à Bagdad, où l'un des plus savans imans de cette ville n'avait pas dédaigné de l'admettre à ses le-

çons, dont l'esprit vif et pénétrant du jeune maure avait promptement profité. Doué comme Mahomet d'un caractère persévérant et enthousiaste, Muhamad conçut la pensée de ramener les musulmans d'Afrique et d'Espagne à la stricte observance du Koran, dont un grand nombre d'entre eux s'écartaient chaque jour, et il se donna le nom de MAHADI, ce qui voulait dire l'Inspiré, comme si Dieu lui-même eût dirigé ses paroles et ses actions.

Un jour, étant entré dans la grande mosquée de Maroc, à l'instant même où l'émir Aly allait s'y rendre pour faire la prière, il se mit sans façon à la place réservée au prince, et lorsqu'on voulut l'en faire sortir, il répondit à haute voix par un verset du Koran, où il était dit : « Les temples « sont à Dieu, et ils ne sont qu'à Dieu. » Ces paroles de leur livre saint imposèrent du respect à tous les assistans, et lorsque l'émir lui-même entra dans la mosquée, il demanda à ce personnage, qu'il prit pour un MARABOUT (c'est ainsi que les mahomè-

tans désignent les plus rigides observateurs de leur loi), s'il avait besoin de quelque chose : mais Muhamad, continuant son rôle d'inspiré, répondit qu'il ne désirait aucun des biens de la terre, mais qu'il était envoyé de Dieu pour rappeler les croyans à la loi du prophète.

Après cette scène, où il avait fait preuve d'habileté, et qui produisit une grande impression sur ceux qui en avaient été témoins, le Mahadi se retira parmi des tombeaux élevés à peu de distance de Maroc, et s'y bâtit une cabane, où bientôt chaque jour il vit accourir une foule immense de peuple impatiente de le voir et d'entendre ses prédications.

Cependant l'émir Aly, ayant appris ce qui se passait, assembla les imans et les Alfaquis (sorte de docteurs qui expliquent le Koran), et leur ordonna de lui dire ce qu'il fallait penser de cet homme.

Si les prétendus docteurs eussent été sages, ils auraient conseillé au prince de laisser le Mahadi débiter librement ses rê-

veries, auxquelles personne n'aurait bientôt plus fait attention, mais, au lieu de cela, les alfaquis eurent l'imprudence de déclarer que Muhamad était un homme dangereux et capable de soulever le peuple; et Aly, par leur conseil, allait ordonner qu'on le chargeât de chaînes, lorsque son Hagib (c'est-à-dire son premier ministre) le supplia de n'en rien faire, et de laisser le Mahadi libre de ses actions et de ses paroles.

Malheureusement la haine que les imans et les alfaquis portaient à l'inspiré ne tarda pas à être connue de tout le peuple, qui continuait à s'attrouper sur son passage pour l'entendre. Alors, sous prétexte de se soustraire aux dangers dont ses ennemis le menaçaient, l'artificieux Mahadi se retira, suivi de dix compagnons dévoués, dans les rochers de l'Atlas, où bientôt il fut entouré d'une nombreuse armée de Berbères et de Maures des diverses tribus africaines, auxquels il donna un *étendard blanc* et le nom d'Almohades

ou UNITAIRES, ce qui voulait dire ceux qui n'adorent qu'un seul Dieu.

A quelque temps de là, l'inspiré descendit du mont Atlas avec une armée entière, composée de Maures sauvages et fanatiques, et mettant en fuite les troupes de l'émir de Maroc, il allait porter le dernier coup à l'empire des Almoravides, déjà menacé par les chrétiens d'Espagne, lorsque la mort le surprit au milieu de cette fortune prodigieuse, et ce fut un paysan berbère nommé ABDEL-MOUMEN (c'est-à-dire serviteur du croyant) qu'il désigna pour lui succéder, et accomplir l'œuvre qu'il avait commencée.

Cet Abdel-Moumen, mes jeunes amis, que le Mahadi avait choisi pour son successeur, n'était pas moins habile que son maître, et vous allez en juger par l'artifice dont il fit usage pour obliger les scheiks, qui étaient les chefs des tribus africaines, à se soumettre à son obéissance.

Dans la crainte qu'en apprenant la mort

de l'inspiré, plusieurs tribus ne se séparassent de son armée, Abdel-Moumen tint cet événement secret pendant près de trois années, et continua de commander au nom du Mahadi; mais lorsqu'il crut le moment favorable pour établir son autorité, il assembla les scheiks berbères dans une vaste salle disposée à l'avance, et où s'élevait une tribune derrière laquelle il avait placé dans une cage, sous la garde d'un esclave, un énorme lion, tandis qu'auprès de là, sur une colonne, était perché un perroquet, auquel il avait eu lui-même la patience d'apprendre à prononcer quelques mots avec la plus grande netteté, car vous savez que ces sortes d'oiseaux sont doués de la faculté d'articuler ainsi quelques paroles, qu'ils répètent ensuite à tort et à travers.

Or, ce n'était point sans dessein que l'astucieux Abdel-Moumen avait ainsi fait ses préparatifs, car lorsque tous les scheiks eurent pris place dans l'assemblée, il monta à la tribune, et annonça, d'un ton

de voix solennel, la mort du Mahadi et le choix qu'il avait fait de lui pour son successeur. En ce moment on entendit une voix prononcer distinctement ces paroles : Gloire à notre calife Abdel-Moumen, prince des croyans! et tandis que les assistans, frappés d'étonnement et ne songeant guère au perroquet, cherchaient de tous côtés d'où venait la voix qu'ils avaient entendue, le lion, sortant tout à coup de sa cage, dont l'esclave lui ouvrit la trappe, s'élança au milieu de l'assemblée en poussant un rugissement, et vint lécher les pieds du nouveau commandeur des musulmans. Les scheiks, surpris de cette scène, que l'habileté seule d'Abdel-Moumen avait préparée pour faire croire que les animaux même, par une sorte de miracle, reconnaissaient sa puissance, le proclamèrent aussitôt, avec des cris de joie, prince et calife des Almohades, et le bruit qui s'en répandit bientôt dans tout l'empire, apprit aux successeurs d'Youzef que

là royauté avait cessé d'appartenir à la race des Almoravides.

A peine maître de l'Afrique, qui, depuis la chute des Ommiades, était devenue le siége de l'empire des musulmans d'Occident, Abdel-Moumen songea à poursuivre les débris des Almoravides en Espagne, où ils luttaient encore avec quelque succès contre les chrétiens de Castille et de Léon. L'apparition seule des Almohades souleva la populace, qui ouvrit les portes de Cordoue aux armées du nouveau calife; toutes les autres villes que les Maures occupaient encore subirent le même sort; les derniers Almoravides, après avoir inutilement prolongé leur résistance, obtinrent la permission de se retirer dans les ÎLES BALÉARES, situées à peu de distance des côtes d'Espagne dans la Méditerranée, et Abdel-Moumen, en fondant la puissance des Almohades, se fit donner le titre de MIRAMOLIN, ce qui voulait dire émir ou commandeur des fidèles, que les princes

africains continuèrent à porter après lui.

Ainsi fut accomplie en quelques années la ruine totale de cette race maure qui, soixante ans auparavant, avait renversé en Europe la brillante monarchie des Ommiades; alors l'Espagne musulmane passa tout entière sous la domination des Almohades; mais, au milieu de ces dissentions des tribus conquérantes, plus resserrée chaque jour par les progrès des rois de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre et de Portugal, on pouvait prévoir que le temps n'était plus éloigné où cette contrée allait rentrer sans partage sous la domination des princes chrétiens.

Il faudra vous accoutumer de bonne heure, mes jeunes amis, à distinguer l'une de l'autre, les deux races africaines qui se succédèrent en Espagne, et vous rappeler surtout que les Almoravides, originaires de l'Yémen, comme les Arabes, n'étaient point sauvages comme la secte des Almohades, formée des grossières tribus des

Berbères et des Maures de l'Atlas, véritables descendans des anciens Numides, dont il est si souvent question dans l'histoire romaine.

LA POUDRE A CANON.

Depuis l'an 1163 jusqu'à l'an 1257.

LORSQU'ON vous demandera, mes fans, de trouver dans l'histoire un e ple de persévérance et de glorieuse niâtreté, vous pourrez citer celui c nation espagnole, qui, pendant huit si entiers que les Arabes et les Maure cupèrent leur pays, ne se lassa poi seul instant de réparer par sa patien sa fermeté, les défaites dont ses a avaient été frappés. Vaincus à Guad par les Arabes, et à Zalaca par les Alm vides, les chrétiens d'Espagne n'hésit point à tenter de nouveau le sort des a contre les Almohades, persuadés c

atteindraient tôt ou tard le but de leurs efforts, et finiraient par arracher aux musulmans l'empire que les Goths leur avaient abandonné.

La persévérance vers un but utile, mes enfans, est toujours une qualité honorable dans la vie d'un homme, mais lorsqu'on voit toute une nation, sans se démentir un seul instant pendant huit siècles, s'imposer toutes les privations, braver tous les périls, se soumettre à toutes les épreuves, dans le but glorieux de délivrer sa patrie, cette vertu devient un titre d'illustration pour ce peuple et l'un des traits les plus prononcés de son caractère.

En effet, tandis que les Almoravides se voyaient contraints d'abandonner aux armées du Miramolin les dernières provinces de l'Espagne, les rois chrétiens avaient soutenu une guerre acharnée et continuelle contre les mahométans. Le successeur d'Abdel-Moumen avait péri dans une bataille en Portugal, et ce succès presque *inespéré avait* ranimé toute l'ardeur des

Espagnols, et leur présageait de nouvelles victoires, lorsqu'une imprudence d'un roi de Castille faillit perdre pour toujours la cause des chrétiens dans cette contrée.

YACOUB, fils du Miramolin tué en Portugal, était monté sur le trône de Maroc, et plein du ressentiment de la mort de son père, il avait fait publier la GAZI ou Guerre Sainte, dans toute l'étendue de son vaste empire; c'est-à-dire que, par son ordre, les imans, du haut des mosquées de chaque ville, avaient appelé les musulmans de tout âge à prendre les armes pour la défense de l'islamisme contre les chrétiens. D'innombrables bandes d'Africains s'étaient rendus à son appel, et Yacoub à leur tête avait débarqué sur la côte de Gibraltar l'une des plus redoutables armées qui eussent encore menacé la chrétienté.

A cette nouvelle le roi de Castille, qui avait nom ALPHONSE IX, assemblant de son côté tous les guerriers de son royaume, et appelant à son aide les rois de Navarre

et de Léon, se prépara à combattre les Almohades; mais il eut l'imprudence de marcher au-devant des ennemis avant que les autres princes eussent pu joindre leurs troupes aux siennes, voulant, par présomption, s'attribuer seul l'honneur d'une victoire qu'il regardait comme certaine; mais vous allez voir comment il fut puni de cette faute impardonnable.

Les deux armées se rencontrèrent sous les murs d'une forteresse nommée Alarcos, auprès de laquelle s'engagea une terrible bataille, où les Castillans, malgré des prodiges de valeur, furent écrasés par le nombre. Tout ce que l'armée chrétienne comptait de plus braves chevaliers périt sur le champ de bataille, et le nombre des prisonniers qui tombèrent au pouvoir du Miramolin fut si considérable, que ce prince généreux, touché de pitié pour ces infortunés, que d'un seul mot il pouvait envoyer à la mort ou condamner à l'esclavage, leur rendit à tous la liberté. Quant au *présomptueux* Alphonse, après avoir

vu les Africains ravager la Castille et les états voisins, il fut réduit à implorer une trève de douze années, que Yacoub, satisfait d'avoir humilié les chrétiens, voulut bien accorder à ses prières.

Ainsi, mes bons amis, cette victoire d'Alarcos sembla replacer encore une fois l'Espagne sous la domination des Maures; mais le patriotisme opiniâtre des Espagnols ne se découragea point pour cela, et la trève de douze années était à peine expirée, qu'on les vit tenter de nouveau le sort des armes, et forcer enfin la fortune à se prononcer en leur faveur.

Alphonse IX, qui n'avait pu oublier sa défaite d'Alarcos, fut le premier à rallumer la guerre en dévastant une partie de l'Andalousie. Le puissant Yacoub n'existait plus à cette époque, et l'un de ses fils, nommé Muhammad, qui régnait à sa place, n'était qu'un jeune homme mal élevé, et plus accoutumé aux douceurs du palais qu'aux fatigues de la guerre : néanmoins, il voulut suivre

l'exemple de son père, et ayant fait, comme lui, publier la guerre sainte, il réunit bientôt une armée considérable avec laquelle il menaça d'envahir comme un torrent tous les royaumes chrétiens de l'Espagne.

Mais Alphonse n'était plus cet imprudent guerrier qui avait vu toutes les espérances de l'Espagne s'évanouir sous les murs d'Alarcos; appelant aussitôt à son secours, non seulement les chrétiens espagnols, mais encore ceux de toute l'Europe, il vit accourir sous ses drapeaux une foule de chevaliers de toutes les nations, et surtout de Français, avides de gloire et de combats, et qui regardaient cette entreprise comme une nouvelle croisade.

Si vous avez sous les yeux une carte de l'Espagne, mes enfans, vous ferez bien d'y chercher une chaîne de hautes montagnes nommée la Sierra-Morena, c'est-à-dire la chaîne des Maures, qui séparait alors le royaume de Castille de l'Andalousie. Ce fut sur un plateau de ces mon-

tagnes, dans un lieu appelé Tolosa, que les Almohades et les Castillans se retrouvèrent de nouveau en présence, et cette fois la honte de tant de revers passés fut entièrement effacée. La victoire demeura aux chrétiens, victoire terrible et sanglante, mais si rapide que la plus grande partie des Maures qui marchaient sous les drapeaux du Miramolin cherchèrent leur salut dans la légèreté de leurs coursiers, avant même d'avoir essayé de combattre.

Les Almohades seuls voulurent, par une mort glorieuse, montrer qu'ils étaient encore dignes de leurs anciens triomphes : leurs bataillons, entourés de fortes chaînes de fer, afin qu'aucun soldat ne pût se soustraire par la fuite au moment du danger, périrent tout entiers sous l'épée castillane. Les chevaliers espagnols et français, couverts de leurs lourdes armures, firent un carnage affreux de cette foule d'Africains à demi vêtus, selon l'usage de leurs climats; et l'émir Muhammad lui-*même ne* dut la vie ou la liberté qu'à la

vitesse de son cheval, qui le déroba à la poursuite des cavaliers chrétiens.

Cette victoire de Tolosa, mes jeunes amis, doit être regardée comme le terme des prospérités des musulmans en Espagne, èt le premier pas fait vers leur expulsion totale. Dès ce moment la lutte entre les deux nations ne fut plus qu'une longue suite de revers pour les Almohades, et Ferdinand III, petit-fils d'Alphonse IX, ayant réuni la double couronne de Castille et de Léon, poursuivit glorieusement la tâche que son aïeul avait commencée.

Ce prince, auquel l'histoire a conservé le surnom de Saint, sans doute à cause de ses conquêtes sur les ennemis du christianisme, porta le coup le plus funeste à la puissance des musulmans, en leur enlevant successivement les deux principales villes de l'Andalousie, Cordoue et Séville. A la faveur des dissentions qui s'élevèrent entre les émirs d'Espagne et le Miramolin, saint Ferdinand parvint à s'emparer de ces deux cités, que la magni-

ficence des Ommiades avait élevées à un si haut degré de prospérité. Mais on doit regretter que, sans égard pour les monumens admirables que les califes y avaient construits, une partie des palais, des jardins, des écoles, des bibliothéques que renfermaient ces grandes villes, eussent été détruits par les Espagnols, plus barbares en cela que ne l'avaient été les tribus sauvages de l'Afrique; les célèbres mosquées de Séville et de Cordoue elles-mêmes ne furent épargnées par les vainqueurs que parce que, après avoir été purifiées par les prêtres chrétiens, elles furent consacrées au culte de Dieu, et devinrent ainsi de magnifiques cathédrales de notre religion.

Mais ce qui doit ternir plus encore que la destruction des monumens la gloire du conquérant de l'Andalousie, c'est l'inhumanité avec laquelle il chassa les musulmans de leurs demeures, les dépouill*de tout* ce qu'ils ne purent emporter *s'empa*ra de leurs maisons, et dépeupl

ainsi en peu de mois ces belles campagnes, qui, naguère encore si florissantes, se trouvèrent tout à coup sans laboureurs pour les cultiver. On raconte même à ce sujet que, pendant plusieurs années, l'agriculture fut tellement abandonnée dans les environs de Séville, que l'on fut obligé d'y porter, des autres provinces d'Espagne, la quantité de blé nécessaire pour la nourriture des Castillans qui s'y étaient établis.

Je dois vous faire remarquer ici, mes jeunes amis, que ce fut en Espagne, vers ce temps-là, que l'on employa pour la première fois un terrible et nouveau moyen de destruction dont les peuples de l'Europe n'avaient point eu d'idée jusqu'alors. Je veux parler de la POUDRE A CANON, dont les Maures firent usage contre les chrétiens peu d'années après la bataille de Tolosa. On dit que les Arabes avaient apporté cette découverte de l'Orient, où elle était connue depuis plusieurs siècles, et vous savez peut-être déjà que la *poudre à canon*, qui produit aujourd'hui

de si épouvantables effets à la guerre, est une composition de soufre, de charbon, et de SALPÊTRE (sorte de sel grisâtre qui s'attache aux murailles des lieux humides). L'invention de la poudre est sans doute une de celles qu'on doit le plus déplorer, puisque les hommes s'en servent pour s'entre-détruire; mais je vous dirai pourtant que depuis qu'on en fait usage dans les batailles, elles sont devenues moins sanglantes et moins meurtrières, et que le nombre des victimes de ces grandes catastrophes n'est plus aussi considérable qu'à l'époque où la lance, l'épée et les flèches étaient les seules armes que l'on connût. Les chevaliers des différentes nations chrétiennes méprisèrent pendant long-temps l'usage des armes à feu, qu'ils regardaient comme indignes d'hommes de cœur, parce qu'elles frappent de loin, et rendent inutile la force du corps; mais peu à peu ils s'accoutumèrent à cette manière de combattre, et comprirent enfin que cette invention n'avait rien de contraire au vrai

courage, puisque les plus fortes armures cessant d'être impénétrables, tous les hommes devenaient égaux sur les champs de bataille.

RODOLPHE DE HAPSBOURG.

Depuis l'an 1273 jusqu'à l'an 1291.

En vous racontant, il n'y a pas longtemps, l'histoire des premiers empereurs d'Allemagne, j'ai eu occasion, mes jeunes amis, de vous faire remarquer que, sous les successeurs de Charlemagne, cette contrée avait été partagée entre les ducs de Saxe, de Franconie, de Bavière et de Souabe, dont nous avons vu, depuis, les descendans posséder ou se disputer la couronne impériale. Ainsi pour ne vous parler que des principaux empereurs de ces races illustres, vous n'avez pas oublié sans doute, que Othon-le-Grand, qui régna le premier sur la Lombardie, descendait *de la* maison de Saxe; que Henri IV, si

cruellement persécuté par le pape Grégoire VII, était de la famille de Franconie, et qu'enfin Frédéric Barberousse, qui commença en Italie la sanglante querelle des Guelfes et des Gibelins, appartenait à la race de Souabe, dont l'intéressant Conradin fut le dernier rejeton. La famille de Bavière avait donc été seule écartée jusqu'alors de l'empire, qu'elle avait vainement disputé à celle de Hohenstauffen.

Cependant, outre l'ancienne Germanie, qui, située entre le Rhin et le Danube, touchait d'un côté à la France et de l'autre à la Hongrie, l'empire d'Allemagne s'étendait sur une grande partie des anciens royaumes de Lorraine et de Bourgogne, dont je vous ai expliqué l'origine dans l'histoire des petits-fils de Charlemagne. Une partie de ce dernier royaume, comprise entre le Rhin et une longue chaîne de montagnes de France appelées le Mont-Jura, portait le nom d'Helvétie. C'était un pays sauvage et habité par un peuple

libre dont l'unique richesse consistait en de nombreux troupeaux nourris dans les pâturages qui tapissent les flancs de leurs montagnes, tandis que leur sommet est couvert d'une neige épaisse, que ni le soleil de l'été, ni les vents brûlans du midi, ne peuvent fondre. Cette contrée, comme les provinces voisines de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, était couverte de châteaux-forts, où se retiraient de fiers barons avec leurs hommes d'armes. Là s'élevaient également de riches monastères, entourés de hautes murailles, auxquels appartenaient la plupart des campagnes environnantes, et les habitans qui les cultivaient. Quelques villes animaient aussi ce pays pittoresque et varié, parmi lesquelles on remarquait dès-lors, Bale, Zurich, Berne, Lucerne, Fribourg, et plusieurs de ces cités, habitées par un peuple laborieux, avaient acquis par leur commerce une grande importance.

Or, à cette époque rien n'était plus commun en Helvétie que de voir, comme dans les autres pays de l'Europe, les barons féodaux piller les monastères, ravager les terres de leurs voisins, brûler les villages, et enlever les troupeaux et les habitans; et cependant, il était interdit aux moines de prendre les armes contre ces redoutables ennemis, parce qu'un prêtre chrétien ne doit jamais répandre le sang, même pour sa propre défense. L'abbé de chaque monastère se trouvait donc obligé de se mettre sous la protection de quelque seigneur puissant, qui, sous le titre d'AVOUÉ, s'engageait à combattre avec ses hommes d'armes contre ceux qui viendraient dévaster les domaines de l'abbaye. Les barons qui possédaient le plus de forteresses et commandaient le plus de soldats, étaient ceux aussi dont la protection était la plus recherchée, et quelquefois ils se trouvaient en même temps les avoués de plusieurs monastères.

Depuis environ deux cents ans, un autre

usage s'était aussi introduit dans plusieurs pays de l'Europe : on avait vu dans l'espace de quelques années en France, en Allemagne, en Flandre, et jusque sur les bords de la mer Baltique, les habitans d'un grand nombre de villes, pour se préserver de la méchanceté ou du pillage de leurs seigneurs ou des barons voisins, former des COMMUNES, c'est-à-dire des sociétés d'hommes honnêtes et courageux qui s'engageaient par serment à défendre mutuellement leurs femmes, leurs enfans, leurs maisons, et à ne pas souffrir que qui que ce fût fît du tort à aucun d'eux. A la tête de chaque commune, étaient placés des magistrats, auxquels on donnait dans chaque pays un titre différent, mais dont les devoirs étaient les mêmes partout. Ainsi, dans le midi de la France, on les appelait des CONSULS ; dans le nord du même royaume, des PRÉVÔTS ou ÉCHEVINS ; en Allemagne, des BOURGMESTRES, c'est-à-dire maîtres du bourg. Ceux qui avaient prêté le serment *de commune*, prenaient le nom de com-

MUNIERS OU BOURGEOIS ; et lorsqu'on sonnait le BEFFROI, sorte de grosse cloche placée ordinairement dans la tour la plus élevée de chaque ville, chacun accourait sur la place publique, pour entendre ce que les magistrats avaient à annoncer. A ce signal, les bourgeois devaient toujours être prêts à prendre les armes pour défendre la commune au péril de leur personne et de leurs biens ; ils entouraient leurs villes de hautes et épaisses murailles et de fossés profonds, comme les châteaux des barons ; et les principaux d'entre eux se plaisaient à surmonter leurs maisons de petites tourelles rondes, que l'on regardait alors comme un indice de liberté et de puissance.

A cette époque où personne, excepté les barons et les moines, n'était assez riche pour vivre sans travailler, la plupart des bourgeois des villes étaient des marchands, des bouchers, des boulangers, des brasseurs, des armuriers, des orfèvres, ou enfin des *tisserands* et des tanneurs ; dans un

grand nombre de villes de l'Europe, mais surtout en Italie, en Flandre ou en Allemagne, les artisans formaient des sociétés, appelées CORPS DE MÉTIERS OU CONFRÉRIES. Lorsque ces confréries se réunissaient, on portait devant elles, une bannière, sur laquelle était représenté quelque signe distinctif adopté par les confrères, et ordinairement approprié à leur profession. Ces bannières, qui, pour chaque métier, variaient de forme et de couleur, paraissaient dans les processions et dans les cérémonies publiques, mais surtout lorsque les bourgeois prenaient les armes pour défendre leur commune contre quelque ennemi.

A l'exemple des artisans, les marchands se réunissaient aussi en sociétés, auxquelles on donnait le nom de HANSE, c'est-à-dire association de commerce ; et vers le temps de l'extinction de la maison de Souabe, il arriva en Allemagne que les commerçans de plusieurs villes situées sur les bords de la mer Baltique, ayant formé une grande *hanse*, appelèrent VILLES HANSÉATIQUES,

celles qui s'y réunirent. Il faudra donc vous rappeler l'origine de ces cités allemandes qui devinrent bientôt riches et puissantes, et dont les principales furent les villes de Lubeck, de Hambourg et de Dantzick, qui acquirent bientôt par leur commerce autant de renommée et d'opulence que les républiques maritimes d'Italie.

Cependant, mes bons amis, n'allez pas croire que si les bourgeois de beaucoup de villes s'étaient enrichis par leur travail et leur industrie, ils sussent alors faire de leurs richesses l'usage qu'on en fait aujourd'hui, pour se procurer de belles maisons, des meubles précieux, des équipages brillans, ni les choses agréables à la vie. Leurs habitations étaient étroites, sombres, et la plupart du temps construites en bois ou en briques rougeâtres, qui leur donnaient un air de tristesse ; souvent toute une famille couchait dans la même chambre ; on ne connaissait pas l'usage des cheminées, dont il est si

commode de s'approcher quand on a froid; il était même fort rare de trouver des vitres aux croisées basses et étroites des maisons; on réservait pour les églises de petits vitraux peints de différentes couleurs, dont on trouve encore de précieux restes dans les anciens monastères. On assure même que long-temps après le temps dont je vous parle, dans les principaux châteaux d'Angleterre, lorsque le maître allait en voyage, il faisait retirer les croisées de son appartement pour les serrer soigneusement pendant son absence. On ne connaissait pas encore non plus les voitures, qui sont si multipliées aujourd'hui; et dans les plus grandes villes de l'Europe, qui, pour la plupart alors, n'étaient point pavées, les princes, les dames, les abbés, les seigneurs et les riches bourgeois, allaient par les rues, montés sur des mules, ou quelquefois assis deux ensemble sur le même cheval. Les maisons les plus opulentes n'avaient d'autre ameublement

que des lits grands et larges à la vérité, mais en très petit nombre, où plusieurs personnes pouvaient se placer à la fois, et quelques chaises de bois grossièrement travaillées. Les miroirs y étaient également fort rares; et ce ne fut que lorsque les Vénitiens eurent établi leur fabrique de glaces en verre, que l'on commença à s'en servir.

Enfin, vous comprendrez encore mieux les habitudes simples des nations de l'Europe au moyen âge, lorsque vous saurez qu'un roi de France, nommé Philippe-Auguste, qui fut le grand-père de Saint-Louis, avait ordinairement les appartemens de son palais parsemés d'une paille épaisse, que par charité il envoyait ensuite en présent aux malades de l'Hôtel-Dieu de Paris, seul hôpital de cette grande ville où les pauvres fussent recueillis dans ce temps.

Vous voyez par-là, mes enfans, qu'il y avait encore à cette époque une grande

différence entre cette simplicité des peuples de l'Occident, et la prodigieuse somptuosité des Orientaux, qui prodiguaient dans leurs palais les tapis précieux, les ornemens d'or et d'argent, les pavés de mosaïque, les perles, les pierreries, et les étoffes de soie. La politesse, les bonnes manières, et les plus simples connaissances étaient également peu répandues parmi ces nations, dont les langues mêmes commençaient à peine à se former. Parmi les seigneurs et les barons, le plus grand nombre dédaignait d'apprendre à lire ; et lorsqu'ils étaient obligés d'inscrire leurs noms au bas de quelque CHARTE (c'était le nom des traités qu'ils faisaient avec leurs vassaux ou avec les bourgeois des villes), au lieu de leur signature, ils traçaient une croix. Ce fut même à cause de cette ignorance de la plupart des seigneurs, que furent inventés des cachets grossiers, auxquels on donnait le nom de SCEAUX, et dont on se servait pour SCELLER ou signer les chartes.

Les barons adoptèrent promptement cet usage, qui les dispensait d'apprendre à écrire; et l'on prit l'habitude de représenter sur le sceau de chacun d'eux, les armoiries figurées sur sa bannière ou son bouclier.

A la vérité, si, dans ce temps, peu de personnes aimaient à s'instruire, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût aussi aisé qu'à présent de se procurer des livres ou même du papier. Le papyrus, dont vous savez que les anciens faisaient usage pour leurs manuscrits, était devenu fort rare; et l'on avait été obligé de le remplacer par le parchemin; mais le parchemin était encore d'un prix si élevé, que peu de gens étaient assez riches pour s'en servir habituellement. On dit même que dans la plupart des monastères où la principale occupation des religieux était de copier des livres, des moines eurent la patience de gratter toute l'écriture de beaucoup d'anciens manuscrits pour pouvoir y écrire autre chose. Ce fut ainsi qu'un grand nom-

bre de livres précieux se trouvèrent perdus; et ce malheur n'est peut-être pas moins à déplorer que l'incendie de la précieuse bibliothèque d'Alexandrie par l'ordre du calife Omar.

Parmi les seigneurs de l'Helvétie possesseurs de châteaux-forts, on distinguait Rodolphe, comte de Hapsbourg, qui était en même temps l'avoué des principaux monastères voisins de ses domaines, de plusieurs villes et de beaucoup de villages. Rodolphe était un homme habile, brave et entreprenant, qui, après avoir combattu les Prussiens, peuple idolâtre récemment sorti à cette époque des montagnes de la Bohême pour ravager une partie de l'Allemagne, était parvenu à les rejeter dans leur pays.

Depuis la mort de Conrad IV, il n'y avait point eu d'empereur d'Allemagne (car on ne peut donner ce titre au jeune Conradin, que nous avons vu périr si *misérablement* avant d'avoir atteint l'âge *d'homme*). Deux princes étrangers, l'un

Anglais, l'autre Espagnol, avaient prétendu à la fois recevoir la dignité impériale de la diète germanique ; mais ni l'un ni l'autre ne régna véritablement sur l'Allemagne, et ce temps où il n'y eut point d'empereur est appelé le GRAND INTERRÈGNE.

Mais après que le crime de Charles d'Anjou eut fait disparaître la maison de Souabe, les ÉLECTEURS, c'est-à-dire les princes et les ducs allemands qui formaient la diète, se réunirent à FRANCFORT, l'une des principales villes du pays, pour élire un nouvel empereur, et appelèrent au trône Rodolphe de Hapsbourg, dont le courage et le mérite étaient connus de toute l'Allemagne. Le comte helvétien accepta avec empressement cette couronne qu'il était digne de porter par ses grandes qualités ; et l'élévation au trône d'un prince redoutable mit fin aux calamités qui pesaient depuis si long-temps sur l'Empire. Il fit régner la justice dans ses vastes *états, vainquit* deux fois le roi de Bohême,

qui périt même dans un combat, et fit démolir un grand nombre de forteresses appartenant à des barons turbulens, qu'il sut forcer à se reconnaître vassaux de l'Empire. Enfin ce prince, qui venait de relever ainsi la majesté impériale, fit preuve d'une grande et véritable sagesse, en abandonnant les Guelfes et les Gibelins d'Italie à leurs propres fureurs.

L'élévation de Rodolphe de Hapsbourg à l'Empire est un des événemens les plus dignes d'attention de cette époque, parce que la famille de ce prince illustre occupa long-temps le trône, et contribua à rendre tout son éclat à cette puissance, que les malheurs des Hohenstauffen avaient livrée aux insultes et à la pitié de l'Europe entière.

GUILLAUME TELL.

Depuis l'an 1291 jusqu'à l'an 1308.

Sous les successeurs de Charlemagne, et ensuite depuis Othon-le-Grand, mes jeunes amis, l'usage s'était établi que les empereurs allemands, avant d'aller à Rome se faire couronner par les papes, prissent le titre de Roi des Romains; pendant long-temps les monnaies romaines portèrent le nom et l'image de l'empereur régnant, mais depuis la fameuse querelle de Grégoire VII et de Henri IV, cette coutume cessa d'être observée, et cette royauté ne fut plus qu'un titre d'honneur accordé au prince qui devait hériter de l'Empire. Rodolphe de Hapsbourg, dans sa *vieillesse*, pour conserver la dignité im-

périale à sa famille, avait fait reconnaître, en cette qualité, par la diète germanique, son fils ALBERT, duc d'Autriche, qu'il destinait à régner après lui, mais à sa mort, les électeurs abandonnant le prétendu roi des Romains, placèrent sur le trône ADOLPHE, comte de NASSAU, l'un des plus puissans princes d'Allemagne : cela fut cause qu'une grande guerre s'alluma entre Adolphe et Albert, et une bataille sanglante ayant eu lieu sur les bords du Rhin, auprès de Worms, le fils de Rodolphe de Hapsbourg tua son rival de sa propre main, et s'empara ainsi de l'Empire.

Or, Albert d'Autriche en recouvrant le vaste héritage de son père, lui avait aussi succédé comme avoué d'une partie de l'Helvétie; mais les habitans de cette contrée, tout pauvres et simples qu'ils étaient, s'aperçurent bientôt qu'au lieu d'être leur protecteur, il était devenu pour eux un maître sévère, et les traitait avec autant d'orgueil et de dureté que s'ils eussent été

les serfs de ses domaines. Les Helvétiens, défendus par leurs montagnes neigeuses, ou leurs profondes vallées que les glaces de l'hiver rendent inaccessibles une partie de l'année, se souvinrent alors qu'ils étaient nés libres, et ils supportèrent avec mécontentement que le nouvel empereur s'efforçât de leur ôter l'indépendance qu'ils tenaient de leurs aïeux.

Albert, de son côté, s'indignait d'entendre ce peuple de laboureurs et de bergers murmurer contre ses volontés, et afin de les contraindre à l'obéissance, il leur envoya pour gouverneur un seigneur autrichien nommé Gesler, qui était un homme orgueilleux et sans pitié, auquel il confia un bon nombre de soldats, toujours prêts à exécuter ses ordres les plus rigoureux envers les Helvétiens. Ces pauvres gens se soumirent alors en gémissant, à souffrir ce qu'ils ne pouvaient empêcher, mais chaque jour ils détestaient davantage Gesler et ses *Allemands, et* n'attendaient qu'une occasion

favorable pour exterminer cette race étrangère, dont l'insolence et la grossièreté leur semblaient insupportables.

Dès ce temps-là, l'Helvétie était divisée en CANTONS, c'est-à-dire en diverses portions de pays, comprenant plusieurs villes, plusieurs villages, et un grand nombre de hameaux et d'habitations isolées. Chacun de ces cantons portait le nom de son village principal, et la tyrannie de Gesler s'appesantit d'abord sur ceux d'URI, d'UNDERWALD et de SCHWITZ, d'où est venu plus tard le nom de SUISSE, que porte aujourd'hui toute l'ancienne Helvétie.

Cependant Gesler, pour avoir le droit de maltraiter les Helvétiens, les avait forcés à travailler à la construction d'une forteresse formidable, qu'il commençait à bâtir, au-dessus de la ville d'ALTORF, à peu de distance du lac de Lucerne, vaste étendue d'eau qui baigne les rivages des trois cantons que je viens de vous nommer. Pour contraindre les paysans à ce travail,

es soldats allaient les arracher de leurs haumières, en les frappant du bois de eurs lances, leur enlevaient leurs besiaux, et joignaient encore les injures et a raillerie aux mauvais traitemens dont ls les accablaient. Certes il ne manquait as d'hommes de courage parmi ce peuple i cruellement opprimé, mais aucun d'eux 'osait encore élever la voix contre ses opresseurs, de peur de voir sa chaumière ncendiée, sa charrue brisée, et peut-être a famille égorgée, car Gesler avait permis à ses Autrichiens de commettre tous es crimes.

Au milieu de cette nation outragée sans tre avilie, il y avait dans le canton de chwitz un laboureur nommé GUILLAUME TELL, que tous ses voisins estimaient à ause de sa sagesse, de son obligeance et le ses vertus. Tell avait une femme, et un etit garçon appelé GEMMI, qu'il chérissait omme un père aime toujours son enfant; on unique bonheur était de se reposer aurès d'eux sous son toit de chaume, après

le travail pénible d'une journée de labourage. Quelquefois aussi cet homme intrépide gravissait les hautes montagnes dont sa demeure était environnée, pour aller à la chasse des chamois, sorte de chèvre sauvage, que l'on ne trouve que sur les sommets les plus escarpés, où ils paissent l'herbe qui croît dans les crevasses des rochers couverts de neige. Aucun chasseur n'était plus hardi à franchir les précipices effrayans qui séparent les montagnes helvétiques les unes des autres: à l'aide d'un bâton ferré qu'il appuyait adroitement sur les pierres roulantes, on le voyait gravir avec légèreté les rocs glacés, où le pied le plus exercé ne saurait se poser sans danger de glisser dans ces abîmes dont on n'aperçoit pas le fond; l'arc dont il était armé lançait avec certitude sa flèche au but qu'il voulait atteindre, et quoique cet instrument fût alors fort en usage parmi les montagnards, aucun d'eux n'égalait son adresse à s'en

Tell avait encore un autre talent que peu de ses compatriotes partageaient avec lui, c'était de diriger une barque avec la plus grande habileté sur le lac de Lucerne, où s'élèvent quelquefois des tempêtes effrayantes et subites. Son courage et son adresse lui avaient donné une grande renommée parmi les Helvétiens, et on le citait à vingt lieues à la ronde comme le plus sage pilote et le meilleur archer des trois cantons.

Cependant, l'habileté de Guillaume à lancer une flèche et à conduire une barque sur le lac agité, et son amour pour sa femme et son petit Gemmi, n'étaient pas ses seules qualités. Cet homme simple avait aussi un cœur généreux qui s'irritait de voir ses concitoyens courber honteusement la tête sous la tyrannie de Gesler. A chaque nouvelle insulte des Autrichiens, il se tordait les mains de désespoir, et déplorait amèrement la servitude de l'Helvétie avec quelques amis auxquels il *faisait partager* son indignation.

Dans le temps où nous vivons, mes jeunes amis, l'amitié qui unit deux personnes n'est qu'un échange de bons procédés et d'égards plus tendres que la politesse. On se félicite du bonheur qui arrive à son ami; on se chagrine avec lui; on le console lorsqu'il est affligé, et enfin on tâche de l'aider et de le servir dans tout ce qui peut lui être utile ou agréable. Mais au moyen âge, lorsque chacun était environné de dangers et de craintes, l'amitié exigeait d'autres sacrifices. Il fallait que chaque homme fût prêt à verser son sang pour secourir celui qu'il nommait son ami; que, de jour comme de nuit, son bras, son bien, sa maison, fussent à son service. C'était un dévouement de tous les instans, parce que les périls étaient continuels et communs.

Parmi les amis de Guillaume (car il était digne d'en avoir beaucoup), il y avait trois hommes qui sont devenus bien célèbres dans l'histoire. Ils se nommaient STAUFFACHER, WALTER FURST et MELCTAL, et habitaient tous trois les bords du lac de

Lucerne. Souvent ils mêlaient leurs imprécations contre Gesler à celles de Tell; et plus d'une fois ils avaient juré ensemble de mourir, plutôt que d'abandonner leur patrie à la domination autrichienne. Déjà même chacun d'eux avait réuni secrètement un grand nombre d'épées, de lances et d'armes de toute espèce, pour s'en servir à l'occasion; cependant personne encore ne soupçonnait leurs généreux desseins, lorsqu'un événement imprévu vint les forcer d'éclater.

Un jour, Gesler, enhardi par la patience et la résignation de ce peuple, dont la haine ne lui était pourtant pas inconnue, imagina, pour trouver de nouvelles victimes, de placer son bonnet au bout d'une lance plantée au milieu de la place publique d'Altorf, et de faire publier à son de trompe que tous les Helvétiens, en passant dans cet endroit, eussent à se découvrir la tête devant cette enseigne ridicule. De nombreux soldats, cachés à dessein, *épiaient les* malheureux qui traversaient

la place, et leur ordonnaient de saluer ce bonnet, sous peine d'être conduits devant Gesler, dont la cruauté leur était connue.

Quoique beaucoup de paysans eussent déjà traversé Altorf, personne n'avait encore eu le courage de refuser d'obéir aux ordres insolens du gouverneur, lorsque Guillaume Tell, passant par hasard avec son enfant sur la place, aperçut le bonnet de Gesler. Il demanda ce que cela signifiait; et lorsqu'on lui eut expliqué ce qui était ordonné, il rougit de colère, et enfonçant fièrement son chapeau sur sa tête, il vint passer au pied de la lance sans se découvrir. Les soldats, qui l'observaient, se saisirent aussitôt de l'audacieux et du petit Gemmi, et les traînèrent devant le tyran, qui lui demanda comment il se nommait.

« Mon nom est Guillaume Tell », répondit l'Helvétien en le regardant avec assurance, « et je suis né dans le canton « de Schwitz. — C'est donc toi », reprit alors Gesler avec un sourire atroce, « que

« l'on renomme pour ton adresse à lancer « des traits qui ne manquent jamais leur « but? Eh bien! je veux éprouver si ce « que l'on m'a dit de toi n'est point un « mensonge; et à l'instant même, pour « essayer ton talent d'archer, j'ordonne « que l'on place sur la tête de ton fils une « pomme que tu enlèveras avec ta flèche. « Cela ne doit être qu'un jeu pour toi », ajouta ce barbare en éclatant de rire, « si « l'on ne m'a point trompé sur ton habi- « leté. A ce prix, je te promets la vie et « celle de ton enfant; mais si tu refuses, « on va le faire mourir aussitôt sous tes « yeux. »

Il faut connaître, mes jeunes amis, toute la tendresse que porte un père à ses enfans pour comprendre ce que dut éprouver l'infortuné Guillaume en entendant cet horrible arrêt. Cet homme, qui avait cent fois bravé la mort sans y penser, devint pâle et tremblant; il se jeta aux pieds du cruel Gesler; il le supplia de le faire périr *à l'instant* même et d'épargner son fils,

plutôt que d'exiger de lui ce qu'aucun père ne pourrait accomplir sans expirer de douleur; mais le tyran fut inflexible, et faisant aussitôt conduire ses deux victimes sur la place publique, on plaça la pomme sur la tête du petit garçon, et à quelque distance le malheureux Guillaume, auquel on remit son arc et son carquois pour qu'il y choisît une seule flèche. Le monstre lui-même voulut être témoin de cet affreux spectacle, auquel il força les citoyens d'Altorf d'assister, environnés de ses gardes tenant en main leurs épées nues.

Rien, en effet, n'était plus difficile à remplir que la condition imposée par Gesler, et le cruel se flattait sans doute que la flèche, au lieu d'enlever la pomme sur la tête de Gemmi, lui percerait le cœur; car le moindre mouvement du pauvre enfant eût suffi pour troubler l'œil de son père, et le rendre l'assassin de celui qu'il aimait plus que la vie; mais Dieu veilla *sans doute* sur ces infortunés, et inspira

au petit garçon la force nécessaire pour demeurer immobile. La flèche de Guillaume, après avoir sifflé dans l'air, enleva la pomme sans toucher à l'enfant, que Tell saisit aussitôt dans ses bras en l'arrosant de larmes. Mille cris de joie éclatèrent parmi le peuple à ce touchant spectacle, et Gesler lui-même s'était approché pour témoigner sa surprise de cette incroyable adresse, lorsqu'il aperçut sous le vêtement de Guillaume un second trait, que celui-ci y avait glissé furtivement.

Le tyran fut étonné de voir cette arme redoutable entre les mains de Tell, et la lui faisant aussitôt enlever, il lui demanda à quel usage il avait destiné cette autre flèche, qui devait lui être inutile : « Si j'avais « eu le malheur de frapper mon enfant de « la première », lui répondit Guillaume avec fermeté, « celle-ci était réservée pour « te donner la mort, et cette fois du moins « ma main n'aurait point tremblé. » Gesler frémit en entendant cette réponse altière; et, dans sa colère, il ordonna à ses

gardes de saisir Guillaume, et de le jeter dans un cachot; mais ayant appris que le peuple d'Altorf murmurait et menaçait de prendre les armes pour délivrer le prisonnier, il fit préparer aussitôt un grand bateau, dans lequel il s'embarqua lui-même sur le lac avec son captif chargé de fers, et une troupe de ses meilleurs soldats.

Pendant ce temps, le petit Gemmi, que les gardes avaient repoussé rudement, se désolait sur le rivage, en voyant s'éloigner la barque qui emportait son malheureux père; lorsqu'il l'eut entièrement perdu de vue à travers les brouillards du lac, ce courageux enfant courut jusqu'à la chaumière où sa pauvre mère ignorait encore le danger de son mari et de son fils, et lui apprit tous leurs malheurs. Il mêla ses larmes aux siennes, et tous deux, dans leur douleur, priaient Dieu de toute leur âme de sauver Guillaume, lorsque cette généreuse femme se souvint qu'elle avait entendu, peu de jours auparavant, Tell

et ses amis convenir que si quelque danger menaçait l'un d'eux, il lui suffirait d'allumer un grand feu sur la montagne, pour qu'aussitôt les autres accourussent à son secours.

En effet, dès que la nuit fut venue, ramassant avec son fils une quantité de bois sec et de broussailles, ils en firent un tas auquel ils mirent le feu, et bientôt la flamme s'éleva et fut aperçue à une très grande distance; car à l'instant même d'autres feux s'élevèrent sur les rochers qui entouraient le lac; Gemmi et sa mère, se jetant alors à genoux, rendirent grâces au ciel, qui avait permis que leurs amis aperçussent leurs signaux de détresse.

Gesler et son prisonnier, dont le courage n'était point abattu par le poids de ses chaînes, étaient parvenus au milieu du lac, et tous ceux qui montaient la barque avaient remarqué les flammes qui brillaient sur les montagnes. Gesler ne s'en inquiéta guère, pensant que c'étaient quel-

ques chaumières que l'on brûlait par son ordre; mais Guillaume conçut un rayon d'espoir en se souvenant des promesses de ses amis.

Cependant, à mesure que le bateau s'avançait sur le lac, la nuit devenait plus sombre, le ciel se couvrait de nuages noirs, le tonnerre grondait dans le lointain, un vent violent commençait à souffler, et les vagues se soulevaient avec un bruit terrible. Le pilote, qui tenait le gouvernail, cria à Gesler qu'une effroyable tempête se préparait, et qu'ayant perdu sa route dans l'obscurité, il craignait à tout moment de voir la barque se briser contre quelque rocher. Gesler fut épouvanté à cette nouvelle; car les méchans manquent presque toujours de courage à l'approche du danger; et il enjoignit au pilote de redoubler d'efforts pour aborder quelque coin de terre où l'on pût attendre que la tempête fût calmée; mais *tout ce* que purent faire les matelots fut

nutile, et la barque, battue à la fois par
'orage et par les flots, commençait à tour-
noyer, comme si elle eût été sur le point
l'être engloutie, lorsque le pilote, épuisé,
'écria qu'un seul moyen de salut leur res-
ait, c'était de confier le gouvernail à
Guillaume Tell, le plus habile marinier
le toute l'Helvétie. Gesler ordonna aus-
itôt qu'on ôtât les chaînes au prisonnier,
t Guillaume, ayant saisi le gouvernail,
ommença à diriger la barque avec assu-
ance à travers les rochers dont elle était
nvironnée. Sans répondre à aucune des
uestions de ceux qui l'entouraient, ni de
Gesler lui-même, il gouverna le bateau
ers le rivage d'Underwald, où il était cer-
ain de trouver des amis. A la faveur de
'obscurité, il se saisit adroitement d'un
rc et d'une flèche qu'il cacha avec soin;
uis, lorsque les premières lueurs du jour
ui apprirent qu'il allait toucher au rivage,
u moment même où Gesler, se croyant
rès d'aborder, jetait un cri de joie, Guil-
aume s'élança vivement sur le rocher le

plus voisin, repoussa du pied la barque, et armant aussitôt son arc, il décocha au tyran une flèche aiguë qui lui traversa la poitrine et le renversa mort dans les bras de ses gardes stupéfaits.

Quant à Guillaume, gravissant légèrement les rocs voisins, il disparut à leurs yeux avant qu'ils fussent revenus de leur surprise; et ayant bientôt rejoint ses amis, il apprit d'eux qu'à leur signal les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald s'étaient soulevés contre les Autrichiens, qu'ils avaient égorgés; que la citadelle d'Altorf était tombée en leur pouvoir, et que cette seule nuit avait délivré la Suisse de ses oppresseurs.

Le peuple proclama Melctal, Furst, Stauffacher et Guillaume Tell, les libérateurs de l'Helvétie, qui depuis ce temps n'a jamais cessé d'être un pays libre; bientôt les cantons de Lucerne, Zurich, Berne et d'autres encore suivirent l'exemple que leur avaient donné leurs frères, et si, pendant deux cents ans encore, les em-

pereurs d'Allemagne firent de nouveaux efforts pour soumettre cette nation pauvre mais indépendante, les forces de la Germanie vinrent se briser contre le courage de ces généreux montagnards, qui ne cessèrent jamais de préférer la mort à la servitude.



RIENZI.

Depuis l'an 1308 jusqu'à l'an 1354.

Quand je vous ai raconté, mes jeunes amis, l'élévation des évêques de Rome à la papauté, c'est-à-dire à la dignité de chef de l'Église chrétienne, je vous ai dit que ces pontifes étaient élus par le peuple de cette grande ville, assemblé à cet effet sur la place publique, comme au temps des anciennes comices. Cette manière d'élire les papes se conserva pendant près de huit siècles, à travers les longs troubles et les calamités qui assaillirent l'Italie durant cet intervalle ; mais le peuple de Rome ne fut pas exempt des crimes et des malheurs que causèrent les querelles des Guelfes et des Gibelins, et cette vieille

capitale du monde avait été plus d'une fois le théâtre de combats sanglans et de désastres publics.

A Rome comme à Pise, comme dans toutes les autres villes italiennes, les barons avaient élevé des châteaux-forts et des tours, d'où ils menaçaient et maltraitaient le menu peuple, non seulement dans les campagnes, mais encore dans la ville même, dont plusieurs quartiers étaient entièrement déserts, tant le nombre des citoyens romains avait diminué, depuis la chute de l'empire d'Occident. Le Forum était abandonné et planté de vignes ; un nombre considérable de maisons manquaient d'habitans ; les imposans débris des théâtres, des temples, des anciens tombeaux, dont les épaisses murailles semblaient encore inébranlables, étaient devenus autant de forteresses, où se retiraient les barons romains et leurs soldats, sorte de brigands de toute nation auxquels on donnait le nom de CONDOTTIERI, ou de mercenaires. Dans *toute l'Italie*, ces Condottieri étaient les

seules armées qui servissent encore les querelles des villes de Lombardie ou de Toscane, et quelques uns de leurs chefs devinrent par la suite les princes et les souverains de plusieurs républiques.

Cependant, au milieu de cette triste situation, les Romains s'enorgueillissaient encore de porter le nom des anciens conquérans du monde, et s'indignant parfois d'obéir à un simple prêtre, ils avaient tenté à diverses reprises de relever l'ancienne république, en se donnant des magistrats qui, sous le nom de sénateurs ou de capitaines, disputaient aux pontifes l'autorité souveraine, et les obligeaient à se renfermer dans leurs châteaux, auxquels on donnait le nom de palais de Latran et de Vatican. Ainsi, tandis que les papes forçaient des empereurs et des rois à leur obéir par la terreur de l'excommunication, leur pouvoir était méprisé dans Rome, et leur personne même n'était pas à l'abri des outrages et des violences du peuple et des barons romains.

Or, il arriva qu'un pape nommé Alexandre III, pour éviter les dangers auxquels chaque nouvelle élection exposait les pontifes, établit qu'à l'avenir les papes ne seraient plus élus par le peuple de Rome, mais qu'une assemblée de princes de l'Église, auxquels on donnait le titre de Cardinaux, distingués des évêques par une robe et un bonnet de pourpre, choisiraient le personnage qui serait élevé au siége de saint Pierre. Cette réunion des cardinaux pour l'élection des papes reçut le nom de Conclave, ce qui signifie chambre commune, parce que ces princes, pour une semblable cérémonie, sont réunis dans un même appartement, dont la porte est murée, pour que personne ne puisse y entrer ni en sortir, et où ils ne reçoivent leur nourriture que par une petite fenêtre. Cette captivité des prélats, qui dure ordinairement plusieurs jours, ne peut être terminée que lorsqu'ils annoncent que leur choix est arrêté, et qu'ils *ont* élu un nouveau pape. Cette cé-

rémonie du conclave se renouvelle encore à présent après la mort de chaque pontife, et tous les cardinaux de l'Europe sont obligés de s'y rendre, pour lui nommer un successeur.

Malgré ces précautions, les prélats qui, après Alexandre III, furent élevés à la papauté, se trouvèrent encore exposés à tant de dangers par la turbulence du peuple de Rome, que l'un de ces pontifes, nommé Clément V, résolut d'abandonner cette antique capitale du monde chrétien et de transporter la chaire de saint Pierre à Avignon, grande et belle ville de France, située sur les bords du Rhône, où il n'aurait plus à craindre les violences de cette populace. Les Romains virent avec indignation cet abandon, et leur ressentiment contre les papes devint la cause de bien des troubles dans leur cité. Les principales familles romaines, à la tête desquelles s'étaient placées celles des Colonne et des Ursins (ainsi nommées parce que dans leurs armoiries, la première faisait figurer une co-

lonne antique, et la seconde un jeune ours), s'emparèrent de l'autorité que les papes avaient confiée à un cardinal revêtu du titre de Légat, et souvent les dissentions de ces barons renouvelèrent les désastres de Pise et des autres républiques d'Italie. Retirés dans leurs forteresses impénétrables, les barons se crurent tout permis; leurs soldats maltraitaient les pauvres gens, incendiaient leurs maisons, et, derrière leurs épaisses murailles, se riaient de leur désespoir et de leur vengeance. Mais nous verrons bientôt comment de pareils désordres devaient finir, et quel homme extraordinaire devait être à la fois l'auteur et la victime de cette étonnante révolution.

A cette époque, mes enfans, et malgré le malheur des temps, on commençait à s'apercevoir que certains hommes en Europe devenaient moins grossiers et moins ignorans, et des inventions récentes dans divers pays faisaient pressentir de grands changemens dans l'esprit et les mœurs

des nations. Les Maures d'Espagne venaient de faire connaître en Europe une nouvelle sorte de papier, destinée à remplacer l'usage du papyrus et du parchemin, et faite avec le duvet du Cotonnier, espèce d'arbre qui croît en Orient. Un pilote d'Amalfi, auquel on donne le nom de Flavio Gioja, avait également découvert depuis peu de temps que la pointe d'une aiguille aimantée, c'est-à-dire fortement frottée contre une pierre d'aimant, avait la propriété de se tourner constamment d'elle-même vers le nord. Cet homme ingénieux conçut l'idée de faire usage de cette découverte pour diriger un navire sur la mer vers le point de la terre où l'on voudrait aborder, car vous concevrez aisément, mes jeunes amis, que si l'aiguille aimantée indique constamment le nord, il est facile de connaître la position de tous les lieux du monde, par rapport à ce point, qui ne change jamais.

Jusqu'alors les marins les plus habiles n'avaient eu d'autre moyen de se conduire

sur la mer, que de consulter les astres par des observations d'autant plus difficiles à pratiquer, que l'on n'avait point encore inventé les lunettes, qui servent aujourd'hui à distinguer les objets que leur éloignement ne permet pas à l'œil d'apercevoir. Aussi aucun pilote n'osait-il s'aventurer hors de la vue des rivages; le moindre changement de vent exposait les navigateurs aux plus grands dangers, et la Méditerranée était la seule mer que les vaisseaux de l'Europe pussent parcourir. Mais lorsque l'on eut découvert la Boussole, c'est le nom que l'on donne à une petite boîte ronde, presque semblable à une montre, où l'aiguille aimantée est placée sur un pivot mobile, la navigation devint un art d'autant plus glorieux qu'il promit d'être plus utile.: la géographie, dont la connaissance était auparavant remplie d'erreurs, fit de grands progrès, et la nouvelle invention, en permettant aux navires de voguer en pleine mer, donna les moyens d'entreprendre les voyages les

plus lointains, dont vous apprendrez aussi quelque jour, mes bons amis, quels furent les immenses résultats.

Dans le même temps il se manifestait, dans plusieurs pays, mais surtout en Italie, une vive curiosité pour les livres grecs et latins écrits sur papyrus, que l'on retrouvait assez fréquemment dans quelques monastères, où des religieux les avaient conservés, et quelquefois même transcrits sur des parchemins. Les croisades, et les voyages des Génois et des Vénitiens en Orient, avaient rendu la langue grecque familière à un grand nombre de personnes; le latin s'était conservé dans l'Église romaine; les barons eux-mêmes ne dédaignaient plus d'apprendre à lire et à écrire, laissant aux Condottieri le soin de passer leur vie à batailler; beaucoup de personnes contemplaient avec respect et admiration les débris de la grandeur romaine; et les statues, les mosaïques, les ruines des monumens antiques, échappés aux incendies des Barba-

res ou aux dévastations des guerres civiles, attiraient l'attention de quelques érudits, qui se livraient avec une infatigable ardeur à la recherche de tout ce qui rappelait l'ancienne splendeur de Rome.

Parmi ces hommes studieux, dont les travaux devaient arracher l'Europe à la barbarie, on distinguait un jeune Romain nommé Nicolas Rienzi, qui, né dans la classe du peuple de cette capitale (son père était cabaretier et sa mère blanchisseuse), s'était élevé au premier rang des savans et des antiquaires de son temps; personne mieux que lui ne savait déchiffrer sur un tombeau ou sur un marbre antique, les inscriptions grecques et latines que l'on découvrait chaque jour dans les ruines; il se plaisait à les expliquer au peuple, qui s'assemblait en foule autour de lui pour l'entendre, tant il s'exprimait avec élégance et facilité; mais ce n'était pas seulement par admiration pour des *débris de pierres* ou de vieux manuscrits

que Rienzi se livrait avec cette passion à l'étude de l'antiquité, c'était surtout pour apprendre à connaître les vertus et les grandes actions qui avaient autrefois élevé si haut la gloire de Rome.

Lorsqu'il lisait dans les anciens auteurs la gloire de Régulus retournant mourir à Carthage pour ne point manquer à sa parole ; le désintéressement de Cincinnatus, labourant lui-même son champ après avoir gagné des batailles ; la générosité de Scipion, rendant une jeune fille à ses parens éplorés, et refusant de recevoir leurs trésors ; la grandeur d'âme des Gracques, mourant tous deux pour avoir tenté de soustraire le peuple de Rome à la tyrannie des patriciens et du sénat ; le jeune Rienzi déplorait sincèrement de n'avoir pas vécu comme ces hommes illustres, dans le temps où le titre de citoyen romain était envié de tous les peuples de la terre ; il puisait dans cette étude une meilleure idée de lui-même, et comparant la dureté des *anciens* patriciens envers le peuple, à celle

dont les Colonne et les Ursins accablaient ses concitoyens, il apprenait à les détester, et concevait l'espoir de délivrer aussi sa patrie de la cruauté des riches et des puissans.

Un jour que le peuple, selon sa coutume, s'était assemblé au Capitole pour écouter Rienzi, celui-ci fit découvrir aux yeux de la foule un tableau qui attira les regards de tous les assistans, quoique la peinture, tout récemment rétablie à Florence, par deux hommes habiles, nommés Giotto et Cimabué, eût encore fait peu de progrès dans les autres villes d'Italie; mais le sujet de ce tableau méritait de fixer l'attention.

Il représentait un vaisseau battu par une violente tempête, et que les flots de la mer paraissaient près d'engloutir; sur ce vaisseau on distinguait une femme vénérable, vêtue d'habits de deuil, qui, les yeux baignés de larmes, les cheveux épars, et les bras élevés vers le ciel, semblait le supplier de ne point la laisser pé-

rir : au-dessus de sa tête était écrit en caractères apparens : C'est ici Rome. Auprès de ce navire en danger, on voyait flotter les débris de quatre autres vaisseaux qui avaient déjà fait naufrage, et sur chacun desquels on lisait les noms de Babylone, Carthage, Troie et Jérusalem, avec cette inscription remarquable : C'est l'injustice qui les a fait périr.

Pendant que le peuple, fortement ému par la vue de ce tableau, ne se lassait point de l'admirer, Rienzi s'avança, et élevant la voix, il représenta à la foule les malheurs de toute espèce dont les barons ne cessaient d'accabler les Romains. L'assemblée, après l'avoir écouté avec respect, s'écoula tristement, et chacun, en rentrant dans sa maison, jurait tout bas de ne pas souffrir plus long-temps l'insolence des nobles.

Ce fut par de semblables moyens, fréquemment répétés, que Rienzi parvint à exciter une haine profonde contre les barons, parmi cette population irascible *qu'ils* avaient si long-temps foulée aux

pieds : chaque jour l'animosité des Romains contre les plus puissantes familles devenait plus menaçante, et lorsque cet homme habile s'aperçut que le moment d'agir était arrivé, il convoqua les chefs du peuple sur le Mont-Aventin, une des sept collines où vous savez que Rome était bâtie. Cent hommes seulement se rendirent d'abord à cette assemblée, mais lorsque Rienzi leur eut rappelé avec son éloquence ordinaire l'ancienne gloire de leur patrie et son humiliation présente; lorsqu'il leur eut promis que le pape d'Avignon approuverait les efforts qu'ils feraient pour se délivrer de la tyrannie des nobles, la multitude accourue autour de lui s'écria qu'il fallait rétablir la république romaine, à laquelle on donna le nom de Bon-État. Quant à lui, pour récompense de ses travaux, il fut mis à la tête du nouveau gouvernement, avec le titre de Tribun, qu'il préféra à tout autre, parce que les Gracques, défenseurs comme lui de la liberté *populaire*, l'avaient porté autrefois.

Le premier usage que fit Rienzi de sa nouvelle puissance, fut de bannir de la ville tous les barons romains qui refusèrent de jurer fidélité au bon État : leurs châteaux furent démolis ou abandonnés au peuple, qui les conserva pour la garde de la cité; la paix et le bon ordre furent aussitôt rétablis dans tous les quartiers; les Condottieri furent poursuivis, et plusieurs d'entre eux envoyés au supplice; la joie fut grande pendant quelques mois dans cette population, qui se crut régénérée; l'Italie entière s'en réjouit, et les ambassadeurs de toutes les républiques de Lombardie et de Toscane vinrent faire alliance avec le tribun; des rois de Naples et de Hongrie le consultèrent pour mettre fin à des différends qui s'étaient élevés entre eux; et Rienzi semblait destiné à consolider son ouvrage, lorsque son orgueil, excité par une si incroyable fortune, causa sa perte et celle de la nouvelle république dont il était le fondateur.

En effet, dès que cet homme, qui n'avait

appris à régner que dans les livres, se vit supérieur à tous ceux dont il avait éprouvé l'insolence, il s'imagina qu'aucune dignité n'était au-dessus de son mérite; lui, qui n'avait jamais feuilleté que des manuscrits, et visité que des ruines savantes, il se crut un vaillant homme de guerre et voulut recevoir en grande pompe le titre de chevalier. La veille du jour fixé pour cette cérémonie, il fit célébrer dans le palais de Latran un banquet splendide auquel assistèrent les étrangers les plus illustres et les chefs du peuple; le lendemain il se baigna dans une cuve de porphyre, où l'on disait que Constantin-le-Grand s'était purifié avant de recevoir le baptême; et un chevalier italien lui ayant chaussé des éperons d'or et attaché au côté une épée, marque de sa nouvelle dignité, il se présenta au peuple sur les marches du Capitole, vêtu d'un habit de velours écarlate; alors tirant son épée à la vue de la foule, et en frappant l'air de trois côtés, pour figurer les trois parties du monde (*l'Asie*, l'Europe et l'Afrique, les

seules que l'on connût alors), il s'écria gonflé d'orgueil : Ceci est à moi! ceci est à moi! ceci est à moi! Des trompettes d'argent sonnèrent aussitôt pour annoncer au loin cette solennité; mais la pompe extravagante dont s'environnait le fils du cabaretier indigna le peuple qui en était témoin, et dès ce moment on remarqua que sa présence n'excitait plus la joie publique.

Cependant le pape d'Avignon avait appris avec autant de colère que d'effroi, la révolution que Rienzi venait de causer à Rome, et tandis que celui-ci lui envoyait des ambassadeurs pour solliciter son amitié, Clément fit marcher contre lui, sous la conduite d'un légat, une armée de Condottieri, qui s'empara de Rome sans que le peuple de cette ville, que Rienzi avait vainement tenté d'appeler aux armes, en faisant sonner le beffroi, fît la moindre tentative pour s'y opposer. L'orgueilleux tribun, abandonné de ceux qu'il avait fa-*tigués* de son faste et de ses représentations

théâtrales, eut encore le temps de se réfugier au château Saint-Ange, accompagné d'une suite nombreuse et faisant sonner devant lui ses trompettes; mais le peuple immobile le regarda passer, et peu de jours après, Rienzi n'ayant plus auprès de lui que quelques amis fidèles, s'échappa secrètement de sa retraite, et se rendit auprès du roi de Hongrie, chez lequel il espérait trouver un refuge.

De longues années d'exil et de captivité dans les prisons d'Avignon, où il avait été jeté par l'ordre du pape, à qui le prince hongrois l'avait livré, furent le juste châtiment de la vanité qui avait troublé la raison du tribun du bon État, pendant la courte durée de sa puissance. Après sept ans de cette existence pénible, le pontife, à la prière d'un ami de Rienzi, nommé Pétrarque (l'un des plus grands poètes de l'Italie, après le Dante), lui permit de retourner à Rome, à condition qu'il emploierait tous ses efforts pour replacer cette *capitale* sous la domination des pa-

pes : quelques uns de ses anciens partisans l'accueillirent avec joie, et lui ouvrirent les portes de Latran ; mais le peuple, qui n'avait point oublié son fol orgueil, se révolta contre lui, et s'étant emparé du palais, le chercha partout pour le tuer. Reconnu par un Romain au moment où, déguisé en porte-faix, il cherchait à fuir en feignant d'emporter sur sa tête des couvertures provenant du pillage, il fut poignardé auprès de cette même cuve de porphyre où il avait pris son bain de chevalerie, et sa tête, séparée du tronc, fut ignominieusement attachée à l'étal d'un boucher, comme celle d'un animal. Son corps, traîné dans la boue et livré aux outrages de la populace, toujours extrême dans ses haines comme dans ses affections, fut jeté dans le Tibre, dernier trait de ressemblance avec ces illustres Gracques dont il se vantait d'être l'imitateur.

Le meurtre de Rienzi fit disparaître sans retour l'ombre de république romaine qu'il *avait tenté* de rétablir, mais son court tribu-

nat fut un coup fatal à la puissance des barons, qui ne s'en releva pas : quelques années plus tard, les papes, dont l'autorité avait cessé d'être contestée par le peuple de Rome, quittèrent Avignon pour retourner dans cette capitale, dont ils devinrent enfin les véritables souverains; les empereurs d'Allemagne renoncèrent à recevoir de leur main la couronne des Césars; et Rome ne conserva, de sa grandeur passée, que la gloire impérissable de son nom, l'empire des arts, qu'elle disputa long-temps et enfin arracha à Florence, et surtout l'illustration qui s'attache à la métropole du monde chrétien.

GENGIS-KHAN.

Depuis l'an 1206 jusqu'à l'an 1259.

Lorsqu'on vous a dépeint, mes jeunes amis, les diverses espèces d'hommes qui habitent les différentes contrées de la terre, vous aurez remarqué sans doute cette seconde race humaine, à la peau jaune ou olivâtre, dont la tête est volumineuse, le visage large et aplati, le nez écrasé, les lèvres épaisses, les pommettes des joues saillantes, et les yeux ronds et bridés; ces hommes sont d'une taille robuste quoique peu élevée, leur humeur est farouche et leurs mœurs les portent au vol et à la ruse; ils habitent avec leurs femmes et leurs enfans sous des tentes qu'ils transportent à leur gré d'un lieu à un autre; leur nour-

riture ordinaire est le lait de leurs jumens ou la chair des chevaux, et leur existence habituelle est errante et vagabonde. C'est à cette race d'hommes, mes enfans, originaire des vastes contrées de la Haute-Asie, qu'appartiennent une partie des nations barbares dont je vous ai parlé dans ce livre et dans d'autres, telles que les Huns, les Avares, les Madgiares ou Hongrois, que les victoires d'Othon-le-Grand forcèrent à se fixer sur les bords du Danube : aujourd'hui même, les peuples de la même origine forment la nation tartare, dont les hordes voyageuses parcourent incessamment une grande partie de l'empire de Russie, en chassant devant elles d'innombrables troupeaux de brebis ou de coursiers sauvages.

Or, pendant que l'Europe était le théâtre d'une partie des événemens que je viens de vous raconter, une nouvelle irruption de ces bandes farouches vint jeter l'épouvante dans l'Orient, et bientôt après menacer plusieurs contrées occidentales.

Un de leurs principaux chefs, auxquels ils donnaient le titre de KHANS, se nommait TÉMUGIN ; ses ancêtres, appelés les MONGOULS ou MONGOLS, régnaient depuis long-temps sur plus de quarante mille familles tartares, et comme il avait autant d'habileté que de courage, il était parvenu à réunir sous son empire la plupart des tribus errantes de cette nation, formant un nombre prodigieux de cavaliers. La manière dont ces barbares faisaient alliance entre eux est fort remarquable : on amenait un cheval entre les deux camps qui allaient se réunir; on l'immolait en présence des armées, et aussitôt les chefs goûtaient l'eau d'un même ruisseau, en se jurant une amitié éternelle. C'était là toute la pompe qu'ils mettaient à cette cérémonie, après laquelle ils devenaient amis dévoués jusqu'à la mort.

Témugin, ayant donc étendu son commandement sur la plupart des tribus tartares, prit le nom de GENGIS-KHAN, ou *le plus grand des Khans*; et sa nation re-

çut le nom de Mongoule, qu'avaient porté les aïeux de son souverain. Ce fut alors que, conduisant, comme Attila, cette multitude de soldats sauvages contre les pays dont le pillage ou la ruine pouvait exciter leur cupidité, il ravagea la plus grande partie de l'Asie, changeant les opulentes villes et les fertiles campagnes en vastes solitudes, emmenant les peuples en esclavage, détruisant tout sur sa route, et ne laissant derrière lui que des cendres et des décombres.

L'une des plus importantes conquêtes de Gengis fut celle de la Chine, dont la Tartarie avait été autrefois tributaire; les Chinois, ce peuple éloigné, chez qui je vous ai dit que commença la culture du mûrier et l'éducation du ver à soie, avaient eu la prudence, pour se préserver des ravages de leurs voisins, d'élever, dès le plus ancien temps, une longue et forte muraille qui séparait entièrement leur pays de celui des Tartares. Cette *grande muraille*, mes enfans, dont une

partie existe encore, n'avait pas moins de plusieurs centaines de lieues d'étendue, et les Chinois, dont le pays est le plus peuplé de la terre, se croyaient à l'abri de toute attaque, lorsqu'ils apprirent avec effroi que Gengis-Khan, ayant percé leur rempart dans plusieurs endroits, s'avançait à travers leurs provinces, le fer et la flamme à la main, à la tête d'une armée innombrable.

Maintenant je dois vous apprendre que ces Chinois, dont les richesses tentèrent l'avidité des Mongouls, sont surtout remarquables par leur sagesse et leurs vertus : la piété filiale, l'amitié fraternelle, la charité, le pardon des injures, sont parmi eux des qualités ordinaires ; mais aussi ils punissent avec la dernière rigueur les mauvais fils, les mauvais frères, les enfans ingrats, parce que l'ingratitude et l'oubli des bienfaits sont à leurs yeux de véritables crimes. Le grand Khan, qui connaissait leurs vertus, eut la barbarie de les faire tourner contre ce peuple esti-

mable. Ses soldats ayant saisi un grand nombre de vieillards infirmes qui n'avaient pu fuir à leur approche, les placèrent, par ordre de Gengis, devant les escadrons qui assiégeaient les villes chinoises, dont les défenseurs préférèrent la mort et la servitude à l'horreur de devenir les meurtriers de leurs pères en lançant sur les ennemis des flèches et des pierres. Par ce stratagème, l'empereur mongoul envahit sans résistance la plus grande partie de la Chine, et la ville même de Pékin, capitale de ce vaste empire, qui renfermait tant de trésors, qu'après avoir épuisé contre les Mongouls leurs traits et leurs cailloux, les habitans leur lancèrent des lingots d'or et d'argent, qui en tuèrent un grand nombre. Gengis ne consentit à retourner sur ses pas avec son armée victorieuse, que lorsque l'empereur chinois, pour désarmer sa colère, eut consenti à lui donner en mariage sa propre fille, accompagnée de cinq cents esclaves, d'un pareil nombre de jeunes filles les *plus belles que* l'on put trouver, et de plus

de trois mille chevaux chargés d'or et de riches étoffes de soie. Néanmoins, l'avidité des conquérans ne fut point encore satisfaite, et pendant de longues années la Chine demeura tributaire des Mongouls, qui en tirèrent des richesses immenses.

Puisque je vous ai parlé de la Chine, mes jeunes amis, je ne dois pas vous laisser ignorer qu'il paraît certain que les peuples de cette contrée connurent long-temps avant ceux de l'Europe plusieurs des importantes découvertes qui devaient illustrer les derniers siècles du moyen âge. Ainsi, l'on assure que l'usage de la boussole était familier aux navigateurs chinois, bien des années avant que la découverte en fût attribuée à Flavio Gioja; et que la poudre à canon fut employée dans leurs armées pour repousser l'invasion des Tartares, dès le temps de Gengis-Khan, c'est-à-dire plus de cent ans avant l'époque où les Européens la connurent. C'était d'eux que les Arabes, et par suite les Maures d'Espagne en avaient appris les terribles effets.

et l'on doit présumer qu'elle leur était déjà familière depuis long-temps. Enfin l'on assure que tandis que l'Europe entière n'employait pour écrire que du parchemin, que son prix élevé mettait à la portée d'un petit nombre de personnes, les Chinois possédaient déjà l'art de fabriquer du papier avec des chiffons de linge, réduits en pâte par l'action de plusieurs marteaux qui le broient avec force.

N'est-ce pas, mes enfans, une chose tout-à-fait remarquable que de voir ce peuple si éloigné de nous et encore à présent si peu connu des Européens, devançant ainsi toutes les autres nations dans les découvertes les plus ingénieuses et les inventions les plus utiles.

La conquête et l'asservissement de la Chine ne furent pas les seuls exploits de Gengis : à la tête d'une armée de plus de sept cent mille cavaliers mongouls, il dévasta les rivages de l'Oxus, d'où vous savez que la nation turque tirait son origine, *et pendant que* deux de ses généraux par-

couraient les bords de la mer Caspienne, il renversait plusieurs empires musulmans et menaçait la Perse. Ce fut après ces irruptions rapides qui avaient répandu l'effroi dans l'Asie entière, que le conquérant, chargé d'ans et de richesses, se disposait à retourner sur ses pas pour se reposer dans sa sauvage patrie, lorsqu'il mourut en chemin, laissant à quatre de ses fils qui lui survécurent le soin d'achever la conquête du monde.

Son corps fût porté en grande pompe au mont ULA-GOLA, où l'on croit qu'étaient les tombeaux de ses ancêtres; mais la puissance des Mongouls ne finit point avec lui, et ses successeurs poursuivirent ce qu'il avait si glorieusement commencé; ils fondèrent en Asie les royaumes de CATAI et de ZAGATAI, et plusieurs autres qui subsistent encore aujourd'hui, s'emparèrent de Bagdad, où ils mirent à mort le dernier des califes abbassides : franchissant ensuite l'Euphrate et le Tigre, ils pillèrent la riche Damas, et s'approchèrent de

Jérusalem, dont les Musulmans d'Égypte étaient maîtres à cette époque. Le sultan Seljoucide d'Iconium, vaincu par eux, se vit réduit à chercher un asile chez les Grecs de Constantinople. Enfin l'Europe elle-même ne fut pas à l'abri de leurs ravages : après avoir traversé les immenses contrées qui forment maintenant l'empire de Russie, et dévasté une partie de la Hongrie, passant les fleuves à la nage en été, ou sur la glace en hiver, les petits-fils de Gengis-Khan épouvantèrent l'Allemagne de leur approche, et l'on eût dit alors que le monde entier allait, pour la seconde fois, subir le joug des farouches descendans des Huns.

LA BATAILLE DE NICOPOLIS.

Depuis l'an 1259 jusqu'à l'an 1396.

Dans le même temps, mes jeunes amis, que les successeurs de Gengis-Khan chassaient d'Iconium les derniers sultans Seljoucides, une nouvelle horde de Turcomans poussée par les Mongouls, des bords de l'Oxus au rivage de la Propontide, s'était établie dans l'ancien empire de Nicée, et avait choisi pour sa capitale la ville de Bursa en Bythinie, autrefois fondée, dit-on, par Prusias, sous le nom de Pruse.

Ces Turcs n'étaient pas moins braves et guerriers que ceux qui avaient envahi l'Asie-Mineure, la Palestine et l'Egypte,

temps des sultans Seljoucides et du issant Saladin ; on leur donnait le nom)ttomans, à cause de leur premier ıir Othman, qui conduisit leurs ban- ; sauvages jusqu'aux portes de Constan- ople. Cet Othman fut un vaillant chef guerre, et fonda la grandeur de cette e redoutable ; mais son frère Orchan, i lui succéda, et régna pendant une igue suite d'années, étendit sur la plus nde partie de l'Asie la puissance otto- ne, et la fixa ainsi dans cette contrée, ù elle ne devait plus être arrachée. ; empereurs grecs de la famille des Pa- logues tremblèrent devant ces nou- ux conquérans, et plus d'une fois il iva même qu'ils implorèrent leur se- ırs, pour étouffer les troubles sans se renaissans qui agitaient leur empire, endaient sa chute imminente.

A cette époque, mes enfans, les che- iers de Saint-Jean de Jérusalem, qui, uis la prise de la Cité sainte par le an d'Égypte, avaient fait à plusieurs

reprises de vains efforts pour la délivrance de la Palestine, s'étaient établis dans cette île de Rhodes si fameuse autrefois par son colosse, dont je vous ai parlé dans l'histoire ancienne. Rhodes, défendue par de fortes murailles, un grand nombre de vaisseaux, et surtout par la valeur de ces intrépides religieux, fut, de la part des Ottomans et des Sarrasins, l'objet d'une multitude d'attaques et de combats, dans lesquels vinrent s'épuiser toutes les forces des Musulmans. Ce ne fut que lorsque l'Asie entière et une partie de l'Europe même, furent devenues la proie de ces conquérans, qu'un de leurs plus puissans sultans, nommé SOLIMAN II, s'empara enfin de ce dernier rempart de la chrétienté dans l'Orient, après un siége long et meurtrier. Un jour, sans doute, vous apprendrez quel fut l'héroïsme de ces chevaliers chrétiens, qui, par leurs seuls efforts, arrêtèrent pendant plusieurs mois les armées et les flottes barbares, et ne succombèrent enfin que lorsqu'ils n'eurent plu

de sang à répandre pour la défense de leur religion.

Sous les premiers émirs de Bithynie, les Ottomans, tout occupés de s'assurer la possession de l'Asie-Mineure, et de relever l'ancien empire turc de Roum, n'avaient point encore tenté d'envahir l'Europe, lorsqu'un des fils d'Orchan les conduisit pour la première fois dans la Thrace, sous prétexte de servir un empereur nommé CANTACUZÈNE, qui avait dépouillé de sa couronne un jeune prince, JEAN PALÉOLOGUE, dont il était le tuteur. A dater de ce moment, mes jeunes amis, les progrès des Ottomans en Europe ne s'arrêtèrent plus ; en quelques années, ils envahirent la Thrace, la Grèce, le Péloponèse, s'approchèrent des bords de l'Adriatique, et enfin ravagèrent la Bulgarie et la Hongrie, qui devait être le terme de leurs succès, dans cette partie du monde. AMURAT Ier, fils d'Orchan, fut le principal auteur de cet accroissement rapide de l'*empire ottoman*, dont il plaça la ca-

pitale à ANDRINOPLE, autrefois fondée par l'empereur Adrien, à peu de distance de la vieille Bysance.

Cependant, à mesure que les Turcs s'avançaient vers l'Occident, Amurat remarquait que les richesses qu'ils acquéraient, et la nouveauté des mœurs de l'Europe, les rendaient moins ardens pour la guerre. Un grand nombre d'Ottomans abandonnaient l'étendard du croissant, pour s'établir dans les divers pays que traversaient leurs armées, et le prince turc, voyant de jour en jour diminuer le nombre de ses soldats, résolut de créer une armée qui serait toujours prête à le suivre. Dans la Bulgarie, la Thrace, la Grèce même, il choisit les plus beaux e les plus robustes enfans des captifs chré tiens, qui, élevés dans l'islamisme et l exercices militaires, formèrent bient une troupe nombreuse et formidable. leur donna le nom de JANISSAIRES, qui voulait dire nouveaux soldats, e *DERVIS*, sorte de moines turcs, con

cette milice à Mahomet, en étendant sur le premier des janissaires les larges manches de sa robe : ce personnage ajouta à cette cérémonie bizarre, une multitude de bénédictions, et prédit à cette troupe que son épée serait toujours tranchante et son bras victorieux.

Je dois vous faire remarquer, mes bons amis, cette origine des janissaires, qui devinrent depuis cette époque la principale force des armées ottomanes et la terreur des nations chrétiennes; leurs escadrons armés à la légère l'emportèrent plus d'une fois, par la rapidité de leur course, sur le choc des lourds cavaliers d'Europe bardés de fer, et leur nom se trouve lié à tout ce que l'histoire des Turcs offre de plus remarquable. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que l'Orient offrait l'exemple de ces bandes redoutables entièrement composées d'esclaves étrangers; déjà depuis long-temps les sultans d'Egypte avaient formé une cavalerie invincible,

avec de vigoureux esclaves, qu'ils envoyaient acheter parmi les peuplades scythes, de l'autre côté du Danube. Ces soldats étrangers, connus sous le nom de MAMELOUCKS, soutinrent aussi pendant longtemps la puissance des sultans égyptiens contre les efforts des chrétiens; mais lorsque cette milice indisciplinée eut cessé de craindre les armes de l'Europe, ce fut contre ses princes eux-mêmes qu'elle tourna sa valeur : plus d'un sultan d'Égypte périt sous ses coups, et les mameloucks prirent la coutume de faire et de défaire leurs rois, selon leur caprice.

Le fils d'Amurat Ier, qui lui succéda, ne fut pas un prince moins terrible que son père; on l'appelait BAJAZET, et il fut surnommé ILDERIM, c'est-à-dire l'Éclair, parce que rien n'égala la rapidité de ses conquêtes et de ses exploits. On le vit presqu'en même temps, à la tête de ses janissaires, combattre en Asie, en Europe, sur les bords de l'Euphrate et sur ceux du

Danube. Il commandait à Iconium ; livrait Athènes aux flammes, et ordonnait au tremblant Manuel Paléologue, fils de cet empereur Jean, à qui Cantacuzène, dégoûté de l'empire, avait bien voulu rendre son trône, de venir se prosterner à ses pieds, après quoi il le renvoyait rudement à Byzance, en lui défendant d'en sortir sans sa permission. Le lâche successeur des Césars romains se soumettait à cette humiliation, pour conserver cette ombre d'empire dont les frontières ne dépassaient plus, depuis longtemps, les portes de Constantinople.

Cependant Bajazet ayant franchi le Danube, s'avançait vers la Hongrie avec une armée formidable, répondant insolemment aux prières des princes chrétiens, qu'il prétendait s'emparer de l'Allemagne et de l'Italie, et faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. L'effroi se répandit dans l'Europe entière au bruit de cette nouvelle irruption *des barbares*, et lorsque les ambassa-

deurs de Sigismond, roi de Hongrie, se rendirent en France pour implorer le secours des guerriers de ce pays, ils furent accueillis avec enthousiasme par un grand nombre de barons et de chevaliers chez qui les malheurs des croisades passées n'avaient point encore éteint le goût des aventures lointaines. Je dois vous dire pourtant que le peuple demeura insensible aux prédications de cette nouvelle guerre sainte ; on ne vit point la foule se lever en masse comme au temps de Pierre l'Ermite ni de Foulques de Neuilly, et les chevaliers seuls embrassèrent avec ardeur cette entreprise.

A la tête de ces vaillans hommes, tous appartenant aux plus illustres familles du royaume, on distinguait Jean-sans-Peur comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, et propre cousin du roi de France; jeune prince était ainsi surnommé à cause de sa témérité à la guerre, et dans autre histoire vous apprendrez à le mi connaître. Auprès de lui on voyait le

réchal de Boucicaut, le plus intrépide batailleur de ce temps, qui ne pouvait supporter qu'on se battît quelque part où il n'était pas.

Ces chevaliers, au nombre d'environ quinze cents, suivis seulement de leurs écuyers, et armés de toutes pièces, se mirent donc en marche pour aller au-devant de Bajazet, qu'ils se vantaient de faire reculer par leur seule approche. Dans tous les pays qu'ils traversèrent, chacun admira leur bonne mine, l'éclat et la pesanteur de leurs armures, et la vigueur de leurs chevaux de bataille. Le roi Sigismond, qui les attendait en Hongrie à la tête d'une armée considérable, laissa éclater sa joie en voyant quels alliés la Providence lui envoyait; et dans son transport il s'écria que si le ciel tombait, les lances des chevaliers français le soutiendraient dans sa chute, voulant exprimer par là quelle confiance lui inspiraient leur force et leur courage; mais une trop grande assurance, mes enfans, mène le plus souvent

à la présomption, et il n'est pas rare que cette faute soit suivie de bien des regrets amers.

Pendant ce temps Bajazet, informé de l'approche des croisés, au lieu de prendre la fuite comme ceux-ci s'en étaient flattés, s'était avancé jusqu'à NICOPOLIS, l'une des plus fortes places de la Hongrie, résolu d'attendre dans ce lieu que les chrétiens vinssent l'y chercher. Toutes ses dispositions étaient faites d'avance pour les recevoir, et déjà les janissaires apprêtaient leurs terribles cimeterres.

Les chevaliers français marchaient hardiment vers Nicopolis, lorsqu'un homme vint secrètement les avertir que le prince ottoman se trouvait à peu de distance. Dans leur fol orgueil, ils traitèrent de traître le pauvre donneur d'avis, et le châtièrent rudement pour avoir osé tromper de si nobles seigneurs. Sigismond lui-même, qui connaissait la rapidité des Turcs, les supplia vainement de se tenir sur leurs gardes; ils méprisèrent ses

avertissemens, et ce prince, indigné de leur insolence, les menaçait de se retirer avec ses Hongrois, lorsqu'une nuée de janissaires, fondant à l'improviste sur l'armée chrétienne, avant même que les chevaliers surpris eussent pu faire usage de leurs armes, enfonça leurs escadrons, et en fit un effroyable carnage. L'élite des barons de France périt dans cette fatale journée, et ceux qui, blessés ou foulés aux pieds des chevaux, furent relevés encore vivans par les vainqueurs, reconnurent, mais trop tard, leur déplorable imprudence.

Le terrible Bajazet, qui avait reçu plusieurs blessures dans la bataille, où il avait combattu avec la valeur d'un soldat et l'habileté d'un général expérimenté, se montra impitoyable après la victoire : il fit amener devant lui tous les prisonniers qui étaient tombés en son pouvoir, et ordonna à ses soldats de les égorger sous ses yeux.

Cet ordre barbare allait être exécuté,

lorsqu'un baron français nommé le sire de Hély, qui se trouva parmi les captifs, et avait autrefois été connu de Bajazet en Asie, lui représenta qu'il allait répandre ainsi le plus noble sang de France, et faire périr des guerriers dont il pourrait obtenir de fortes rançons : le vainqueur, plus touché de cette raison que des droits de l'humanité, ordonna alors qu'on épargnât le comte de Nevers, le maréchal de Boucicaut, et quelques autres encore qui lui promirent de grosses sommes d'argent, mais le reste de ces infortunés fut abandonné aux janissaires, qui les massacrèrent sans pitié.

Lorsque la nouvelle de ce désastre fut connue en France, la douleur qu'elle y répandit fut grande et profonde; les premiers voyageurs qui l'apportèrent à Paris furent menacés par le peuple d'être précipités dans la Seine; d'autres furent jetés dans les prisons, comme de lâches imposteurs, mais peu de jours après, on connut *bien* qu'ils n'avaient point menti, car le

sire de Hély vint lui-même avec la permission de Bajazet, chercher la rançon des princes français auxquels il avait sauvé la vie. Un deuil général se répandit alors sur le royaume; il n'y eut pas une famille noble qui ne fût atteinte par ce malheur, et l'on assure que plusieurs dames expirèrent de douleur, en apprenant la mort de leurs maris et de leurs enfans.

Peu de mois après cet événement, l'empereur turc vit arriver en Asie, où il était retourné, traînant ses captifs à sa suite, plusieurs messagers du roi de France qui, outre la rançon de ces seigneurs, lui apportaient en présent de superbes faucons blancs de Norwége, dont on faisait alors le plus grand cas pour la chasse à l'oiseau; on y avait joint de magnifiques draps écarlates fabriqués à Reims, l'une de nos villes françaises où l'on fait encore aujourd'hui de ces sortes d'étoffes de laine, et enfin des tapisseries d'Arras, autre ville appartenant alors au duc de Bourgogne, et *sur lesquelles* était représentée toute l'his-

toire d'Alexandre-le-Grand. Le sultan jeta un coup d'œil sur ces présens, mais ce qui lui parut le plus agréable, ce fut une énorme quantité d'or et d'argent que les marchands de Gênes, qui faisaient presque seuls alors le commerce de l'Orient, lui apportèrent pour la rançon de ses prisonniers.

A ce prix, Bajazet rendit la liberté à tous ceux qui avaient survécu à leurs blessures, ou à l'ennui de leur captivité, mais avant de laisser partir le comte de Nevers : « Je n'ignore pas, lui dit-il, que tu es « dans ton pays un haut et puissant sei- « gneur ; peut-être plus tard, pour réparer « ta défaite, viendras-tu me demander « bataille avec une nouvelle armée. Je « pourrais, avant ton départ, te faire ju- « rer de ne jamais me combattre, mais je « rougirais de honte d'exiger de toi un pa- « reil serment, et si quelque jour, au con- « traire, tu veux encore tenter contre moi « le sort des armes, tu me trouveras tou- « jours prêt à bien recevoir toi et tes gens. »

Après ce discours, que le comte de Nevers et ses compagnons ne purent entendre sans frémir de colère, le sultan leur permit de retourner dans leur patrie, où ils arrivèrent avec moins d'appareil et de vanité qu'ils n'en étaient partis ; mais Bajazet lui-même ne devait pas tarder à être puni de son orgueil, et l'Orient préparait aux vaincus de Nicopolis un vengeur dont ils ne se doutaient guère.

TIMOUR-LENC.

Depuis l'an 1396 jusqu'à l'an 1406.

Si vous avez sous les yeux, mes enfans, une carte géographique de la Haute-Asie, vous trouverez aisément au nord de l'Oxus et à l'est de la mer Caspienne, une ville nommée Samarcande, que les successeurs de Gengis-Khan avaient choisie pour la capitale de leur empire de Zagatai. Ce fut auprès de cette ville et dans le temps même que les princes ottomans élevaient si haut leur puissance, que naquit un homme qui devait encore une fois changer la face de cette partie du monde. Il portait le nom de Timour, et on l'avait surnommé Lenc ou le boiteux, parce qu'en effet, depuis sa jeunesse, une maladie ou

un accident l'avait privé du libre usage de l'une de ses jambes.

Timour-Lenc, que vous entendrez aussi souvent nommer Tamerlan, n'était pas né prince ni roi ; quoiqu'il fût d'une taille médiocre et d'une apparence chétive, dès l'âge de douze ans il avait acquis par son courage, parmi les Tartares, une si grande renommée de bravoure, que la postérité de Gengis étant venue à s'éteindre dans le Zagatai, ce fut sur Timour qu'un grand nombre de Mongouls jetèrent les yeux pour occuper leur trône : mais quelques khans voisins, à la tête de leurs tribus, s'opposèrent à son élévation ; et avant de se rendre maître de Samarcande, Timour fut forcé pendant plusieurs années d'errer avec sa femme sur les bords du Gihon, n'ayant d'autre suite qu'un petit nombre de cavaliers dévoués à sa mauvaise fortune, et menacé à tout moment de tomber au pouvoir de ses ennemis, qui le poursuivaient. Cependant, comme nous l'avons

vu plusieurs fois dans d'autres histoires, c'est dans l'adversité que les grands caractères se forment et se développent, et Timour, par sa fermeté dans l'infortune, se fit admirer même de ses ennemis.

Un jour que, presque seul, il parcourait le désert qui lui servait de refuge, il vit s'avancer vers lui trois chefs de tribus, suivis d'une troupe de Tartares. Timour, qui pensait n'en être pas connu, s'approcha d'eux en leur offrant de leur servir de guide dans ces vastes solitudes; mais ceux-ci le reconnurent, et sautant à bas de leurs chevaux, se jetèrent à genoux et baisèrent respectueusement ses étriers en le suppliant de venir se mettre à leur tête. Timour mit aussitôt pied à terre, et les ayant relevés, il les serra l'un après l'autre dans ses bras; puis, leur distribuant ce qu'il avait de plus précieux, il plaça sur la tête du premier chef son propre turban, passa autour du corps du second une riche ceinture brodée de pierreries, et enfin

obligea le troisième à accepter son habit. Dans cet instant, l'heure de la prière ordonnée par Mahomet étant arrivée, ces hommes simples, quoique farouches, se mirent à genoux et s'embrassèrent tous en pleurant. Un festin de mouton rôti et de lait de jument termina cette fête sauvage, et bientôt Timour vit accourir auprès de lui les khans de la plupart des tribus tartares, qui le reconnurent pour leur maître et se soumirent à ses volontés, comme leurs aïeux s'étaient soumis à celles de Gengis.

Dès ce moment, mes jeunes amis, Timour-Lenc, marchant sur les traces des premiers princes mongouls, conquit successivement le Catai, la Chine et l'Inde: sa domination s'étendit bientôt sur la Perse; les contrées même de l'Occident ne furent pas épargnées, et on le vit en peu d'années envahir la Russie et menacer l'Égypte d'une irruption prochaine. Partout la victoire accompagnait ses armes. DELHI, la principale ville

de l'Inde; Bagdad, autrefois séjour des califes; Ispahan, nouvelle capitale de la Perse; Moscou, la plus ancienne cité de Russie, tremblèrent à son approche ou tombèrent en sa puissance. En tous lieux, son passage était marqué par le pillage et la dévastation ; des pyramides de têtes humaines marquaient la place des villes qu'il avait détruites. Ses Tartares étaient chargés des dépouilles de l'Asie entière : les uns ployaient sous le poids des fourrures les plus rares qu'ils avaient rapportées des contrées du Nord; les autres étaient vêtus d'étoffes précieuses qu'ils avaient enlevées dans l'Inde; l'or et les pierreries brillaient sur la poignée de leurs cimeterres et de leurs poignards, et les harnais de leurs chevaux en étaient resplendissans.

Cependant, au milieu de ces conquêtes rapides, le bruit parvint jusqu'à Timour de la grandeur de Bajazet et de l'éclatante victoire qu'il venait de remporter à Nicopolis. Comme un autre conquérant *que je n'ai* pas besoin sans doute de vous

nommer, peut-être le Tartare pensait-il que le monde ne pouvait supporter ni deux soleils ni deux maîtres, et il écrivit orgueilleusement au prince ottoman de se préparer à lui obéir, le comparant à une fourmi qui devait s'attendre à être écrasée sous les pieds des éléphans. Le fier Ildérim ne put supporter sans indignation un pareil dédain, et répondit par des outrages à cet insolent message. Alors, de part et d'autre, on se prépara à la guerre, et bientôt on apprit que Timour-Lenc, à la tête d'une armée considérable, s'avançait vers la Syrie et menaçait l'Asie-Mineure.

Or le prince mongoul, instruit dans la religion de Mahomet par les musulmans de la Perse, professait un grand respect pour la postérité d'Ali et de Fatime, et abhorrait, au contraire, la croyance des Abbassides. Hosein, celui des douze imans dont la triste histoire vous a été racontée, était pour lui l'objet d'une vénération particu-

lière, et l'on rapporte qu'il accorda la vie à plusieurs milliers de captifs qui s'engagèrent à faire un pélerinage au tombeau de ce fils d'Ali. Cette aversion pour les musulmans qui ne suivaient pas sa croyance fut cause qu'en approchant de la Syrie, il abandonna cette contrée à la barbarie de ses Mongouls, et ruina complétement la ville d'ALEP, nouvelle capitale de cette contrée, que les mamelouks d'Égypte tentèrent vainement de défendre contre ses Tartares. Cette ville infortunée fut livrée à la furie de ces hommes farouches, et Timour n'arracha de leurs mains que les imans et les docteurs de la loi, qu'il força de confesser qu'Ali et Hosein étaient les véritables successeurs de Mahomet, et de maudire Omar et les anciens califes.

Pendant que la malheureuse Alep était en proie aux fureurs de cette soldatesque effrénée, on amena devant le prince mongoul un CADI turc, sorte de magistrat établi dans chaque ville par le sultan Amu-

rat pour rendre la justice au peuple. Le pauvre juge, en paraissant devant Timour, s'attendait à être égorgé sans pitié; mais il fut bientôt agréablement détrompé lorsque le vainqueur, le faisant asseoir à ses côtés sur un riche tapis où il était accroupi suivant l'usage des Orientaux, lui adressa la parole en langue turque, dans laquelle il s'exprimait facilement: «Vous le voyez», lui dit le conquérant avec une douceur hypocrite, «je ne suis qu'un chétif vieil- «lard, boiteux et décrépit; et pourtant la «Providence m'a choisi pour subjuguer «l'Inde, la Chine et la Perse. Je ne suis «pas un homme féroce, et Dieu m'est té- «moin que je n'ai jamais fait le mal avec «plaisir.» Le cadi écoutait avec surprise ce langage paisible; mais en même temps il entendit retentir à son oreille les cris lamentables des infortunés que les Mongouls égorgeaient, et il sortit de la présence du vainqueur encore plus tremblant qu'il n'y était entré. De toute cette ville, Timour n'épargna qu'une seule famille qui passait pour

avoir donné autrefois une sépulture honorable à la tête d'Hosein. Là pourtant s'arrêtèrent les conquêtes du chef barbare, qui, renonçant à poursuivre les mamelouks en Égypte, se mit en marche pour joindre Bajazet, auquel il avait laissé deux années pour rassembler des forces considérables, comme s'il eût dédaigné une victoire trop facile.

Ce fut auprès d'ANGORA, ville de l'Asie-Mineure située à peu de distance de Nicée, que les deux armées se rencontrèrent, et qu'une terrible bataille décida du sort de cette partie du monde. Après une lutte sanglante, où les janissaires et les Mongouls firent des prodiges de valeur, la victoire se déclara pour Timour-Lenc. L'infortuné Bajazet, qu'une maladie cruelle avait empêché de prendre part au combat, s'étant fait attacher sur le plus rapide de ses coursiers, essaya vainement de fuir, et fut ramené vivant aux pieds du vainqueur.

Timour, dans l'ivresse de sa victoire,

se montra d'abord généreux et magnanime ; il traita son captif avec humanité, et le réunit à sa femme et à ses enfans, qui se trouvaient également au nombre des prisonniers ; mais, quelque temps après, l'orgueil de Bajazet, qui ne put se soumettre sans indignation à la servitude, après avoir fait trembler l'Europe de ses armes, excita la colère du Mongoul, qui le fit jeter dans une cage de fer qu'un chariot transportait partout à la suite de son camp, donnant ainsi au monde le spectacle du vainqueur de Nicopolis enfermé comme une bête féroce. Les chrétiens d'Europe regardèrent sans doute alors cette cruelle destinée de Bajazet comme un juste châtiment de sa cruauté à leur égard ; et cette histoire nous offre encore aujourd'hui un des plus frappans exemples que l'on puisse trouver des caprices de la fortune.

Bajazet ne survécut que peu de mois à cette épouvantable catastrophe ; mais l'empire ottoman ne fut pas entraîné dans sa

chute : nous verrons bientôt, au contraire, que la défaite d'Angora fut le dernier obstacle opposé aux progrès des Turcs. Quant à Timour, déjà avancé en âge et ne jugeant pas à propos d'aller chercher des ennemis en Europe, il retourna à Samarcande, où il s'apprêtait à tenter une nouvelle conquête de la Chine, lorsqu'il mourut d'une maladie causée par l'excès de ses fatigues et de ses travaux.

Après sa mort, ses vastes États furent divisés, comme tous les grands empires dont nous connaissons l'histoire, et la puissance de Timour-Lenc eut le même sort que celle d'Alexandre, des Césars et de Charlemagne.

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

Depuis l'an 1406 jusqu'à l'an 1453.

Je suis si souvent obligé, mes jeunes amis, de vous raconter des guerres, des batailles et d'autres grandes catastrophes qui pourraient vous faire penser que les hommes de tous les temps n'ont été ingénieux qu'à s'entre-détruire, que je vais maintenant, avec bien plus de plaisir, vous parler d'une invention à laquelle chacun de nous aujourd'hui doit le bonheur qu'il éprouve à s'instruire.

Déjà, à plusieurs reprises, j'ai eu occasion de vous faire connaître la rareté des manuscrits, le prix élevé du parchemin, les premiers usages du papier de coton, et bientôt après l'emploi du papier de chif-

fons par les peuples de la Chine ; eh bien! ces progrès remarquables seraient demeurés presque inaperçus, sans une invention qui devait, par son utilité, surpasser toutes les autres.

Depuis plus de cent ans, on avait trouvé le moyen d'appliquer sur du carton (sorte de papier épais) des empreintes de figures grossièrement gravées sur du bois, et représentant des personnages bizarrement dessinés, assez semblables à ceux que vous voyez encore aujourd'hui sur les cartes à jouer, inventées peu d'années auparavant, comme vous le verrez dans un autre livre. Ces images, représentant, pour la plupart, des figures de saints et de saintes, étaient le plus souvent accompagnées de quelques lignes d'explication dont les mots étaient taillés dans le même bloc de bois, afin qu'on ne fût pas obligé de les écrire à la main au bas de chaque page.

A cette époque, l'ancienne Germanie, que nous avons vue si long-temps peuplée de nations sauvages et terribles, se

distinguait, au contraire, par l'adresse et l'industrie de ses habitans. Déjà, c'était à NUREMBERG, en Allemagne, qu'avait été établie la première fabrique de papier de linge que l'on eût encore vue en Europe; on attribuait également à un moine allemand, nommé ROGER BACON, né à MAYENCE, sur les bords du Rhin, d'avoir découvert la composition de la poudre à canon, qu'il avait, sans doute, apprise dans quelque livre des Arabes d'Espagne; enfin, trois simples ouvriers de cette même ville de Mayence, nommés FUST, SCHOEFFER, GUTTEMBERG, conçurent l'ingénieuse idée d'assembler des caractères de plomb, et en les noircissant avec une encre grasse, de reproduire exactement sur du papier les lettres de l'alphabet qu'ils représentaient.

Ce fut là, mes jeunes amis, l'origine de L'IMPRIMERIE, cet art précieux qui, par son utilité, surpasse toutes les autres inventions de l'homme. Aujourd'hui, grâce à cette heureuse découverte, il n'est plus

permis à personne d'être ignorant; aucune connaissance vraiment estimable ne peut plus se perdre, et lors même qu'un autre Omar brûlerait les plus riches bibliothèques du monde, les livres n'auraient plus à craindre le sort des manuscrits d'Alexandrie. En peu d'années les procédés de Fust et de ses associés se répandirent dans toute l'Europe; Paris, Rome, Venise, eurent leurs imprimeurs, et bientôt, reproduits par l'impression, les manuscrits des anciens auteurs grecs et latins qui, jusqu'alors, avaient été réservés aux seuls savans, se trouvèrent à la portée de tous ceux qui voulurent s'instruire. Ne pensez-vous pas maintenant, comme moi, mes bons amis, que la mémoire de ces trois hommes qui ont rendu un si éclatant service à leurs semblables, est bien plus glorieuse que la renommée qui s'attache au nom des conquérans qui ont ravagé le monde? Mais l'Europe commençait à peine à goûter les premiers fruits de cette admirable découverte, lorsqu'un événement

inattendu vint y jeter l'effroi, et faire craindre aux rois et aux nations une nouvelle irruption de barbares.

Tandis que Bajazet expiait dans sa cage de fer le malheur d'avoir été vaincu à Angora, les provinces de l'empire ottoman, abandonnées par Timour-Lenc, étaient la proie d'une épouvantable guerre civile entre les fils du sultan captif. Pendant plusieurs années ces princes ennemis se livrèrent de sanglantes batailles, jusqu'à ce qu'enfin un des petits-fils de Bajazet, sous le nom d'Amurath II, réunit sous sa puissance tout l'empire turc, et mit un terme aux calamités qui le menaçaient d'une ruine prochaine.

Depuis long-temps, mes enfans, l'empire grec de Constantinople, réduit, comme je vous l'ai dit, aux portes de cette capitale; et environné de toutes parts par les Ottomans, semblait près de devenir leur proie. Amurath II, qui était un prince habile et intrépide, conçut le dessein de se rendre *maître* de cette grande ville, et

vint l'assiéger lui-même avec une armée ; mais ses efforts, pour s'en emparer, furent sans résultats ; cette fois encore la ville de Constantin échappa à la puissance musulmane, et c'était au fils d'Amurath que cette conquête importante était réservée.

En effet, ce prince, qui se nommait MAHOMET II, dès sa plus tendre jeunesse voyait avec indignation cette cité chrétienne, malgré tous ses malheurs passés, s'élever encore au milieu des vastes États de la domination ottomane. Le désir passionné de posséder cette seconde capitale de l'empire romain grandit avec lui, et bientôt cette pensée troubla jusqu'à son sommeil.

Une nuit, que, dans son palais d'Andrinople, ce prince, préoccupé de cette idée, ne pouvait fermer l'œil, quoiqu'il fût couché depuis plusieurs heures, il se leva tout à coup et fit appeler devant lui son visir, vieillard vénérable qui avait été autrefois son précepteur. Le visir, réveillé en sursaut, et ne sachant à quel

motif attribuer ce message à une pareille heure, ne douta pas que le sultan, irrité contre lui par quelque faux rapport, n'eût l'intention de le faire périr à l'instant même, car, dans cette contrée, rien n'est plus ordinaire que de semblables exécutions. Déjà pâle d'effroi, il embrassa en pleurant sa femme et ses enfans, qu'il ne croyait plus revoir, et se présenta tout tremblant devant le sultan, qu'il trouva marchant à grands pas dans son appartement.

Or, dans tout l'Orient c'était un usage établi depuis de longues années de ne jamais aborder son maître ou son supérieur sans lui présenter quelque cadeau, et le premier soin du visir, en paraissant devant Mahomet, fut de se jeter à ses pieds et de lui offrir une large coupe de cristal d'un travail précieux et entièrement remplie de pièces d'or ; mais quelle fut la joie du pauvre homme lorsqu'au lieu de voir la colère éclater dans le regard du sultan, celui-ci

le releva avec bonté, et lui rendant gracieusement sa coupe : « Garde ton or, lui « dit-il ; et bien loin de reprendre ce que « je t'ai donné, je veux accumuler tous « mes bienfaits sur ta tête ; mais aussi « j'exige, pour prix de tant de biens, que tu « me donnes ce que je souhaite le plus au « monde, et c'est Constantinople. »

A ces mots, le visir, entièrement rassuré, embrassa de nouveau les genoux de son souverain maître, et lui jura de donner sa vie pour le satisfaire. « Lala », reprit le sultan (c'était le nom d'amitié qu'il donnait à son vieux précepteur), « tu « vois cet oreiller ; eh bien ! j'étais si agité « cette nuit par cette pensée, que je l'ai « poussé tantôt d'un côté, tantôt de l'au« tre pendant plusieurs heures, sans que « le sommeil ait un seul instant fermé ma « paupière, et il en sera de même tant que « Constantinople ne sera pas en mon pou« voir. » Aussitôt le visir quitta le prince pour ordonner aux janissaires de se dis-

poser à la guerre; et peu de jours après, de toutes les provinces de l'empire, on vit accourir des soldats attirés par l'espoir du butin qu'ils espéraient trouver à Bysance.

Pendant que cette armée se rassemblait sous les murs d'Andrinople, Mahomet, constamment occupé de son entreprise, parcourait jour et nuit les rues de sa capitale, déguisé en homme du peuple, et se mêlant à la foule pour connaître ce que les musulmans pensaient de ses desseins. Les cartes géographiques qui représentaient Constantinople et ses environs, étaient sans cesse étendues dans son palais, où il passait des jours entiers à préparer, entourés de ses généraux, le succès tant désiré de cette guerre.

A cette époque, mes jeunes amis, on venait de découvrir qu'une certaine quantité de poudre contenue dans un tube de métal long et étroit, et enflammée par une seule étincelle de feu, s'en échappait violemment avec un bruit terrible, et pouvait lancer au loin de gros boulets de fer ou de

pierre, d'un poids suffisant pour renverser les murs les plus solides. C'est à ces tubes de fer ou de bronze, dont on se sert encore aujourd'hui à la guerre pour lancer des boulets, que l'on donne le nom de CANONS, et tout l'équipage nécessaire pour l'emploi de ces machines meurtrières, est ce que l'on nomme L'ARTILLERIE. Mahomet, dans ses préparatifs contre Bysance, ne négligea pas ce puissant moyen de destruction, et il fit même construire par un célèbre fondeur génois, le plus grand canon de bronze que l'on eût encore vu, pour lancer un énorme boulet de pierre, avec lequel il se flattait d'ébranler d'un seul coup la plus épaisse muraille de Constantinople.

L'empereur qui régnait alors dans cette capitale se nommait CONSTANTIN PALÉOLOGUE; c'était un prince habile et courageux, qui, apprenant les dispositions menaçantes du prince ottoman, envoya des ambassadeurs à plusieurs rois de l'Europe et au pape lui-même, pour les supplier instamment de ne point abandonner aux musul-

mans la seule cité chrétienne qui s'élevât encore dans l'Orient; mais ces princes ne lui accordèrent que d'inutiles paroles de consolation; et il n'obtint que des Génois et des Vénitiens la promesse d'un secours de quelques galères. Il fallut donc que Constantin prît la résolution de défendre jusqu'à son dernier soupir le dernier rempart de la chrétienté, avec un petit nombre de soldats, et les faibles trésors qui avaient échappé à tous les désastres de son empire.

Cependant l'armée de Mahomet II entourait déjà Constantinople, tandis que ses vaisseaux s'approchaient du port, et couvraient la Propontide de leurs voiles innombrables. Les détonations de l'artillerie, dont les Grecs étaient également pourvus, se faisaient entendre de part et d'autre avec un fracas épouvantable; le gros canon de Mahomet, au moyen d'un chariot attelé d'un grand nombre de bœufs et de chevaux, avait été traîné lentement devant les murailles, dont ces

énormes boulets emportaient à chaque coup une partie considérable ; mais chaque nuit les Grecs avec une ardeur et un courage digne d'un meilleur sort, réparaient la brèche qui avait été faite pendant le jour, et chaque matin il fallait que Mahomet ordonnât de nouveaux travaux, et exposât d'autres soldats aux flèches et aux boulets des assiégés.

Je n'essaierai point de vous raconter ici, mes bons amis, tout ce qui se fit de mémorable pendant ce siége également glorieux pour les Grecs et les Ottomans : des deux côtés le même courage, la même résolution, les mêmes efforts inouïs de valeur et d'habileté ; Constantin sans cesse au poste le plus périlleux, excitant les Grecs par son exemple à faire le sacrifice de leur vie à la patrie ; Mahomet ralliant ses janissaires foudroyés par les canons de Bysance et les ramenant lui-même au combat. Il y eut même un instant où les Turcs, désespérant de se rendre maîtres de cette place défendue avec tant de dé-

vouement, parlaient déjà de se retirer; lorsqu'ayant été avertis que s'ils pouvaient transporter une partie de leurs vaisseaux par-dessus une langue de terre qui fermait l'entrée du port, il leur serait facile de pénétrer dans la ville, ils accomplirent en une seule nuit ce travail immense, qui semblait au-dessus des forces humaines, et paraît encore incroyable à ceux qui peuvent apprécier les difficultés d'une pareille entreprise.

Dès ce moment, Constantin comprenant que toute résistance était sans espoir de succès, ne songea plus qu'à s'ensevelir avec gloire sous les ruines de son empire; en vain Mahomet lui fit offrir à plusieurs reprises la liberté de sortir de sa capitale avec toutes ses richesses, sous la seule condition de lui en livrer les portes; cette proposition indigna le généreux Paléologue, à qui une vie sans honneur aurait été insupportable : résolu de combattre jusqu'à son dernier soupir, il assembla son peuple et ses soldats sur une grande place, et

montant sur un lieu élevé, d'où il pouvait être entendu de la foule, il leur fit connaître qu'aucun espoir de salut ne leur restait. Ce fut un spectacle lamentable, mes enfans, que celui de cette nation tout entière s'apprêtant à mourir, et demandant à genoux la bénédiction de son empereur et de ses prêtres : Constantin lui-même et ses généraux se rendirent à l'église de Sainte-Sophie, pour y recevoir la communion que l'on donne aux mourans, voulant témoigner par cette solennité qu'ils n'attendaient plus aucun secours des hommes, et que tout leur espoir était en Dieu. La nuit entière s'écoula dans ces angoisses terribles, sombre et effrayante pour les chrétiens, mais éclairée dans le camp des Turcs par une multitude de feux, qui réfléchissaient au loin sur les tours et les édifices de Bysance, une lueur rougeâtre semblable à celle d'un immense incendie.

Mahomet, qui de son côté avait tout préparé pour ce dernier assaut, dès que le *jour eut* paru, pénétra, après une lutte

meurtrière où périrent ses plus braves janissaires, dans cette cité fameuse, qui depuis tant d'années était l'objet de tous ses désirs. Le sang des deux partis inonda les rues de Constantinople, et l'intrépide Constantin lui-même périt écrasé sous une porte que le canon des Turcs avait enfoncée. Comme la dépouille mortelle du vaillant Harold, comme celle de Manfred, le corps du dernier des Paléologues fut d'abord enseveli sous des monceaux de morts; mais peu de jours après, ayant été reconnu parmi les cadavres, Mahomet lui fit couper la tête, qui fut exposée par son ordre aux yeux du peuple et de l'armée.

En traversant les ruines de l'Hippodrome pour se rendre au palais des Césars, le sultan apercevant la colonne des trois serpens, qui s'élevait encore au milieu du cirque, brisa d'un coup de sa massue de fer la tête d'un de ces serpens, voulant sans doute témoigner par cette action le mépris qu'il faisait des plus précieux monumens de Bysance. Pendant *trois jours* entiers cette ville infortunée

fut abandonnée à la fureur des janissaires, et cet espace de temps suffit pour que tous ses habitans fussent égorgés ou réduits en esclavage, que l'incendie dévorât ses principaux édifices, et qu'enfin tout ce qu'elle renfermait de précieux devînt la proie de cette soldatesque effrénée.

Au milieu de ces scènes de désolation, un Grec qui possédait des trésors immenses fut conduit devant le vainqueur avec une partie de ses richesses, que les soldats avaient découvertes. « Quel usage « voulais-tu faire de tant d'or », lui demanda Mahomet, « puisque tu ne l'em« ployais pas à défendre ta patrie? — Je le « réservais », répondit avec bassesse le captif, « pour le déposer à tes pieds, comme à « ceux de mon souverain maître. — Pour« quoi donc alors me l'as-tu fait attendre si « long-temps? » reprit le sultan d'un air terrible; « tu mérites la mort pour avoir « attendu le jour de mon triomphe. » En disant ces mots, Mahomet fit un signe à ses janissaires, et le méprisable Grec tomba sous leurs coups pour prix de sa lâcheté.

L'effroi fut grand en Europe au bruit de la chute de Bysance, que personne n'avait pourtant tenté de secourir lorsqu'il en était temps encore; alors seulement le pape Nicolas V, qui régnait à Rome, essaya de prêcher une nouvelle croisade contre les Turcs; mais il ne trouva en France et en Allemagne qu'un petit nombre de chevaliers qui consentissent à s'exposer encore à ces entreprises périlleuses. Dans une fête splendide que donna, vers ce temps-là, le duc de Bourgogne, père du comte de Nevers que nous connaissons déjà, ce prince essaya de ranimer, par un spectacle pompeux, l'ardeur des seigneurs et des barons français qui se trouvaient réunis à sa cour. Une dame vêtue d'habits de deuil, et représentant l'Église chrétienne éplorée, parut devant cette assemblée, conduite par un géant sarrasin, et supplia les assistans de prendre ses malheurs en pitié. Des demoiselles, richement parées, apportèrent ensuite en grande cérémonie un magnifique faisan, sorte d'oi-

seau au plumage doré que l'on regardait alors comme l'emblême de la chevalerie ; presque tous les seigneurs présens, à commencer par le duc de Bourgogne lui-même, quoiqu'il fût déjà avancé en âge, firent vœu, en prenant le faisan à témoin de leurs sermens, de ne pas prendre de repos qu'ils n'eussent bataillé contre les Turcs. Les uns s'engagèrent à ne séjourner dans aucune ville, tant qu'ils n'auraient pas vaincu les Sarrasins ; les autres promirent au faisan de ne jamais manger le vendredi rien qui eût vécu, viandes, poissons, gibier, oiseaux, avant d'avoir foulé aux pieds la bannière du sultan. Enfin, il y en eut qui se firent attacher au bras un gros anneau de fer, que l'on nommait une EMPRISE, jurant de ne pas le quitter qu'ils n'eussent combattu corps à corps un musulman. Cette cérémonie bizarre, qui est connue sous le nom de VŒU DU FAISAN, ne fut pourtant suivie d'aucun résultat, et l'on put remarquer alors que les chevaliers de ce temps-là ne ressemblaient plus guère à ces pieuses armées de croisés

qui, à la voix de l'ermite Pierre, s'étaient acheminées à travers mille dangers, dans le seul espoir de délivrer la Terre Sainte.

Depuis ce temps, la ville de Constantinople, à laquelle les Turcs donnèrent le nom de STAMBOUL, devint le siége de l'empire ottoman. La cathédrale de Sainte-Sophie, qui avait échappé à l'incendie des monumens de cette capitale, fut transformée en mosquée, et entourée de bosquets délicieux, qu'arrosent des fontaines limpides, où les pieux musulmans viennent accomplir les cinq ablutions ordonnées chaque jour par le Koran. Mahomet fit surmonter ce vaste édifice de plusieurs MINARETS, sorte de dômes élégans que dominent des croissans : à l'exception du quartier de Péra, où le vainqueur permit aux marchands de Venise et de Gênes de continuer leur commerce, la croix des chrétiens disparut dans tout l'Orient, pour faire place aux étendards de l'islamisme; et la puissance ottomane s'établit sans retour sur les *débris de l'empire* grec.

autrefois enrichi par l'agriculture et le commerce leur empire de Cordoue, ABEN-ALAHMAR, fondateur du nouveau royaume, avait eu soin d'y attirer, par des récompenses et des encouragemens, les laboureurs, les bergers et les artisans que les Espagnols expulsaient de leurs demeures; il avait établi de nombreuses manufactures où se fabriquaient des tapis précieux, et de riches étoffes de laine et de soie; il avait fondé des hospices pour les vieillards et des écoles pour les enfans, et enfin, construit un palais magnifique, entouré de délicieux jardins, qu'arrosaient mille fontaines jaillissantes, et l'avait nommé l'ALHAMBRA, c'est-à-dire le palais Rouge, parce qu'une partie des murailles de cet édifice étaient revêtues de marbres de cette couleur.

Pendant que le royaume de Grenade s'élevait rapidement à un si haut degré de prospérité par la sagesse de son fondateur, les princes chrétiens voyaient avec déplaisir les musulmans créer un nouvel établissement qui promettait d'être

durable; et plus d'une fois ils avaient eu la pensée d'écraser, par un dernier effort, ce reste de la puissance mauresque en Espagne; mais les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre et de Portugal étaient souvent ennemis les uns des autres, et au lieu de réunir leurs forces contre les musulmans, ils se livraient entre eux de sanglantes batailles, où un grand nombre de soldats chrétiens restaient sur la place. Il leur était même arrivé quelquefois de solliciter le secours des rois de Grenade, les uns contre les autres, et cette désunion des Espagnols assurait la tranquillité des Maures.

Cependant la prospérité de ce nouvel État, portée au comble par la sagesse des successeurs d'Aben-Alahmar, avait attiré l'attention du monde entier; les villes les plus commerçantes de l'Italie, de l'Afrique et de la Syrie entretenaient de continuelles relations avec les marchands grenadins; et les produits précieux de leurs fabriques allaient enrichir

les palais des rois de l'Europe, qui commençaient à devenir moins sauvages et moins grossiers.

L'élégance des chevaliers musulmans, leur politesse, leurs fêtes brillantes, la somptuosité de leurs demeures, la richesse de leurs costumes et de leurs armures, étaient connues de toutes les nations, et si le royaume de Grenade n'eût pas été souvent troublé par des querelles intestines, dans lesquelles les Maures épuisaient les forces de leur empire, les Castillans et les Aragonais, tout jaloux qu'ils étaient de leur puissance, n'auraient point osé leur déclarer la guerre; mais la discorde désolait aussi Grenade, et ce fut la principale cause de sa perte, comme vous allez voir.

Le prince qui régnait sur cette ville, en dernier lieu, était un vieillard nommé Aboul-Hacen; lorsque, par le mariage d'une princesse de Castille, appelée Isabelle, avec un prince d'Aragon qui avait *nom* Ferdinand, ces deux royaumes chré-

tiens se trouvèrent réunis dans les mêmes mains, et formèrent une vaste puissance.

Les ROIS CATHOLIQUES, c'était le titre qu'avaient pris Ferdinand et Isabelle en montant sur leur double trône, tout fiers de leur grandeur et jaloux de celle des Grenadins, dont ils regardaient la présence en Espagne comme une insulte pour la chrétienté, envoyèrent un ambassadeur à Aboul-Hacen, pour lui ordonner de leur payer un tribut auquel s'était soumis autrefois un roi maure après la chute des Almohades, et ils ne doutaient pas que le vieux roi ne s'empressât de les satisfaire, en leur envoyant aussitôt de grosses sommes d'or et d'argent; aussi furent-ils indignés de la réponse altière que fit le prince de Grenade à l'envoyé de Castille.

« Allez dire à vos maîtres, répondit « avec fierté le vieillard, que ceux qui « payaient le tribut sont morts depuis « long-temps; et que l'on ne fabrique « plus, à Grenade, que des lances et des

« cimeterres. » Cette réplique inattendue du noble Aboul-Hacen équivalait à une déclaration de guerre, et des deux côtés on se prépara au combat.

Cependant le roi de Grenade, en affrontant ainsi la colère des Castillans, était loin de prévoir les malheurs qui allaient fondre sur son royaume et sur lui-même; il ne se doutait pas surtout que ce fût dans sa propre famille qu'il dût rencontrer ses plus dangereux ennemis.

Aboul-Hacen, suivant l'usage des mahométans, avait un grand nombre de femmes; mais celle qu'il avait préférée pendant long-temps à toutes les autres, était une princesse nommée Zoraya, dont l'humeur jalouse et ambitieuse ne put s'accommoder de n'être plus, comme dans sa jeunesse, la reine du palais. Cette Zoraya était mère d'un jeune prince nommé Boabdil (1), qu'elle détermina à

---

(1) *Tous les historiens originaux donnent au der-*

servir son ressentiment. Un jour donc que Aboul-Hacen était sorti de sa capitale pour combattre les Espagnols, une troupe de Grenadins, ameutés par l'argent de cette princesse, s'emparèrent de ses palais et de ses trésors, et lorsque le roi voulut rentrer dans la ville, il trouva les portes fermées, et Boabdil maître de l'Alhambra.

Je vous laisse à penser quelle douleur ressentit ce malheureux père, de la trahison de ce fils coupable; peu s'en fallut dans le premier moment qu'il ne mourût de douleur; mais ceux qui l'entouraient lui rendirent du courage par leurs exhortations; et comme il avait encore de nombreux amis dans Grenade, il parvint à s'introduire de force dans cette ville, dont les rues devinrent le théâtre de combats acharnés entre les partisans du

---

nier roi de Grenade le nom d'Abdallah-al-Zaquir, et ce n'est que pour nous conformer à la tradition des auteurs modernes, que nous lui conservons celui de Boabdil.

roi et ceux de l'ingrat Boabdil, que Zoraya ne cessait d'exciter à la révolte.

Il y avait déjà plusieurs jours que Grenade était en proie à cette déplorable guerre civile, et les deux partis, plus irrités que jamais par les pertes qu'ils avaient déjà faites, se disposaient à de nouveaux combats, où l'on voyait les frères, les amis, les voisins, s'égorger les uns les autres, lorsqu'au plus fort de la mêlée un vieux iman, renommé par sa sagesse et sa vertu, se jeta entre les combattans, et parvint à suspendre un moment leur rage.

« Peuple de Grenade, leur dit cet homme « vénérable, que faites-vous? Ne voyez-vous « pas que c'est le sang de vos frères que « vous versez, et que chaque cri de détresse « que la douleur vous arrache est un si- « gnal de joie pour nos ennemis communs? « Que nous importe d'avoir pour roi un « vieillard courbé sous le poids des an- « nées, ou un jeune insensé que pousse « l'ambition d'une femme à la ruine de son « *père* et de sa patrie? Abandonnez l'un et

« l'autre de ces indignes prétendans à l'em-
« pire, et faites choix d'un autre prince
« qui soit digne de vous gouverner. »

Or, le roi Aboul-Hacen avait un frère nommé Abdallah-al-Zagal, auquel il avait donné Malaga, l'une des principales villes de l'Andalousie, pour y demeurer avec le titre de wali. Ce fut sur ce prince qu'une partie du peuple de Grenade jeta les yeux pour sauver leur patrie, et le Zagal, qui était un guerrier fier et courageux, ayant appris ce qui se passait dans cette ville, parut aussitôt sous ses murs, et se rendit maître de l'Alhambra, que le triste Aboul-Hacen lui abandonna, ainsi que la royauté, dans l'espoir de mettre fin aux maux qui affligeaient son peuple. Après cela, le vieux roi se mit en route avec ses femmes, ses enfans, ses esclaves et ses trésors; et sans rien regretter de cette grandeur qui lui avait été si amère, il se retira dans une ville éloignée de Grenade, et y mourut peu de mois après.

Pendant ce temps, Boabdil ne supportait pas avec la même résignation que son père l'élévation au trône de son oncle le Zagal, et tandis que celui-ci ne songeait qu'à se mettre en état de défense contre les chrétiens, qui déjà s'étaient emparés de plusieurs villes fortes du royaume, son lâche neveu faisait presser secrètement les rois catholiques de lui envoyer des secours pour renverser le nouveau roi, s'engageant par serment, aussitôt qu'il serait maître de Grenade, à leur en ouvrir les portes.

Remarquez, mes jeunes amis, combien le sort des Maures d'Espagne se trouvait alors différent de celui des musulmans au temps du puissant Abdérame et des premiers Miramolins : les chrétiens, autrefois resserrés dans leurs montagnes des Asturies, étaient devenus les arbitres de l'existence de la race africaine ; et de tant de guerriers magnanimes qui, pendant huit siècles, avaient fait peser sur l'Espagne le joug de l'islamisme, et il ne restait plus qu'une nation

épuisée par ses longues dissentions intestines, et chez laquelle on ne trouvait plus que le courage du désespoir ou l'apathie de l'esclavage.

Ferdinand et Isabelle n'avaient pu cacher leur joie, en apprenant la détresse de leurs ennemis. Sous prétexte de combattre le Zagal, autour duquel s'étaient ralliés les fidèles musulmans, pour défendre leurs derniers remparts, Ferdinand fit marcher contre Grenade une armée formidable, qui, s'emparant successivement de toutes les villes, encore occupées par les walis, réduisit bientôt le royaume des Maures aux murs de leur capitale. Alors le prince grenadin, malgré son courage et sa constance, accablé par tant de revers, et menacé à la fois par Boabdil et par les chrétiens, préféra se jeter dans les bras de ces derniers, qu'il regardait comme ses plus généreux ennemis; il se rendit au camp des rois catholiques, se soumit à leur obéissance, et consentit à se retirer, avec sa famille,

dans les pays qu'on lui assigna pour demeure, à condition qu'il remettrait aux Castillans les forteresses qu'il possédait encore dans le royaume. Quelques domaines et de vains honneurs furent le prix de cette soumission forcée; mais quelque temps après, ne pouvant supporter la vue des désastres de ce pays, qu'il n'avait pu sauver, il s'embarqua, avec tout ce qu'il possédait, pour l'Afrique, où il aima mieux mourir en combattant dans les guerres que les Maures se faisaient entre eux, que de survivre à tant d'infortunes.

Il ne restait donc plus aux rois catholiques, pour atteindre le comble de leurs vœux, qu'à obliger Boabdil à tenir la promesse qu'il leur avait faite de livrer Grenade; et à peine le Zagal se fut-il soumis, que Ferdinand envoya demander à son lâche neveu les clés de sa ville; celui-ci, voulant alors éviter de remplir sa parole, et espérant désarmer les Castillans par ses bassesses, envoya en présent à leurs princes

des étoffes précieuses et de magnifiques chevaux arabes; mais c'était Grenade qu'il fallait aux Espagnols : la possession de ce dernier rempart de l'islamisme était le seul objet qui pût les satisfaire; et Boabdil, pressé de nouveau d'accomplir sa promesse, vit bientôt que la guerre était le seul moyen de sauver ce qui restait encore du royaume des Maures.

Maintenant il est à propos de vous dire que si Boabdil n'eût écouté que sa lâcheté, il eût été se jeter aux genoux des rois catholiques, et leur présenter les clés de Grenade; mais il était entouré d'un peuple généreux, animé par la présence de plusieurs intrépides chevaliers qui eussent préféré cent fois la mort au malheur de voir tomber leur patrie sous le joug des chrétiens. A leur tête se distinguait un vaillant guerrier, nommé Mouza, qui obligea le prince à proclamer la guerre sainte, et parvint à réunir autour de lui une armée peu nombreuse, mais remplie de courage et d'ardeur. Le mépris

sable Boabdil fut donc forcé de se soumettre à la volonté de ces débris d'une nation généreuse, et les derniers reflets de la gloire musulmane, en Espagne, brillèrent malgré celui qui se disait le successeur des califes.

Cependant, Ferdinand s'étant approché des murs de Grenade avec une puissante armée castillane, avait formé le siége de cette ville, et la reine Isabelle était venue le joindre, suivie des plus belles dames de sa cour; mais on ne trouva pas qu'un camp fût digne de recevoir une si grande princesse, et une nouvelle ville, à laquelle on donna le nom de SANTA-FÉ, ce qui voulait dire la Sainte-Foi, s'éleva en peu de jours vis-à-vis les remparts assiégés.

Pendant plusieurs mois la guerre continua entre les Maures et les chrétiens, sans que la victoire parût pencher d'aucun côté : quoiqu'il y eût chaque jour des combats sanglans, on remarqua, durant ce siége, que les assauts les plus meur-

triers donnaient souvent lieu, de part et d'autre, aux traits de la plus brillante valeur, unie à la politesse la plus recherchée. Ce n'était plus, dans Grenade, ces sauvages Africains qui, sous les Almoravides et les Almohades, avaient ravagé l'Andalousie, ni, dans le camp des Castillans, de farouches chrétiens, animés par une haine aveugle contre les défenseurs de l'islamisme : la magnificence des costumes, l'élégance des manières, étaient devenues communes aux deux peuples, et chacune de ces nations s'efforçait de l'emporter sur l'autre par sa courtoisie autant que par son courage. Souvent le roi et la reine de Castille assistaient à des combats entre les chevaliers des deux partis, et le vainqueur, quelle que fût sa nation, recevait de leur main le prix de sa valeur.

Pendant ce temps, le peuple musulman, qui, de toutes les parties de l'Andalousie, s'était réfugié derrière les murs de Grenade, commençait à endurer les maux insépa-

rables d'un long siége ; déjà, depuis plusieurs mois, les Espagnols empêchaient que des vivres entrassent dans cette grande ville : la populace, en proie aux horreurs de la famine, murmurait chaque jour davantage contre l'obstination du brave Mouza, et le moment approchait où l'intrépidité des guerriers maures ne pouvait plus rien pour le salut de Grenade.

Alors Boabdil, jugeant l'occasion favorable pour mettre fin à cette lutte, dont l'issue, quelle qu'elle fût, ne lui laissait plus d'espoir de conserver la couronne, résolut de faire cesser une résistance inutile. Il envoya secrètement auprès de Ferdinand des ambassadeurs pour lui offrir les clés de l'Alhambra et de la ville même, à condition que les musulmans ne seraient point réduits en esclavage ; qu'ils ne seraient point chassés de leurs maisons, comme ceux de Cordoue et de Séville ; qu'ils ne seraient point dépouillés de leurs armes, de leurs chevaux et de leurs richesses, et qu'enfin il leur serait permis de

conserver leurs mosquées et la religion de Mahomet. Quant à Boabdil, il demanda pour toute grâce qu'on lui accordât, dans les montagnes de l'Andalousie, quelques domaines, où il pût se retirer avec ses amis et ses trésors. Les rois catholiques consentirent à toutes ces conditions; mais le prince maure, craignant l'indignation des chevaliers dont il trahissait le courage par sa lâcheté, obtint d'eux que Grenade ne serait remise aux vainqueurs que si, dans l'espace de deux mois, elle ne recevait aucun secours de l'Afrique, où Mouza avait fait demander des renforts au miramolin de Maroc.

Mais dès que la nouvelle de ce traité humiliant fut connue dans Grenade, la consternation se peignit sur tous les visages; chacun se couvrit de vêtemens de deuil, comme pour assister aux funérailles de la patrie; de toutes parts on n'entendit que des sanglots et des gémissemens, et ce peuple au désespoir oublia les horreurs de la famine, pour ne songer qu'à la honte de la

défaite. Tandis que les femmes pleuraient en embrassant leurs petits enfans, et que les vieillards, arrachant leurs cheveux blancs, se lamentaient de n'avoir vécu tant d'années que pour être témoins d'un pareil désastre, les guerriers maures se rassemblaient autour de l'intrépide Mouza, qui cherchait à leur communiquer quelques étincelles de son mâle courage. « Musul-« mans, leur disait ce chef indomptable, « laissez les larmes aux femmes, et les plain-« tes aux vieillards qui n'ont plus la force « de soulever une épée ; ce n'est point des « pleurs qu'il faut répandre, c'est du sang : « sachons mourir en combattant pour la « patrie, plutôt que de survivre à ses der-« niers momens. »

Tant de valeur, au lieu de faire rougir de honte le lâche Boabdil, lui fit appréhender de voir encore une fois sa vie et ses richesses livrées aux hasards d'une bataille ; il fit secrètement avertir les rois catholiques qu'il préférait leur remettre Grenade à l'instant même, et, se rendant e

personne dans leur camp, il se prosterna devant Ferdinand, lui baisa la main en signe de servitude et de soumission, et déposa à ses pieds les clés de la ville et de l'Alhambra ; pour lui, n'osant plus reparaître dans cette capitale qu'il venait de livrer, il prit sur-le-champ, avec ses trésors et sa famille, qui était venue le joindre, le chemin des domaines que le vainqueur voulait bien lui laisser.

On dit pourtant que, parvenu au sommet d'une montagne qui domine Grenade, et au moment de perdre de vue pour jamais cette dernière capitale de l'empire des Maures, le lâche ne put s'empêcher de jeter sur elle un triste et long regard, bientôt obscurci par un torrent de larmes. Sa mère Zoraya, qui était auprès de lui dans ce moment, irritée de tant de pusillanimité, ne fut pas maîtresse de son indignation en voyant ce regret tardif ; et fixant sur lui un œil de colère : « Pleure « maintenant comme une femme, lui dit-« elle, ce royaume que tu n'as pas su dé-

« fendre comme un homme. » La montagne où cette scène eut lieu est connue de tous ceux qui ont visité l'Espagne, et on l'appelle encore aujourd'hui LE SOUPIR DU MAURE, en mémoire de cette circonstance.

Peu de jours après la prise de Grenade, les rois catholiques se réjouissaient dans l'Alhambra de l'heureuse issue de cette guerre, qui avait duré tant d'années entre le christianisme et la religion de Mahomet, lorsqu'un homme se présenta devant eux, remarquable autant par la simplicité de ses vêtemens que par les traits pleins de génie de son visage. Cet homme, dont les cheveux étaient blanchis par le travail bien plus que par l'âge, quoiqu'il eût alors plus de cinquante ans, était un pilote génois, nommé CHRISTOPHE COLOMB, qui venait humblement supplier Ferdinand et Isabelle de lui confier trois vaisseaux, que tous les autres rois de l'Europe lui avaient refusés, et avec lesquels il s'engageait à découvrir un nou-

veau monde. L'histoire de cet homme extraordinaire, que l'on vous racontera sans doute quelque jour, vous paraîtra, j'espère, aussi digne d'attention que toutes celles que vous connaissez déjà, et vous ferez bien alors de vous souvenir sous quelle apparence modeste se cachait l'un des plus étonnans génies qui aient honoré l'humanité.

La chute de Grenade fut le terme de la puissance des Maures en Europe. Peu de temps après cet événement, un grand nombre d'entre eux repassèrent en fugitifs, pour se retirer en Afrique, ce même détroit de Gibraltar que les Arabes vainqueurs avaient traversé huit cents ans auparavant, et le reste de cette nation, disséminé sur le territoire de l'Espagne, perdit jusqu'à son nom sous la domination castillane.

Alors, mes jeunes amis, s'accomplit entre l'Orient et l'Occident une séparation complète, qui semble avoir été le *travail de* tout le moyen âge, et l'on vit

les nations de ces deux parties du monde se distinguer les unes des autres par des caractères aussi différens que leurs climats. A l'Orient, son ciel d'azur, sa mer d'émeraude, son horizon de flammes, ses riches costumes de soie, ses robes traînantes, ses élégans minarets, ses mœurs molles et voluptueuses ; à l'Occident, son ciel nuageux, sa mer brumeuse, son climat tempéré, ses armures de fer, ses sombres tourelles, ses habitudes graves et sérieuses. C'est que le temps était venu où les peuples devaient cesser de se confondre dans une tourmente sans cesse renaissante, et chaque nation allait prendre sur le globe la place et le caractère que la Providence lui avait marqués.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT............. *Page* v
MAHMOUD LE GAZNÉVIDE.............. 1
LES TURCS SELJOUCIDES............... 13
PIERRE L'ERMITE...................... 23
LES PREMIERS CROISÉS................. 38
JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.................. 51
VENISE, GÊNES ET PISE................ 74
ISAAC L'ANGE......................... 90
LES PALÉOLOGUES...................... 112
LES GUELFES ET LES GIBELINS.......... 125
MANFRED.............................. 139
LA MORT DE CONRADIN.................. 156
LA TOUR DE LA FAIM................... 167
LES ALMORAVIDES EN ESPAGNE........... 184
LES ALMOHADES........................ 196
LA POUDRE A CANON.................... 206
RODOLPHE DE HAPSBOURG................ 218
GUILLAUME TELL....................... 233
RIENZI............................. 252

GENGIS-KAN.................. *Page* 272
LA BATAILLE DE NICOPOLIS............ 282
TIMOUR-LENC..................... 298
LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.......... 309
LE SIÉGE DE GRENADE................ 328

FIN DE LA TABLE.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

